REVUE ROUMAINE

VERS de Ileana Mălăncioiu et Aurel Rău • LE BRASIER, roman de Eugen Uricaru • Études et Commentaires: L'ORIGINALITÉ DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE ROUMAINE • L'HISTORIOGRAPHIE DE L'ART EN ROUMANIE • La Vie des Arts: LE MONDE DU THÉÂTRE À TIMIȘOARA • JÓZSEF MÉLIUSZ—70 • La Vie des Livres: UNE ANTHOLOGIE LYRIQUE ESSENTIELLE • RÉFLEXIONS SUR UNE ANTIQUE CIVILISATION

4
1979

RR

Publication mensuelle de culture. Paraît en français, allemand, anglais et russe

Rédaction: 1, Piața Scînteii, Bucarest, Téléphone: 17.34.75

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică », Calea Șerban Vodă, 133—135, Bucarest

Sur la couverture:

Le Banquet — enluminure de l'*Erotocrite* du logothète Petrache (fin du XVIII[e] siècle)

Bibliothèque de l'Académie — Bucarest

REVUE ROUMAINE 4

XXXIIIe ANNÉE 1979

Sommaire

ILEANA MĂLĂNCIOIU 3 Prière ● Pastel ● Et pourtant je voudrais

EUGEN URICARU 6 Le Brasier (Ière partie)

AUREL RĂU 94 La marche du grand-père vers la maison au printemps ● Le bonhomme de neige ● Pierre de Rhodes

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

SOLOMON MARCUS 97 L'originalité de la pensée scientifique roumaine

VASILE DRĂGUȚ 107 L'historiographie de l'art en Roumanie

LA VIE DES ARTS

Théâtre

CORNEL UNGUREANU — 126 Le monde du théâtre à Timișoara

Littérature

NICOLAE BALOTĂ — 133 József Méliusz — un poète dans l'Arène du siècle

LA VIE DES LIVRES

CONSTANTIN CRIȘAN — 140 Une anthologie lyrique essentielle

PAUL CARAVIA — 143 Constantin Noica et les six maladies de l'esprit contemporain

MIHAI UNGHEANU — 149 Réflexions sur une antique civilisation

NOS COLLABORATEURS

Ileana Mălăncioiu

Née en 1940, elle débute en 1964 avec des vers dans la revue « Luceafărul ». Son premier volume publié, L'oiseau sacrifié (1967), annonce une poésie vigoureuse, d'incantation magique. La matière des volumes suivants se forge à partir de mythes et de rites païens, invoqués sur un fonds d'érotisme à la fois effervescent et tellurique: À Ieronim (1970), L'Âme de la reine (1971), Des lys pour mademoiselle la mariée (1973), Poésies (1973), La Combustion totale (1976), qui définissent une personnalité poétique des plus originales dans la lyrique roumaine actuelle.

PRIÈRE

Je m'adresse à toi, courageux garçon
Trompe-la-mort à la foire au temps de l'enfance
Ne m'arrache pas aux sept têtes de dragon
Pour prendre de l'empire ta part en suffisance.

C'est de bon gré que moi je suis venue ici,
De l'âtre j'ai ôté les toiles d'araignée
Par deux fois l'humus ai pétri
Et de pain j'ai fait deux fournées.

À la paysanne l'ai rompu sur la serviette
De loin il en a senti les chaudes vapeurs
Comme ouragan grondaient, au lieu de massette,
Quatorze narines qui aspiraient l'odeur.

Le goût du pain par lui je désirais connaître
Mes battements de cœur disaient qu'il était bon
Qu'il était par en-bas enfoui dans la terre
Et depuis les épaules dans la lune, en plongeon.

O vous ! filles des contes à l'ancienne
Par crainte je vous suivais bel et bon
Alors qu'il est si simple, dans la nature humaine,
D'essayer pour une fois d'aimer un dragon !

PASTEL

une odeur de sapin, de résine brûlée
nul doute que non loin de là
quelqu'un se chauffe au feu des branches allumées
dans l'air si pur et qui s'en va

nous pénétrons en lui, au fur et à mesure
l'un après l'autre, qui sait comment
notre mal aussi se répand et n'a cure
des maux soufferts jusqu'à présent

à tels points coutumiers ils sont là qui résonnent
et lorsqu'il n'en est plus ainsi
nous entrons tout à coup dans la curieuse zone
où l'on ne sait plus que l'on vit

une odeur de sapin, de résine brûlée
j'ai oublié mes maux, je ne suis plus peinée
nul doute que près d'ici il y a un feu
nul doute que près d'ici il y a le feu.

ET POURTANT JE VOUDRAIS

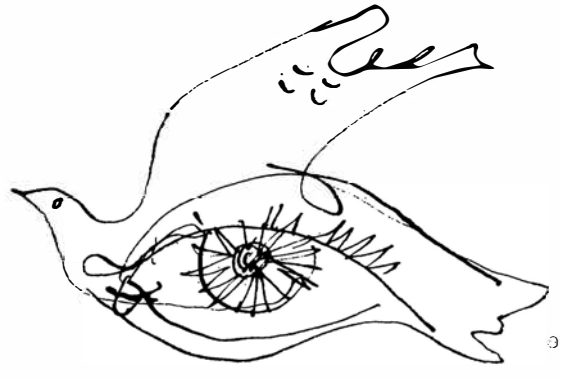
Mais nous recommençons et nos yeux voient paraître
parfois lors de très longues nuits
ce souffle indiciblement léger qui semble être
une âme qui du corps a fui.

tout comme d'un lézard la moitié première
rêve qu'un jour repoussera
cette autre moitié en laquelle il espère:
sa queue souffrant encore, parfois.

oh ! comme sans doute elles font mal, les blessures
de la partie que l'on n'a plus
et l'on n'en guérit pas si longtemps qu'elles durent,
sinon en pensée, tout au plus

et pourtant je voudrais voir un beau jour une âme,
comme un oiseau la tenir en ma main
et dire, là, près de nous, c'est l'âme de cet homme
dont je craignais, moi, qu'il ne reste rien.

En français par ANDRÉE FLEURY



Dessin par DONE STAN

Le début de EUGEN URICARU (né en 1946) avec le recueil de récits Sur la pourpre **(1974), imposait à la littérature un styliste remarquable, investigateur des domaines de l'imaginaire, avec les moyens du fantastique et de la prose d'atmosphère. C'est sur la même lancée que se situe le volume** Antonia. Une histoire d'amour **(1978). Dans le roman** Le Brasier **(1976), la méditation profonde du prosateur sur le temps et l'histoire s'articule aux confins du réel et des structures de l'imaginaire. Un autre roman,** Le Miel **(1978), est une a-parabole sur la transformation des relations entre les individus, sous la pression des événements.**

LE BRASIER

par Eugen Uricaru

Ce texte est une interprétation libre de la biographie du révolutionnaire roumain de Transylvanie, Alexandru Bujor, participant à la révolution de 1848 et aux campagnes de Garibaldi, combattant pour l'indépendance de la Roumanie, auteur d'un ouvrage sur le conflit franco-prussien et d'un livre intitulé Rome deux fois souveraine et deux fois prostituée *(Roma, de doue ori suverană şi de doue ori prostituita), paru (probablement) à l'*Imprimeria Artero e Comp. *Rome, 1873, rédacteur et auteur de la publication «* Dacia Traiana *» où il donna des articles en roumain, italien et français.*

Les événements historiques ont été respectés dans leur ordre chronologique et dans les faits. L'auteur a bien entendu pris la liberté de broder en marge.

Je remercie par cette voie le professeur Pompiliu Teodor et mes amis les historiens Liviu Maior et Vasile Vesa pour l'appui et les suggestions précieuses qu'il m'ont donnés.

L'AUTEUR

San Giorgio

Lorsqu'ils entrèrent dans San Giorgio il était midi, sur la place de l'église il n'y avait personne, seuls quelques chiens au pelage roux fouillaient dans les monceaux de détritus, restés du marché du matin. Ils avaient peur, comme peuvent avoir peur des hommes qui ont survécu près d'un mois à un rythme de quatre heures de sommeil et huit heures de veille. Ils étaient cinq. Alexandru — Sandro — Bota, José Barrido et trois Piémontais, atteints des fièvres, n'ayant même plus la force de maudire la chaleur et les mouches qui ont un sens spécial pour découvrir quelques jours à l'avance un homme mort dans un homme vivant. Ils avançaient en un carré improvisé, José marchait à reculons, sentant dans ses côtes la crosse des fusils aux canons lisses, en fait la cause de leur malheurs après le débarquement du 8 août des volontaires sur le continent. Ils avaient été deux cents, portant presque tous la chemise rouge du général Garibaldi, enflammés ou plutôt enivrés par leurs victoires de Sicile. Mais un mois à peine après le débarquement effectué près de Lazzaro eux cinq seuls pouvaient se dire chanceux. Après une heure de marche ils avaient quitté la grève et les chalands, s'étaient éloignés du rivage si bien que les coups de fusils étaient assourdis par le vent, lorsque ceux qui marchaient en tête de la colonne virent parmi les oliviers blanchâtres les buffleteries croisées, plus blanches, des soldats de Franceschiello. Ils ne se cachaient pas, mais appuyaient leurs fusils aux branches, calmes, presque souriants et Bota comprit que s'il ne prenait pas la fuite vers la gauche ou la droite, il mourrait dans quelques secondes, frappé au front, ou à la poitrine, non point au hasard, mais *choisi* soigneusement, à loisir. Ce fut là l'instant où il décida de sa vie, et ce qui le rendait incompréhensible c'était qu'à cet instant il ignorait que sa vie ou sa fin dépendaient uniquement de la direction où il allait s'enfuir. Pendant près d'une heure, accroché parmi les rochers de droite, presque en vue de tout soldat en uniforme couleur de feuilles d'oranger, il regarda comment les volontaires étaient pourchassés comme des cailles, les soldats avançant au pas, se montrant, incitant les Garibaldiens cachés dans les buissons à tirer pour viser ensuite soigneusement les places d'où s'élevait la fumée bleuâtre de la poudre, parfois humide mais toujours vieille, datant de la guerre de Crimée. Les balles des volontaires tombaient inoffensives comme des grêlons, à dix ou douze pas devant les soldats, étaient brûlantes mais sans force, comme des noisettes se répandant dans l'herbe. Les fusils rayés de Franceschiello frappaient sûrement, loin et avec précision et, de la hauteur où il se trouvait, Bota ne pouvait pas voir le sang qui jaillissait des blessures teintant d'un autre rouge la toile des chemises encore humides. Soit qu'ils ne l'eussent pas aperçu, soit qu'ils fussent trop occupés à chercher les survivants du détachement expéditionnaire, les soldats laissèrent la vie à Alexandru Bota. Il se tint agrippé à son buisson jusque près de midi, incapable de pleurer, un nœud dans la

gorge, sentant comme le canon de son fusil piémontais s'échauffait de plus en plus jusqu'à en devenir insupportable. Il pensa qu'il devrait redescendre, peut-être quelqu'un donnait-il encore signe de vie, mais il ne réussissait pas à se détacher de la pierre, il avait le sentiment qu'une fois dans la vallée, il n'en repartirait plus jamais. Il se mit en mouvement si tard qu'il sentait déjà la brise monter vers la forêt. Il parvint à un sentier de chèvres, la nuque devenue douloureuse sous l'ardeur du soleil, le fusil échauffé, il allait les genoux pliés et ne pouvant détacher ses regards de la blessure qu'il avait au genou, quand cela s'était-il donc passé? d'où le sang s'égouttait à chaque pas. José le trouva appuyé contre un pin, assis, le menton contre la poitrine, murmurant en roumain « de l'eau, de l'eau ». L'Espagnol avait plutôt compris en le regardant et tandis qu'il lui versait de l'eau dans la bouche, ne le laissant pas boire tout seul il en aurait répandu la moitié, il lui dit: — Sandro, il y en a encore trois qui ont réchappé. Je dois te remercier, car sans avoir compris ce que tu criais je me suis précipité comme toi dans le fourré, à droite. Les autres sont en bas, Sandro, et personne ne peut plus les ressusciter.

Lorsqu'ils retrouvèrent les Piémontais ils entendirent en bas, dans la vallée, deux coups de fusils, l'un après l'autre, et Barrido grogna en haussant les épaules: « celui-là c'en était un qui n'a pas compris que ceux d'en bas, on ne peut plus les ressusciter ».

Ils traversèrent pendant un mois l'Aspromonte, ignorant tout de ce qui se passait derrière eux aussi bien que devant eux, se cachant et cherchant de la nourriture et de l'eau aux bergeries qui, ici, étaient pareilles à celles de Transylvanie, avec les mêmes hommes, la même solitude, la même pauvreté et tristesse. Bota était le seul à pouvoir s'entendre avec les bergers, les aidant, en guise de remerciement, à traire les brebis ou à les rassembler dans l'enclos. Et pendant tout ce temps ils charrièrent leurs fusils au canon lisse qu'ils haïssaient mais dont ils avaient besoin et qu'ils serraient si fort que leurs ongles en étaient devenus bleus.

San Giorgio prenait son nom du couvent dominicain que l'on apercevait à peine de la place, perché sur le versant nord du volcan Monte Vesuvio, édenté, couvert de forêts d'un vert sombre, presque noires, découvrant aux regards à peine quelques taches rougeâtres des briques rouges qui recouvraient le réfectoire. Tels qu'ils étaient descendus de la montagne, hirsutes, sales, en haillons, Barrido et deux Piémontais plus jeunes, Marco et Alberto, portant autour du cou une cravate rouge, ce qui restait de leur chemise garibaldienne, tendus et les armes serrées contre la poitrine, essayant ainsi de cacher leur peur, ils semblaient des bandits habituels, comme tous les paysans de l'Aspromonte jusqu'à la frontière des États pontificaux étaient habitués à en voir. Et c'est pourquoi, et non seulement à cause de la chaleur, personne ne sortit dans la rue, aucun volet ne fut entendu claquer contre le mur, les chiens continuaient à vaquer à leurs affaires, se montrant les dents et fouillant parmi les pierres.

Les cinq s'arrêtèrent au milieu de la place, ils s'étaient déshabitués de voir autour d'eux tant de maisons à la fois, de se trouver en plein

soleil, examinés par des dizaines de regards curieux ou peut-être indifférents et c'est pourquoi il se mirent à crier — Hé ! il n'y a personne par ici ? ! il n'y a personne par ici ? — et chacun criait à sa manière, les Piémontais de leur voix gutturale, aux consonnes rudes ; Gregorio, le plus âgé, d'une voix cassée qui ne s'entendait même pas, et Bota et Barrido se donnant la réplique, s'amusant même de l'étrangeté de leur accent, là, aux pieds du Monte Vesuvio.

Tandis qu'ils criaient, Bota commença à comprendre pleinement l'absurdité de ce qu'ils avaient fait, débouchant dans cette place de village, au milieu d'une région où tout ce qui portait une arme leur était ennemi, renonçant aux mesures de précaution les plus élémentaires. La peur qu'il ressentait et qui lui faisait crisper ses doigts sur son arme jusqu'à en avoir mal commençait à devenir aussi forte, aussi invincible que celle qui les avait fait venir ici, parmi les hommes. Ils avaient faim, ils voulaient dormir sous un toit, se laver, nettoyer leurs blessures et les écorchures infectées qui leur donnaient la fièvre et qui les tourmentaient à chaque pas. Dans la forêt il y avait eu un moment où ils étaient devenus indifférents à ce qui se passerait s'ils descendaient au village, mais maintenant qu'ils y étaient, c'était tout autre chose. Il criaient d'une voix rauque, désespérée, ils auraient voulu tirer en l'air, faire du bruit parce que le bruit épouvante et vous fait respecter. Lorsque leurs cris furent devenus un brouhaha de voix dépourvu de sens, ils n'étaient plus que cinq hommes fatigués qui n'avaient que la force de serrer leur fusil contre leur poitrine, alors on entendit une porte grincer lentement, gravement. Ils s'arrêtèrent brusquement et se retournèrent de même en braquant leurs fusils vers l'obscurité humide d'une cour intérieure que l'on devinait de l'autre côté du portail. Et ils entendirent venant de là une voix calme ou retenue. — Pourquoi ces messieurs crient-ils, pourquoi sont-ils si agités, mais bien sûr qu'il y a quelqu'un à San Giorgio. Tandis qu'il parlait dans l'ombre, un homme de taille gigantesque se déploya vers la lumière aveuglante de la place, un homme peut-être gros, peut-être fort, à favoris grisonnants et aux cheveux brossés en arrière, vêtu d'un costume de chasse de velours gris, la veste fermée par des boucles de cuivre qui brillèrent à l'improviste. Il venait vers eux les mains tendues, les paumes en dehors, les doigts écartés — San Giorgio est un village tranquille, messieurs — et sa voix ne tremblait pas lorsqu'il les appelait messieurs. Bota éloigna son fusil de sa poitrine et le dirigea vers le ventre de l'homme qui révélait son âge. — Y a-t-il des soldats à San Giorgio ? — il murmurait presque, sentant que s'il restait quelques minutes de plus au soleil, il s'évanouirait.

L'homme fit un geste généreux, — Ohimé, messieurs, il n'y a plus eu de soldats à San Giorgio depuis quatre mois, et après avoir laissé voir la couleur de sa chemise pareille aux loques qui entouraient le cou des autres, il ajouta, depuis qu'ils sont partis en hâte vers la Sicile où ils ont été étrillés, hé, hé, comme seul l'illustre Garibaldi sait le faire. Puis il ajouta, changeant de ton — San Giorgio est tranquille, messieurs les révolutionnaires, et ne veut pas avoir affaire aux bandits, aux camorristes. Mais vous, c'est

autre chose, et leur faisant à tous signe qu'il les invitait, il frappa dans ses mains et cria de toute la force de ses poumons: — Don Giovà, don Giusé, nous avons des hôtes, des garibaldiens, et avec un geste d'excuse, des garibaldiens, don Giusé. Tandis qu'ils passaient sous le portail en maçonnerie, crépi et peint d'une couleur qui avait été verdâtre, les cinq entendirent le claquement des volets, brusquement le bruit d'une localité qui respirait profondément après une courte, mais dure, période d'abstention.

— Soyez les bienvenus dans la maison de Gerolamo Puddú ! — fit entendre la voix protectrice de l'homme, et ils frissonnèrent en sentant le soufle chaud, une chaleur différente qui venait de la cuisine cachée au bout de la cour. « Pasta », chuchotèrent les Piémontais et le bruit de leurs pas sur les dalles fut couvert par le cliquetis des crosses de fusils traînés par la bretelle.

Pendant deux jours ils ne quittèrent pas la pièce où ils mangèrent et dormirent sans s'inquiéter des servantes qui changeaient l'eau chaude des cuves de bois, cerclées de fer et dont l'écume débordait sur le carrelage de mosaïque rouge foncé qui rappelait la couleur si chère au Général. Le troisième jour Gerolamo Puddú entra dans la pièce accompagné par un vieillard à lunettes cerclées de fer, voûté, ce qui le faisait paraître encore plus petit auprès du corps gigantesque du maître de la maison. Puddú le poussa presque vers la table sur laquelle gisaient des restes d'os et des peaux d'oranges, et celui-ci s'inclina plus encore, se présentant: Francesco Prosciutto, l'hôte ajoutant: — Don Francesco, notre libéral, et lorsqu'il prononça *libéral* on put distinguer dans sa voix une fierté qui n'était pas retenue. Les Piémontais firent « Aa ! », et Bota s'avança nu-pieds devant lui, frottant ses paumes à ses pantalons en loques et demanda: — Si don Francesco est libéral pourrait-il nous dire ce qui s'est passé dernièrement avec le Général? Don Francesco ouvrit de grands yeux, la question posée par cet étranger, c'était visiblement un étranger, était si étrange qu'il en demeura abasourdi, les yeux écarquilés, les paupières battant d'étonnement. — Le Général? Le Général Garibaldi? Oh ! mais, messieurs les garibaldiens, mais le Général s'approche de Naples, les portes des villes s'ouvrent d'elles-mêmes et Reggio et Palmi et Gioia, Mileto, Nicastro, Cosenza et même Salerne se sont ouvertes comme des fleurs au soleil. Ici, chez nous, et non seulement ici, on dit que l'Illustre est frère du Messie, et levant les yeux vers le front élevé de Gerolamo Puddú, il prononça un *Amen* tellement chuchoté qu'il semblait un soupir. Ce jour-là il commença à pleuvoir, plus tôt qu'en d'autres années, et Gerolamo Puddú invita les cinq étrangers à passer dans la grande salle, « où nous dînerons avec toute la famille », cette famille étant composée de sa femme, la signora Assunta et de sa fille, Donzella. Cependant, la grand-salle, énorme même pour la maison de don Gerolamo, ce qui indiquait que c'était là en fait, et rattachée à elle, que se déroulait la vie quotidienne de la famille, était pleine d'hommes et de femmes, assis en désordre. Lorsqu'ils entrèrent, l'Espagnol d'abord, puis les Piémontais, et en dernier lieu Bota, ne portant de leurs vieux habits qu'une écharpe autour du cou, un simple signe, et revêtus pour le reste

d'habits de voyage, usés il est vrai, offerts par don Gerolamo et par conséquent trop larges, flottants, eh bien, lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger, un silence gênant s'installa, pareil à celui qu'ils avaient affronté sur la grand-place. Ils souriaient, ne sachant que faire, la pièce était assez haute pour que la fumée violette des bougies montât tout droit, cependant la table était mise et comme eux, tous les autres ne savaient que dire de plus approprié pour dissiper la gêne. Don Gerolamo parut derrière eux, recouvrant tout le cadre de la porte, sa voix de basse flotta, salutaire par-dessus les servantes et les invités, se perdant dans les encoignures mal éclairées où l'on devinait des coussins à la mode du Levant, signe que San Giorgio n'était pas trop éloigné du talon de la botte italique où a chaque pas on pouvait rencontrer un village, un hameau dont le nom pouvait être Galatone, Galatina, ou Calimera ou Gallipoli. Et sa voix de basse qui prononçait — Que diable, réjouissez-vous donc d'avoir parmi vous des héros qui combattent pour la nouvelle Italie, fit se retourner tous les autres et fixer leurs regards sur la personne imposante de Puddú qui, avec un geste large (ah ! ces gestes que seuls peuvent se permettre les véritables maîtres !) invitait ses hôtes à prendre place, à goûter, à manger, à faire disparaître tout ce qui se trouvait sur les gigantesques plateaux d'argent. Les pyramides de *pasta* et de fromage, la jarre pleine de *salsa*, les bouteilles recouvertes de raphia remplies d'un petit vin aigre de Solofra, écartèrent les dernières ombres de défiance à l'égard de l'avenir.

Don Francé leva la fourchette à deux dents jusqu'à la hauteur des yeux et là, la faisant tourner d'une certaine manière la fit disparaître avec tout ce qui s'y trouvait enroulé, derrière des dents larges et jaunes, mais fortes cependant. Il soupirait doucement, grognant de contentement, fermant les paupières sur des yeux encore étonnés, ou encore considérant avec une joie enfantine les étrangers qui cherchaient à se débrouiller au milieu d'une agitation continuelle de bras et de coudes qui raflaient dans le plat presque noir, les serviteurs de Gerolamo s'occupant sans doute de révolution au lieu de frotter l'argenterie, d'énormes morceaux dorés qui répandaient un arôme de cannelle et de vanille aussi pénétrant qu'écœurant pour des hommes habitués à la nourriture grossière des soldats en campagne.

L'un des convives s'arrêta brusquement, comme s'il s'était rappelé quelque chose d'important et prononça clairement pour être compris aussi par ceux qu'il soupçonnait d'être plus difficiles à convaincre: — Don Gerolamo est l'homme qui comprend le mieux la direction que prennent les événements. Il prit un coin de la nappe et faisant une grimace discrète, parce que la broderie irritait ses lèvres pleines, sensuelles, s'essuya la bouche et le menton en ajoutant — eh, don Gerolamo, je savais depuis longtemps que vous sympathisiez avec les garibaldiens, — et il avait prononcé le mot garibaldiens sans insistance, comme pour montrer que leur présence à table n'était pas pour le troubler. Avant que don Gerolamo n'ait eu le temps d'esquisser un geste destiné à montrer sa modestie, — c'est beaucoup, c'est trop, nous ne sommes qu'au début — on entendit la voix émue de sa fille,

la signorina Donzella, — oui, oui, père a dans son cabinet de travail, épinglée au mur, une chemise rouge assez déchirée, il est vrai, mais c'est une vraie chemise de garibaldien. Tout se perdit dans un « oooh ! » d'admiration et Bota comprit que cette admiration allait au courage de don Gerolamo d'exhiber une telle chose, alors que rien n'était encore clair; comme ils étaient venus, les soldats de Franceschiello pouvaient tout aussi bien y venir aussi, avec leurs buffletteries blanches croisées sur la poitrine. Dans le moment de silence qui suivit on n'entendit que la pluie qui tombait et le bruit étouffé des maxillaires de don Francé, tellement préoccupé de la croûte dorée du soufflé qu'il en avait oublié d'unir sa voix au cri général d'admiration pour le courage et la perspicacité de don Gerolamo. Quant à celui-ci, sentant que ses hôtes risquaient de s'égarer dans les volutes de l'admiration qu'on lui témoignait, et sachant fort bien tout ce dont étaient capables un don Giovà ou un don Giusé, il demanda de l'autre bout de la table, de telle manière qu'il sembla naïf et sincèrement intéressé à apprendre la vérité: — D'après ce que j'ai compris, messieurs les révolutionnaires se préparent à partir, à continuer leur route jusqu'à Naples peut-être, là le Général affrontera les derniers, et pourquoi pas, désespérés défenseurs du roi Francesco. Et puis, qu'est-ce qui s'ensuivra? Aurons-nous un autre roi, sa Majesté Victor Emmanuel?

Don Francesco cessa de faire jouer ses mâchoires ce qui fit que le bruit de la pluie s'empara à nouveau de la maison de Gerolamo Puddú. De la réponse de ces « messieurs les révolutionnaires » dépendaient beaucoup de choses, en fait, des bruits à ce sujet avaient couru bien avant leur apparition à San Giorgio, personne ne se figurait que les *rivultionnaires* (comme ils avaient coutume de prononcer, partie par manque d'instruction mais aussi en dérision) allaient faire tout ce qu'ils disaient, mais il était bon d'apprendre leurs intentions de leur bouche même. Et les cinq hommes en loques et couverts d'écorchures purulentes, qui semblaient maintenant s'être de nouveau habitués à la vie sous un toit, étaient justement les « rivultionnaires » qui pouvaient leur répondre. Peut-être que si d'autres étaient venus (ils pensaient que d'autres auraient été bien portants et rassasiés, et n'auraient pas eu besoin de l'aide de don Gerolamo) les choses ne se seraient pas passées aussi bien. Un silence s'était fait dans la salle, la pluie tombait du ciel sur les tuiles de la maison et s'écoulait dans les gouttières, l'odeur de vanille et de cannelle était si apaisante, et mademoiselle Donzella s'était empourprée sans qu'on sût pourquoi, si bien que leur réponse ne pouvait dépasser les bornes de la bienséance.

Barrido, sans détacher ses regards du cou mince à la peau brune mais assez fine pour laisser voir une veine qui palpitait (cause pour laquelle la signorina Donzella avait rougi), passa sa paume sur son visage rasé de frais, fit un « m'oui » qui ne laissait prévoir rien de bon et repoussa brusquement son assiette — C'est donc ça ! Franceschiello s'en va, Victor Emmanuel s'en vient. C'est ça qu'il y a dans la tête des libéraux de San Giorgio !

Don Francé tenta de dire quelque chose, mais Barrido, sans quitter des yeux le palpitement de la veine bleuâtre, l'arrêta en levant la main

en avant, trop brusquement, peut-être. — Et le Général et nous versons notre sang pour qu'à la place d'une marionnette rasée en vienne une autre ornée d'une barbiche. Non, messieurs les libéraux, l'Italie unie sera la première république de la série des nouvelles républiques européennes ! C'est moi qui vous le dis, moi, Barrido, Espagnol, républicain — et après un instant de réflexion — socialiste.

Il se mit à rire aux éclats, couvrant de sa voix puissante la rumeur éveillée à l'improviste parmi les convives, se figurant peut-être l'effet terrifiant de sa dernière parole.

Don Gerolamo Puddú toussa discrètement pour calmer les esprits plus agités qui auraient pu faire une gaffe, il connaissait assez don Giovà et don Giusé, — Est-ce à dire que ces messieurs partagent les idées de monsieur Mazzini? pensant que le nom du conspirateur exalté qui avait perdu de son crédit après la malheureuse expédition de Pisacane, éclaireraît suffisamment ses concitoyens sur les buts de ces «rivultionnaires», tombés à San Giorgio sans y avoir affaire, mais utiles, on ne sait jamais, pour les temps à venir.

Barrido aurait voulu lui dire que Mazzini n'était pas socialiste tandis que lui l'était, mais le plus âgé des Piémontais, qui s'étaient tus jusqu'alors en véritables hommes du Nord, se leva et remplissant son verre de vin aigrelet de Sofrata prononça: — Buvons à la victoire sur Franceschiello — ce qui prouvait que pour les choses embrouillées, il valait mieux qu'elles le demeurassent ainsi. Les hommes qui étaient à table se levèrent, prononçant plus ou moins fort un *vivat* convainquant, et les femmes levèrent les yeux au plafond en joignant les mains et murmurant un « Dieu le garde », sans pourtant révéler le nom de l'objet de leurs vœux.

Signorina Donzella, moins par curiosité que par désir de s'arracher aux regards hypnotiques de l'Espagnol, se tourna vers don Francé et lui demanda mais pas assez bas pour ne pas être entendue des autres: — Ce jeune homme pâle, aux cheveux châtains et un peu longs pour un garibaldien, est-il aussi Espagnol?

Bota se leva brusquement, trop brusquement, car il renversa un verre sur la grosse toile à broderies de Pagani: — Mon nom est Alexandru Bota, et je ne suis pas Espagnol.

Donzella porta un doigt à sa tempe en signe d'étonnement: — Ah, vous n'êtes pas Espagnol? Alors Portugais peut-être, je n'ai jamais vu un Portugais en chair et en os !

Bota s'inclina: — Je suis Roumain, mademoiselle et, appuyant sur le mot, Latin comme vous.

Gerolamo Puddú tendit la main pour saisir une bouteille et après avoir rempli son verre commenta: — Valaque. Nous avons entendu parler nous aussi des Principautés Unies et je sais que les efforts du Comte de Cavour n'ont pas été petits en ce qui concerne l'Union des Principautés danubiennes. Puis, brusquement — Voilà, messieurs, comme une bonne action porte sa récompense. Ce fils d'une patrie unie aussi grâce aux efforts d'un Italien vient ici, sur la terre d'Italie verser son sang pour son union.

Buvons, amis, pour l'admirable geste du jeune Sandro, symbole de la justice universelle. Les verres se levèrent énergiquement en faisant jouer des reflets de lumière, blanche-jaunâtre, dans le cristal verdâtre et tandis que don Francé se jetait sur le dernier morceau de soufflé, Bota dit sèchement — Je suis Roumain de Transylvanie, monsieur, et je combats ici un ennemi commun, l'Autriche. Mon peuple a besoin de liberté et d'union tout autant que le vôtre.

Puis, parce que la pluie s'était arrêtée, les invités se levèrent brusquement, laissant derrière eux l'odeur lourde du cuir échauffé de leurs hautes bottes de chasse, mêlée a l'arôme insistant de la vanille et de la cannelle saupoudrées généreusement sur les plateaux et les assiettes.

★

Le soir même ils décidèrent de quitter San Giorgio une semaine plus tard. Là-dessus ils avaient été tout de suite d'accord, bien que leurs raisons ne fussent pas les mêmes. Les Piémontais, et en premier lieu le vieux Gregorio, appréciaient les longs dîners que don Gerolamo *organisait* mais auxquels il ne participait pas, et aussi la chambre où ils prenaient un bain tous les jours, ce qui, il faut le reconnaître, était un luxe. Retourner dans la forêt, car, de toute façon c'était ce qui les attendait, n'était pas pour leur sourire. Pour ce qui est de Bota et de Barrido, bien que chacun invoquât d'autres raisons, tous deux pensaient à la finesse extraordinaire du cou de la signorina Donzella, en fait une fille comme une autre et qui craignait le regard appuyé, quand il le fallait, de don Gerolamo. Il ne leur restait plus qu'à décider la direction qu'ils prendraient en quittant le paisible San Giorgio. Les Piémontais proposaient d'aller au Nord-Est, pour déboucher sur les frontières de l'État pontifical, espérant qu'ils finiraient ainsi par rencontrer les armées de Cialdini qui devaient de toute façon descendre vers le Sud. Barrido et Bota insistaient pour contourner le Monte Vesuvio et retrouver la route qui joint Pompéi à Portici. Ce dilemme allait être tranché par don Gerolamo qui leur dit comme en passant qu'un certain fra Saverio venant de Monte Cassino où il etait allé pour consulter un manuscrit, mais ces messieurs les révolutionnaires ne tenaient sûrement pas à savoir quels manuscrits intéressaient fra Saverio, donc, venant du dit couvent, avait vu de ses propres yeux des colonnes de soldats du roi Francesco s'écouler vers Gaète dans l'intention de s'enfermer dans la forteresse. C'était là en effet un renseignement qui méritait d'être pris en considération. Ceci signifiait que le Général allait bientôt faire son entrée à Naples. Mais comme rien ne les pressait, ils en étaient restés à leur première décision, expliquant qu'ils prendraient le chemin qu'il fallait pour déboucher sur la route mentionnée.

Le lendemain matin, Bota décida d'étudier la localité d'autant plus que la pluie s'était arrêtée vers les minuits et que la terre commençait à sécher, la fraîcheur subsistant cependant dans les forêts épaisses, bien différentes de celles qu'il avait accoutumé de voir soit en Sicile soit dans le nord, dans les environs de Turin, où elles ressemblaient assez à celles de

son pays. La place, et avec elle la maison de don Gerolamo Puddú étaient séparées de la lisière de la forêt par un mur de pierre, d'un tuf léger et résistant tiré du versant découvert de la montagne. La vigne vierge en avait recouvert les angles, les feuilles avaient tourné au cuivre, signe que là aussi, comme partout, l'automne approchait lentement mais sûrement. Il marcha le long du mur, le frappant parfois du bout de sa botte, là où le mortier se détachait, découvrant parfois des briques ajoutées, à estampilles romaines, si bien prises dans le mur qu'elles semblaient y être depuis toujours. San Giorgio était une localité qui savait conserver sa respiration tranquille, calme, uniforme, depuis des centaines d'années, en empruntant quelque chose aux tortues qui fourmillaient dans la partie humide et ombragée. Bota passa silencieusement de l'autre côté de la muraille, à travers une brèche ou les pierres et les briques avaient été enlevées et utilisées ailleurs, cherchant de ses yeux encore mal habitués à l'ombre profonde, une tortue à la carapace ovale, grisâtre. Il voulait l'offrir à Donzella pour qu'elle la gardât dans la cour intérieure et, au départ, graver sur sa carapace ses propres initiales avec un ciseau. Il avait vu à Turin une tortue de la grandeur des cymbales que les fanfares piémontaises utilisaient le dimanche aux parades du général Della Rocca, et qui portait gravée sur son dos une abeille napoléonienne, ce qui l'avait enchanté. L'animal se mouvait paresseusement dans la cour pavée de basalte noir de la résidence du général Della Rocca, et celui-ci faisait parfois frotter à son ordonnance les ailes de l'abeille, disant qu'elles lui portaient chance. Il savait qu'un de ces animaux pouvait vivre des centaines d'années et était ému à l'idée que très naturellement quelque chose qui vivait en même temps que lui, qui respirait le même air, continuerait sûrement à faire la même chose après qu'il serait mort. À la recherche d'une carapace convenable pour ses initiales, Alexandru Bota s'enfonça dans le hallier, évitant soigneusement les épines et les branches des arbustes, se penchant pour fouiller les coins sombres.

Ce n'est que lorsqu'il arriva tout près qu'il comprit que c'était un homme mort, qui avait commencé à se décomposer, il s'en rendait compte à cause de l'odeur douceâtre, qu'il connaissait si bien depuis la Sicile, quand les hommes devenaient méconnaissables en quelques heures. À cause de l'ombre et de la pluie qui avaient refroidi l'air, le corps conservait encore ses lignes molles dans lesquelles on pouvait reconnaître un homme. Il était nu jusqu'à la ceinture, couché le visage contre terre, il avait été sans doute tué près du mur de la localité avec un fusil de chasse, les trous sous les omoplates étaient terriblement grands. Conscient de ce que le terme avait de déplacé, Bota se dit qu'en fait ils avaient fleuri, ils ressemblaient à ceux provoqués par la mitraille. Le corps avait été traîné par les mains jusqu'ici, caché sous les branches, dans le fourré, laissé à la merci de l'eau et de la chaleur. Il portait encore aux pieds des bottes pareilles aux siennes, en fait les mêmes bottes que tous les volontaires qui avaient débarqué sur la grève de Lazzaro. On l'avait tué mais on ne l'avait pas dépouillé. On l'avait tué seulement parce qu'il s'était approché de San Giorgio, comme

eux, et comme eux aussi, sans doute, avait-il erré longtemps dans l'Aspromonte.

Il renonça à chercher la tortue, il voulait fuir cet endroit, le corps du volontaire ne l'épouvantait pas tant que le soin avec lequel on l'avait dissimulé sous les feuilles et, tout d'un coup, il retrouva l'état dans lequel il était lorsqu'ils étaient entrés dans San Giorgio. Il se retourna brusquement et s'enfuit, trébuchant sur les pierres détachées de la muraille, dispersées dans l'herbe, sous les larges feuilles de bardanes qui ressemblaient à celles de son pays, mais plus humides, plus bleues. Barrido, le rencontrant dans la rue étroite qui conduisait à la petite place, tenta par jeu de lui barrer la route en étendant les bras en croix, sa chemise rouge flottait hors des pantalons. Bota essaya bien de l'éviter, mais au dernier moment il lui frappa les mains en criant — partons, partons, il faut partir d'ici ! L'Espagnol poussa un cri de douleur, il sentait au delà du coup donné par Bota une rage mêlée d'épouvante. — Quelle mouche te pique, où veux-tu qu'on aille? Dans une heure don Gerolamo donne un banquet en l'honneur des garibaldiens, il avait voulu dire comme celui-ci *garibaldins*, mais une fraction de seconde avant il avait compris que Bota n'était plus en état de goûter la plaisanterie. Pourtant il ajouta: — Le plat de résistance sera quand même le vin de Solofra, et au dessert, qu'en dis-tu, la signorina Donzella chan-te-ra ! Il prit Bota aux épaules, « pour des soudards comme nous, le geste a son prix ! » et il cligna de l'œil, relevant comme d'habitude sa moustache noire avec une grimace de comédien.

Bota le regardait d'un air stupéfait, l'Espagnol lui semblait si étrange après l'image de l'homme mort du fourré, qu'il éclata de rire, un rire nerveux, étranglé, — C'est bien, frère Barrido, allons au banquet des vainqueurs, mais à l'aube, on file. Ici, à San Giorgio il y a une odeur douceâtre. Il le regarda intensément et ajouta tout bas, presque en un chuchotement: — de mort. Barrido répliqua sèchement: — Dans toute l'Europe, frère Bota. Les empires commencent à pourrir ! Et se tenant par les épaules, ils descendirent la rue étroite qui rattachait la porte maintenant murée de la vieille citadelle et la place, déserte comme toujours, où l'on entendait les cris des servantes et de don Gerolamo. On se préparait pour le banquet.

Au bout d'une heure se trouvaient rassemblés dans la grande salle de la maison de Don Gerolamo tous ceux qui même si jusqu'alors n'avaient pas été des libéraux, se montraient enclins à le devenir. Les cinq garibaldiens étaient assis, séparés, aux deux bouts de la table qui pliait sous le poids des plats et des plateaux chargés de pizza et de spaghettis, auxquels s'étaient ajoutés d'énormes rôtis de veau et de mouton, des poissons apportés dans des paniers garnis de feuilles de vigne d'aussi loin que Portici, portés, il est vrai, par les mulets de l'abbaye, des salades avec beaucoup de fenouil et deux montagnes d'oranges dont l'arôme faisait concurrence à ceux de la vanille, de la cannelle et à l'odeur de la sauce tomate. Les Piémontais étaient entourés de quelques hommes qui s'efforçaient de comprendre le sens des paroles prononcées en ouvrant à peine la bouche, manifestant leur enthousiasme lorsqu'ils arrivaient à y comprendre quelque

chose. Don Gerolamo était occupé des dames qui ne se gênaient pas pour bâfrer — c'est bien le mot — des morceaux de pizza et de rôti couverts de sauce, les salades faisant passer le tout. Barrido buvait du vin de Solofra tout en observant Bota du coin de l'œil. Celui-ci avait penché en arrière sa chaise en appuyant ses pieds à la barre de la table et se balançait lentement, les bras ballants, promenant son regard sur le plafond enfumé de la pièce. La fumée de tant de bougies s'y était déposée en une couche épaisse, formant de larges taches d'ombre, où le cheminement pénible d'un insecte avait laissé des traces légères. Il entendit l'Espagnol dire entre deux bouchées — On est bien, ici, à San Giorgio, je pourrais épouser la signorina Donzella et je deviendrais le chef des libéraux ! Il le laissa en paix jusqu'à ce qu'il eut fini de rire. L'Espagnol soulevait sa lèvre supérieure en découvrant ses dents pointues comme celles d'une souris et tout son visage se resserrait comme un poing.

— Peut-être. Mais nous partons demain matin pour Naples. Nous n'avons pas erré un mois entier dans les fourrés pour nous mettre libéraux à San Giorgio. Et après un instant de silence: Notre route est si longue, frère Barrido que je ne pense pas que nous puissions jamais nous établir en épousant quelque Donzella. Notre amante, c'est la patrie, José Barrido !

Il se tourna vers lui et le fixa de ses yeux brillants. — Sais-tu qui a dit cela? et sans attendre la réponse — Nicola Bălcescu. Je l'ai cherché à Palerme et personne ne savait plus rien de lui. Pourquoi, frère Barrido, pourquoi se peut-il que personne ne se souvienne de quelqu'un qui a prononcé de telles paroles?

Barrido vida son verre, essuya le bout de ses moustaches: — Les révolutionnaires n'ont pas de patrie, Bota, et c'est ce que nous sommes. Il frappa la table avec sa paume — mais Nicola Bălcescu a joliment dit cela: notre amante c'est la patrie. Il frappa encore une fois et cria en couvrant le bruit et le tintement des verres ! Notre amante est la patrie, entendez-vous, amis de San Giorgio? Buvons à notre amante, donc !

Tous se levèrent, les uns la bouche encore pleine, les autres avalant à la hâte, les femmes dont la gorge s'empourprait regardant embarrassées les hommes qui secouaient les miettes de leurs serviettes: — Vive l'Italie, vive Vittorio Emmanuele, vive monsieur le comte de Cavour, vive le général Garibaldi !

Donzella se leva la dernière, toute rougissante, et à l'improviste, levant son verre plein de vin rouge, entonna le vieux chant de Riego. Sa voix claire, d'une netteté inattendue, continua de chanter jusqu'à ce que le chant fût repris par les hommes, où les paroles se fondirent en un murmure, harmonisé il est vrai.

Don Gerolamo fit signe à Donzella et la prenant de côté, lui chuchota quelque chose à l'oreille. Elle fit un signe d'acquiescement et reparut quelques instants plus tard au milieu du vacarme général, revêtue d'une large chemise de garibaldien, enfilée directement par-dessus sa robe de soie tirant sur le vert au décolleté discret. Un silence se fit, aussi subit qu'une lumière

qui s'éteint. Elle était pâle, émue, se tenant devant la fenêtre de telle manière que la lumière lui faisait une auréole. Elle leva le bras — Ils ont oublié qu'il existe au monde une chose qu'ils aiment plus qu'une sœur, une femme et des enfants: c'est l'Italie. Vive l'Italie ! Les invités se mirent à applaudir et don Gerolamo se pencha avec bienveillance vers Bota et Barrido en leur chuchotant de sa voix inimitable — Ce sont les paroles de Vocchieri avant d'être exécuté. Barrido approuva de la tête, mais Bota, sans regarder la signorina Donzella qui semblait flotter au-dessus du sol de briques émaillées, lui demanda: — A-t-il été fusillé « par derrière », à la mode piémontaise? et don Gerolamo fit gauchement semblant de n'avoir pas entendu et s'éloigna en souriant, couvrant de son grand corps l'image ravissante de Donzella. À travers la porte ouverte, sur le corridor étroit, sans lumière, conduisant aux chambres à coucher, Bota vit flotter la tache rouge de la chemise jusqu'à ce qu'elle disparut dans l'obscurité d'une autre pièce. Il commença à se verser lui-même à boire et vida verre après verre si bien que Barrido et les jeunes Piémontais décidèrent de le porter dans son lit. Il bredouillait quelque chose les dents serrées en balançant la tête, mais les trois hommes ne pouvaient le comprendre car il parlait en une langue qui leur était inconnue, bien que les sons ne leur semblaient pas étrangers, et même quand ils comprenaient, les mots « chemise fleurie » ne leur disaient rien.

À l'aube, alors que la terre était encore humide, ils quittèrent San Giorgio. Les quelques jours de repos leur avaient suffi pour leur faire reprendre confiance dans leurs fusils non rayés, le froid du métal et le poids de la crosse les faisaient se sentir plus forts. Ils descendirent pendant quelques heures vers la grande route qui relie Salerne à Naples, l'oreille tendue à saisir les bruits du siège qui devait sans doute durer déjà depuis longtemps pour la conquête de la forteresse bâtie sur le rivage du golfe. Il y avait un tel silence qu'à un certain moment ils crurent s'être égarés. Mais subitement, de la lisière de la forêt, ils aperçurent la ville, avec ses toits et ses terrasses, ses clochers, que la chaleur rendait incertains. Ils avaient débouché sur la route trop près de Portici, la ville proprement-dite se trouvait à quelques milles et ils pouvaient tomber sur un parti de cavalerie royale ou un groupe d'éclaireurs. Il décidèrent de se diriger quand même vers la ville. Son investissement signifiait que là où quelqu'un s'efforçait d'avancer, quelqu'un d'autre s'efforçait de l'empêcher. Quelques paysans passèrent, poussant devant eux quelques mulets découragés, chargés de bois et ils leur demandèrent si on se battait là, et ils montrèrent Naples du doigt, et qui l'emportait. Mais avant même que de recevoir une réponse claire des paysans qui grommelaient par habitude plus que par prudence, ils se rapprochèrent tant des faubourgs de la ville qu'ils pouvaient voir les drapeaux tricolores immobiles sous la chaleur, attachés par des ficelles aux balcons ou aux corniches des maisons. Ils comprirent alors que la ville était aux mains de Garibaldi, ce qui dépassait tous leurs rêves. Ce n'est que lorsqu'ils arrivèrent près du bâtiment enfumé de la gare qu'ils se rendirent compte qu'ils étaient en fait les seuls soldats garibaldiens de Naples. L'armée de Franceschiello s'était retirée quelques heures auparavant dans

le plus grand ordre, les officiers en serre-file et prenant le temps de faire caracoler leurs chevaux, saluant les demoiselles qui se tenaient appuyées aux chambranles des portes, hésitantes sur ce qu'il convenait de faire. La pâleur due au séjour dans les appartements sans lumière réussissait encore à vaincre le rouge de l'émotion. Les officiers quittaient la ville laissant persister après eux le souvenir de beaux gestes. Dans les rues couvertes de vieux chiffons, de restes de fourrage, de papiers, les Piémontais et les chemises rouges n'avaient pas encore fait leur apparition. Les drapeaux tricolores étaient préparés, la foule se tenait derrière les fenêtres ou les portes clouées de cuivre des palais, considérant d'un air perplexe les cinq hommes qui erraient dans les rues, décontenancés eux aussi. Et soudain, les rues se remplirent de monde, la police napolitaine frappait avec les fourreaux des épées dans les portes, les volets, « Garibaldi arrive, bonnes gens ». D'abord stupéfaits, puis commençant à comprendre et ayant atteint le bâtiment enfumé, néoclassique, de la gare, sentant même l'enthousiasme les gagner, les Napolitains se rangèrent le long de la voie ferrée sur laquelle on disait que le général devait arriver. Les cris, les rires, quelques sons de mandoline s'élevant et s'évanouissant, les enfants, les enfants surtout qui couraient d'un Groupe à l'autre, hurlant de toutes leurs forces — Vive le Général, vive l'Italie ! — transformaient les Napolitains habitués à la rigueur des manifestations bourboniennes où le faste ne pouvait dépasser la mesure de l'équilibre (la chaleur de Naples était la même mais la garde de Franceschiello portait des bonnets en peau d'ours et des gants rouges) en citoyens républicains qui se réjouissaient de la venue de Garibaldi avec le même enthousiasme que les paysans de Reggio pour la fête de San Gennaro. Et en effet, c'était bien une fête. Aux cris de la foule une locomotive à la cheminée haute et grêle, dont la partie inférieure s'ornait de deux bandes dorées soigneusement peintes, entra dans la gare de Naples, suivie de trois wagons ouverts. Sur le premier se tenait un groupe de chemises rouges de la légion transylvaine du général Türr, sur le second le Général pouvait être vu debout, une main sur son épée et saluant la foule de l'autre. Il était entouré de quatre officiers parmi lesquels on distinguait le visage sévère de Nino Bixio, le héros et le pacificateur de la Sicile. Le troisième portait un groupe de Piémontais, bersagliers pour la plupart, dont les insignes et broderies dorées, les cols de velours noir à passe-poils écarlates et les pantalons noirs contrastaient fortement avec la tenue légère et négligente des garibaldiens du premier wagon. L'apparition du Général produisit une telle surprise que la foule poussa un « aaah ! » prolongé qui ressemblait à un soupir d'étonnement et d'enchantement. Bota et Barrido sentirent leurs bras immobilisés par la foule qui se pressait vers le quai de la gare pour voir l'homme dans lequel l'Italie avait placé tant d'espoirs, et Bota regardait autour de lui, émerveillé, ne s'étant encore jamais trouvé au milieu de tant d'hommes prêts à se laisser écraser pour Le voir. Il se sentait la gorge sèche, ne pouvait pas crier et aurait voulu le faire, cherchait Barrido des yeux, celui-ci avait levé les bras et agitait ses manches larges comme des drapeaux rouges, tentant de se rapprocher de lui et une vague

de la foule l'amena si près de lui qu'il réussit à lui souffler à l'oreille — Frère Barrido, te souviens-tu de San Giorgio?

Barrido, qui ne cessait de faire des signes avec ses mains levées au-dessus de la foule, telles des oiseaux rouges, le regarda tout étonné: — Mais ce n'était qu'hier, comment aurais-je pu oublier?

— Donzella et le chant de Riego, la manière touchante dont elle a répété les paroles de Vocchieri, t'en souviens-tu? Puis, sans lui laisser le temps de répondre il ajouta — Mais de la chemise rouge de don Gerolamo, t'en souviens-tu?

Barrido acquiesça sans rien comprendre, cherchant à déchifrer sur le visage de Bota le sens des questions.

— Cette chemise-là, frère Barrido, avait deux grands trous dans le dos, que la signorina Donzella a peut-être reprisés elle-même. C'était la chemise d'un volontaire qui avait erré comme nous dans l'Aspromonte et qui n'était arrivé que peu de jours avant nous à San Giorgio. Son malheur a voulu qu'il y arrivât *seul* et quelques jours plus tôt.

Barrido devint noir de colère, son visage sembla se serrer comme un poing. — D'où le sais-tu?

Bota laissa passer un temps avant de répondre, il regardait du côté du wagon d'où le Général se préparait à descendre et vit quelques policiers portant encore les panaches blancs du Royaume des Deux-Siciles qui s'efforçaient de lui ouvrir un passage à travers la foule en frappant avec le plat de leurs sabres. — Je l'ai trouvé dans la forêt, il gisait dans le fourré, sans chemise, avec deux trous dans le dos. Ils étaient comme ça, et il lui montra son poing, parce qu'ils avaient été faits par un fusil de chasse.

Le Général et sa suite s'approchaient de l'endroit où se trouvaient les deux camarades, la foule les pressait tant qu'ils pouvaient à peine se tenir sur leurs jambes. Barrido saisit Bota par les épaules et une telle rage s'était allumée dans ses yeux que celui-ci ferma les siens. — Pourquoi, frère, ne me l'as-tu pas dit là-bas, à San Giorgio? Chacun de nous avait un fusil et si toi tu n'as pas été capable de le faire, n'importe lequel aurait fait justice comme il convenait.

L'Espagnol criait presque, s'étranglait de rage et son accent était si étrange que ceux qui les entouraient cessèrent de crier « Vive le Général ! Vive l'Italie ! », et s'arrêtèrent pour regarder les deux garibaldiens au-dessus desquels flottait une colère et un acharnement qui les glaçait. Deux policiers napolitains, enroués d'avoir tant crié étaient déjà arrivés à leur hauteur et s'efforçaient de frayer la voie à ceux qui ne pouvaient que difficilement parvenir dans la ville écrasée de chaleur. Dans cette île de silence et d'acharnement on entendit la voix cassée de l'un d'entre eux: — Quelle honte ! citoyens ! Le Général passe et personne ici ne l'ovationne? Vive le Général ! Et il se mit à pousser à droite et à gauche avec la poignée de son sabre, alors c'est que vous ne l'aimez pas hein? la rivultion?

Barrido desserra ses doigts crispés et demeura immobile jusqu'à ce que le Général fût passé accompagné par les garibaldiens, les officiers, l'armée, la foule qui ondulait en vagues. Il demeurèrent immobiles tous

deux jusqu'à ce que la gare se fût vidée de monde et qu'on ne vît plus que les détritus, peaux d'oranges, feuilles et fleurs écrasées. Le train était vide, les mécaniciens eux-mêmes étaient partis accompagner le cortège dont on savait qu'il irait au Miracle de la liquéfaction, signe qui aurait prouvé mieux que toute autre chose la légitimité du tricolore.

Barrido ne releva le front qu'après un bon moment et demanda à Bota: — Pourquoi, frère? et celui-ci le prit par les épaules et lui dit, en le poussant vers le cabaret situé devant la gare: — Il nous aurait fallu tuer le seul libéral de San Giorgio. C'est maintenant un bon libéral, comme il était un bon royaliste avant que nous venions. Frère Barrido, le nouveau gouvernement a besoin de libéraux, bons ou mauvais, mais surtout de libéraux. Aurions-nous vraiment fait là une justice utile?

Barrido se tut un temps puis cracha de côté, — Tu as bien fait, Bota, c'est une saloperie, la plus grande, mais tu as bien fait. Puis, en riant — plus les saloperies sont grandes, plus elles ressemblent aux poissons, elles avalent les moins grandes et nous échappent.

Avant d'entrer à l'enseigne « I falchi » ils entendirent des chansons et des paroles roumaines mêlées à d'autres, hongroises. Bota esquissa quelques pas de danse et entra dans le cabaret accueilli par les cris des volontaires de la légion transylvaine du général Türr. La première des choses qu'il entendit le fit rire — on lui avait crié en roumain: — Bota, sache qu'on a vendu ta selle et qu'on a bu l'argent pour le repos de ton âme, mais il faut croire que mauvaise graine ne périt pas...

Isernia

On entendait par la porte entr'ouverte la voix d'un des hommes pris par les garibaldiens pendant la journée, tandis qu'ils poursuivaient un groupe de royalistes armés. Ils s'étaient cachés dans un bâtiment de pierre, sans doute abandonné, bien construit, au toit de tuiles blanches, étroit et long, inspirant confiance. Peut-être est-ce à cause de cela qu'ils s'étaient entassés là, tirant du grenier par les lucarnes ou simplement à travers les brèches dans les tuiles qu'ils faisaient encore pendant que les garibaldiens s'approchaient. Bota ne pouvait comprendre l'acharnement de ces gens simples menés par un intendant ou un petit hobereau aux airs de grand seigneur. Après la bataille du Volturno tout était devenu clair, bien qu'auparavant tout eût été si compliqué que personne n'aurait pu dire si les volontaires ou les Piémontais avaient effectivement une chance sérieuse de pousser Franceschiello sous la pèlerine des cardinaux ou même dans la mer. Après l'échec de la tentative de corrompre le Général du comte de Syracuse, don Liborio Romano, un politicien de la branche cadette des princes de Périgord, — il n'était plus resté au roi que de combattre ouvertement.

Le piège de Liborio avait été habilement préparé car il lui proposait, au nom du roi, ni plus ni moins que le commandement de l'armée bourbonienne (du reste tout aussi italienne que les régiments de Cialdini et Della Rocca à étendard piémontais) pour attaquer à outrance l'Autriche ou même les États Pontificaux. Le résultat aurait été le même, une Italie unie sous un même sceptre, qui aurait été, il est vrai, à Naples, non à Turin. Mais la tentative avait échoué et la parole passa aux armes qui parlèrent sur la rive verte du Volturno. Ce qui semblait devoir être un désastre pour Garibaldi se trouva être le dernier spasme sanglant du royaume moribond. La victoire des chemises rouges fit le tour de la péninsule et de l'Europe et son écho eut l'effet qu'on pouvait en attendre. Elle fit tomber Spolète où les Napolitains opposaient encore une résistance opiniâtre. L'Irlandais O'Reilly, peu soucieux des citadins épouvantés de la ville, avait résisté avec acharnement aux attaques de l'infanterie piémontaise, mais tout s'acheva de manière étrange et surtout inattendue, après la bataille du 1er octobre. L'automne était venu pour de bon, la pluie s'était mise à tomber transformant les routes en une mer de boue jaune. Des torrents dont les guides eux-mêmes ne soupçonnaient pas l'existence envahissaient les sentiers où se trainait l'artillerie, emportant la terre sous les roues des canons et les hommes étaient obligés de les pousser avec leurs épaules rongées de rhumatismes et d'infections. Il ne restait plus du Royaume des Deux-Siciles que quelques lambeaux de pays autour des forteresses où le roi et ses alliés, contemplant, peut-être, l'interminable écoulement des torrents qui dévalaient des montagnes, attendaient *le miracle* qui les aurait sauvés. Et en effet, des signes avaient commencé à se montrer, non d'un miracle, mais d'autre chose, tout aussi incompréhensible.

Tandis que Victor Emmanuel entrait par Trento sur le territoire du royaume napolitain, reçu avec des Te-Deum par la foule qui se pressait pour lui baiser les mains suivant la vieille coutume de Calabre, ce à quoi, aux dires d'un historien du temps, le souverain du Piémont « réagissait avec une naïve répulsion », les paysans de la province voisine d'Irpino, pris d'un inexpliquable loyalisme, s'étaient révoltés, tuant les garibaldiens et les libéraux « avec une cruauté injustifiée ».

Après une longue entrevue entre Garibaldi, Nino Bixio et Stefan Türr, ce dernier dirigea sa colonne sur Isernia, base des nouveaux chouans.

*

Bota était étendu sur un coffre à farine, peint d'un rouge foncé, sale, semblable à celui de sa chemise, sur les manches de laquelle les ornements verts se confondaient avec le liséré blanc, les couleurs de république italienne, le tout couvert d'un gris pâle, dû soit à l'ardeur du soleil, soit à l'humidité accumulée après tant de journées de marche. Il savait que les prisonniers, dont beaucoup étaient blessés, gisaient à même la terre, les pieds et les mains liés, couverts de boue et de suie. Ce qui leur avait paru un abri sûr s'était révélé un piège parfait. Le bâtiment, bien construit, était une sorte de grange ou le maître des lieux gardait son blé et son millet, et les

volontaires de la colonne de Türr n'avaient qu'à l'encercler, à s'abriter derrière les troncs des pêchers et des orangers et à attendre. Ç'avait été l'idée d'un *brigadiere* des environs de Debreczen qui avait participé aux côtés du général Bixio à la pacification du duché de Bronte, en Sicile. Ses histoires sur ce qu'ils y avaient fait avaient fait le tour du camp et lorsqu'elles étaient revenues aux oreilles de ceux qui les avaient entendues les premiers, elles étaient méconnaissables. Les révoltés s'étaient transformés en fauves assoifés de sang et la seule conclusion en ce qui les concernait était qu'il ne fallait pas tomber entre leurs mains car, en dehors de la mauvaise habitude d'inciser des fleurs de lis sur le dos des prisonniers, ils en avaient encore une autre: celle de sabrer les volontaires dans une sorte de concours, passant au galop devant l'homme agenouillé et lui tranchant la tête d'un seul coup. Quant à ceux du régiment Bixio, il ressortait qu'ils avaient tué chacun au moins six ou sept douzaines de rebelles, le total dépassant la population du duché. En dehors de ses histoires invraisemblables, le *brigadiere* s'était montré plein d'initiative: Il avait déniché une charrette à deux roues avec laquelle il s'était mis à charrier jusqu'à l'entrée verrouillée une énorme meule de foin. Ceux d'en haut, soupçonnant ses intentions, tiraient avec acharnement sur le tas mouvant qui s'approchait lentement du mur couleur d'ardoise du bâtiment. Arrivé là, le *brigadiere* mit le feu au foin qui commença à dégager une fumée bleue, âcre, étouffante. À l'abri de la fumée, le *brigadiere* revint et commença à crier ses ordres d'une voix perçante, enjoignant aux tireurs de tenir sous leur feu les lucarnes et les brèches de la toiture. Après une demi-heure de fusillade ininterrompue, on entendit des cris derrière le rideau de fumée et une chemise blanche qu'on agitait se fit voir pendant quelques instants.

Cette victoire facile fit considérer avec confiance aux volontaires de la colonne Türr la marche vers Isernia, là où se forgeait, couvant et dans la haine, le miracle qu'attendait, priant plus d'heures que celles dont il disposait pour le sommeil, le roi Francesco.

À peine étaient-ils entrés dans Irpino qu'ils n'avaient plus trouvé dans les village vides que ceux dont les maisons étaient en deuil, la fureur de la révolte ayant frappé en premier lieu ceux qui s'étaient déclarés à la dernière heure libéraux, pendant la désagrégation progressive de ce qui restait du royaume de Franceschiello. Dans certains villages les maisons des morts étaient brûlées jusqu'aux fondements, d'autres fois il subsistait encore quelque vestige de leur prospérité ancienne. Les murs neufs, la menuiserie fraîche, les enclos trop exigus pour le bétail qu'on y enfermait, tout témoignait d'une agitation et d'une fièvre peu accoutumées.

Moitié sérieux, moitié en plaisantant, Bota avait demandé à Barrido s'il était convaincu que leur expédition de pacification servait la liberté des peuples, et l'Espagnol lui avait jeté par-dessus l'épaule: — Puisque nous n'avons pas tué don Gerolamo quand il fallait le faire, il nous faut maintenant le défendre.

— Türr est inquiet, Bota écoutait les propos de José en fixant la terre imbibée d'eau, les vapeurs montant des chevaux fatigués des patrouilles

de reconnaissance qui avaient battu toute la nuit les routes et les sentiers. — Türr est inquiet et il a de quoi l'être, répéta Barrido, l'échauffourrée d'hier lui a donné à réfléchir. S'il n'y avait pas eu ce Hongrois, *il brigadiere* qui a été avec Bixio à Bronte, on se serait embourbés dès les premiers pas. Et c'est ce qui peut nous arriver dans chaque hameau. Il n'y aura pas dans chaque hameau une grange comme celle-ci et des royalistes aussi stupides pour s'y barricader. Il considéra Bota ironiquement. — Nous allons verser beaucoup de sang pour sauver don Gerolamo, qu'en penses-tu? Bota se retourna, le dos à la fenêtre et dit calmement: — Je ne suis pas venu me battre en Italie pour quelque don Gerolamo Puddú, ou quel que soit son nom. Toi non plus, je pense. Mais si ce don Gerolamo m'aide à tordre le cou à l'aigle de Vienne, alors je combattrai aussi pour lui. S'il est fort il pourra mieux m'aider. La liberté de mon peuple, la liberté de tant de peuples qui étouffent dans l'empire des Habsbourg, cette prison des peuples, ne peut être mise en balance avec la sincerité du libéralisme d'un don Gerolamo.

Barrido le considéra avec indulgence, il lui arrivait souvent de ne pas comprendre l'entêtement de son ami à vouloir trouver dans chaque fait, grand ou petit, quelque chose qui le ramenait à son idée — l'Empire des Habsbourg doit être frappé toujours et partout car ce n'est qu'ainsi que les Roumains et les autres nations seront libres. Il dit: — Il nous faut faire que tous les hommes n'aient à se soumettre qu'à leur seule libre volonté. Sans empereurs, sans rois, ni ministres. Il leva un doigt et dit gravement: — Bakounine.

Il se mit debout, lui frappa l'épaule de sa paume noire de poudre: — L'Italie, frère Bota, est le pays où le peuple sera maître de son sort. Victor-Emmanuel, Cavour, Crispi et tous les autres ne sont que des étendards qui seront mis au garde-meuble après le combat.

Bota put à peine murmurer: — Et le Général Garibaldi?

— C'est le porte-drapeau. S'il comprend de quel côté vont les choses, il demeurera auprès de nous, sinon, le mausolée sera assez grand. Et que je te dise encore quelque chose — Bakounine, en exil, a exprimé son désir de s'établir en Italie. Bientôt, mon cher, c'est ici que prendra naissance la grande fédération des États européens unis où les nations se guideront d'après leur volonté et leur droit. De là à la suppression des États il n'y a qu'un pas.

Bota prit la main qui pesait son sur épaule et la faisant doucement descendre, lui dit en le regardant attentivement: — José, rappelle-toi bien ce que je vais te dire. Tes idées sont grandioses, mais le monde dans lequel nous vivons sent la sueur et le sang. Les États européens fédérés, dis-tu? Tu cries « Allez ! hop ! » et le fossé est encore devant toi. Quels États, José? Ton Espagne? Peut-être ! Mais mon pays, où est-il? Lorsque les Empereurs ont eu des dettes à honorer, ils les ont payées de nos foyers et de nos corps. Maintenant, le prince Cuza est sur le point de réaliser le noyau de l'État des Roumains. Mais cet État doit être celui de tous les Roumains, frère Barrido, pour que ce soit *en lui* que le peuple puisse exprimer son opinion

et sa volonté. Ne cherche pas à bâtir des Utopies dans les nuages, lorsque la terre souffre et brûle.

On entendit alors le clairon qui appelait les officiers chez le général. Ils sortirent dans la brume matinale, et sentirent l'humidité qui pénétrait subitement leurs vêtements. Les chevaux renâclaient doucement. Quelques garibaldiens leur frottaient les croupes avec des bouchons de paille en sifflotant nostalgiquement. Ils évitèrent les mares, se moquant l'un de l'autre quand leurs bottes s'enfonçaient trop profondément dans l'argile collante, et lorsqu'ils entrèrent dans la maison du commandement leur sourire se transforma en une moue qui se voulait sérieuse, mais qui contrastait avec la gravité des visages penchés sur une carte usée et sale.

Türr écoutait le rapport d'un sous-officier qui racontait brièvement, avec un fort accent calabrais, les événements de la nuit passée. La situation semblait claire — les routes libres vers Isernia étaient dans un état déplorable, les villages presque déserts, mais il ne semblait y avoir aucun obstacle sérieux. Türr promenait son doigt sur la carte en murmurant comme à part soi: « une marche forcée nous éviterait beaucoup d'ennuis », puis d'une voix décidée: — Il faut que nous arrivions à Isernia dans tout au plus deux jours et une nuit. C'est-à-dire que demain soir nous devons nous y cantonner. Il promena son regard sur les officiers présents, c'était un homme qui avait confiance en sa force, — Eh bien, qu'en dites-vous, messieurs? Et s'adressant à Bota il ajouta: — Que pensez-vous, capitaine, est-ce qu'on festoiera demain soir chez le notaire d'Isernia? Bota ne répondit pas immédiatement, la manière dont Türr avait dit: « On festoiera chez le notaire d'Isernia », lui avait brusquement rappelé l'automne de '48 quand George Adrian, où pouvait-il bien être maintenant, trapu, vigoureux, avec son nez crochu et ses yeux noirs luisant dans leurs orbites, entêté et silencieux comme tous les siens du pays des Motz, oui, le chef de compagnie George Adrian leur disait: — L'ennemi est à moitié battu si, au départ, il pense au festin qui l'attend chez le notaire. Il était bien plus jeune alors et les coups de main où ils tombaient à l'improviste sur les gendarmes, car ils leur tombaient effectivement dessus, de derrière les rochers ou les sapins, lui semblaient un invraisemblable jeu d'enfants. Et voici que maintenant il lui était donné d'être celui qui avance le cœur serré par des sentiers de montagne, angoissé à la pensée que l'arrière-garde est semblable à une queue de lézard qui s'engourdit et se laisse couper, et l'avant-garde une tête aux os trop fragiles. Türr avait parlé en s'attendant à une approbation joyeuse, énergique, destinée à disperser l'inquiétude, à masquer la difficulté de leur entreprise. Türr s'entendait aux hommes et savait qu'une fois partis avec la pensée que ce *ne serait pas trop difficile*, en effet, ce ne serait pas terriblement difficile.

— Général, je considère que l'échauffourée d'hier doit nous faire réfléchir. Les royalistes de tout l'Irpino ont appris l'existence de notre colonne, et si hier nous nous sommes tirés d'affaire, cela a été, je pense, un coup de chance. Les chemins sont mauvais, les forêts descendent jusque près de leurs bords. L'ennemi n'acceptera pas un affrontement direct, mais

nous pouvons nous attendre à chaque instant à une embuscade, à une attaque par surprise. Et puis (Bota humecta ses lèvres, il était fiévreux à cause du manque de sommeil), messieurs les officiers, nous sommes des étrangers ici, ce monde nous est inconnu, et ce qui est inconnu peut être, je dis *peut être*, aussi hostile.

Türr commença un va-et-vient agité à travers la pièce, son haut front se couvrit de goutelettes brillantes: — Et que proposez-vous, capitaine? Nous n'avons pas le temps pour une campagne selon toutes les règles de la guerre. Ni les forces suffisantes pour cela. Il nous faut aller vite. C'est là notre seule chance.

Il s'arrêta brusquement et le regarda de ses yeux noirs et brillants, — Garibaldi nous a ordonné d'entrer les premiers à Isernia. Nous et non Cialdini. Ceux qui croient à notre lutte comprendront que ceci est important. Les chemises rouges combattent ici, à Irpino, pour une noble cause, infiniment plus importante que le règne de Victor Emmanuel. C'est pourquoi, j'ordonne: dans une heure la colonne se mettra en route, en marche forcée vers Isernia. À l'avant-garde et à l'arrière-garde, la cavalerie. L'infanterie aura la garde des prisonniers et sera protégée. En marchant dans cette formation il n'y aura pas de traînards. Ordre du jour — celui qui demeure en arrière est un homme mort. Quittant son ton officiel il ajouta, presque mécontent — et nous n'aurons même pas besoin de les fusiller nous-mêmes. Ces bandits ne se gênent pas pour attaquer les soldats isolés.

— Vous pouvez disposer, messieurs les officiers. Vous Bota, et vous Barrido, demeurez encore. Vous recevrez des instructions concernant les prisonniers.

On entendit cliqueter les éperons, puis les voix impératives des officiers se dispersant parmi les arbres et les maisons. Türr leur fit alors signe de s'asseoir. — Vous, Bota, semblez vous entendre à la guerre de partisans. Ce qui est étrange, je dirais même inattendu, de la part d'un homme qui semble s'être préoccupé davantage de politique que de choses militaires. Mais la guerre de partisans est une affaire très spéciale. En fait, je voudrais savoir quelle est votre idée. Vous devez avoir une proposition concrète, à en juger par la manière dont vous avez répondu.

Bota comprit que Türr était d'accord avec lui mais que les circonstances l'obligeaient à prendre des risques. — Ma proposition serait de ne pas marcher de jour, car les partisans se déplacent la nuit et se reposent pendant le jour; en procédant comme eux on les trouverait en mouvement et on ne risquerait pas d'attaque par surprise. Et il serait très important d'envoyer en avant un groupe capable de simuler la marche de la colonne, en sorte qu'en cas d'embuscade, la situation soit à notre avantage. En fait ce ne sont pas mes idées, mais celles du général Karl von Decker, et celles de monsieur Gheorghe Adrian. Son livre sur la guerre de partisans a paru il y a sept ans à Bruxelles. C'est ce que je voulais dire devant messieurs les officiers mais je comprends que des raisons plus hautes vous obligent de procéder comme vous l'avez fait.

Türr tourna son regard vers Barrido, cherchant une complicité à son sourire pointu: — Divagations, capitaine ! Des théories juste bonnes pour la bibliothèque et un *Kriegspiel.* Et même si les événements vous donnent raison c'est les circonstances qui nous diront quoi faire et non le livre de ce monsieur Adrian. Je ne puis que revenir au fond de la question, vous aurez le soin des prisonniers. Les blessés demeureront ici avec les morts. Ne me demandez pas ce que j'en aurais fait si nous ne devions pas donner une leçon à tout l'Irpino, à Isernia même. Vous pouvez disposer.

Lorsque les deux amis sortirent Bota entendit la voix de Türr: — Lieutenant, je jurerais que vos opinions ne sortent pas seulement du livre d'Adrian Gheorghe, et l'on sentait dans sa voix une ironie difficilement contenue. Bota se tourna lentement, le regardant avec un calme étrange, comme s'attendant à tout: — Vous avez raison, général, ce sont là des opinions qui viennent de l'expérience. Je les ai apprises près d'Abrud, quand j'étais beaucoup plus jeune.

Türr le considéra les sourcils froncés, ses yeux lançaient des éclairs froids et un muscle se contractait dans son visage. Il éclata brusquement de rire, un rire en cascade, contagieux. — Hatvani, oui, c'est Hatvani qui a dû vous l'enseigner. Le major Hatvani en personne !

Bota sourit d'abord puis se prit à rire aux éclats, et la vieille maison du commandement retentit de leurs rires. Le général fit un signe de la main, allez, partez, et lorsqu'il sortit dans l'air encore humide, il lui cria encore — Venez me retrouver au Grand Quartier, à Naples. J'aimerais que nous soyons plus près l'un de l'autre, nous déviderions nos souvenirs du Mureş. Bota s'éloigna en hochant de la tête, cette rencontre ne lui avait pas plu, elle l'avait fait penser au pays natal et c'est ce qu'il avait toujours évité.

La colonne ne s'ébranla qu'assez tard, les hommes s'étaient accoutumés à considérer leur marche comme quelque chose d'imposant et de respecté par les paysans qui ne se montraient guère. L'incident de la grange les avaient mis de bonne humeur, le fait de ne pas avoir eu de morts semblant renforcer leur impression que le seul déplacement jusqu'à Isernia serait suffisant pour intimider les révoltés. Les prisonniers étaient encadrés par les fantassins comme l'avait ordonné le général, la cavalerie faisait résonner les pierres du chemin dans un bruyant va-et-vient, accompagné du cliquetis des armes et des éperons. Le soleil brûlait assez fort pour ce mois d'automne, la forêt devenait plus claire mais son ombre était encore une menace confuse, surtout dans les portions où le chemin devenait si étroit que les hommes étaient obligés d'aller deux à deux, la cavalerie s'étirant en une ligne sans force. C'était ce que Bota craignait, et pas seulement lui, on entendait la voix de Türr, tantôt à la tête de la colonne, tantôt au milieu de l'arrière-garde en désordre et ennuyée. L'après-midi commençait quand ils s'arrêtèrent près d'un puits étroit à la haute margelle de pierre blanche. Quelques arbres au feuillage rare se penchaient au-dessus et il n'y avait tout autour que pierre, herbe dure, jaunie. La forêt était assez éloignée, ce qui incita sans doute les cavaliers de pointe à mettre pied à terre. Le bruit de la chaîne et les coups secs du seau sur la margelle de pierre s'entendaient de loin et

pour un instant tous s'imaginèrent l'eau coulant sur les joues et dans les gosiers des cavaliers. Ils hâtèrent le pas, poussant les prisonniers avec des gestes brefs, pressés, et en quelques minutes, la colonne s'était transformée autour du puits en une cohue de gens poussiéreux aux lèvres brûlées de soif, impatients d'arriver au seau que l'on entendait clapoter quelque part dans les profondeurs. Quelques-uns étaient penchés sur l'ouverture du puits inspirant l'air humide à relent de boue. Les chevaux s'agitaient en dressant les oreilles et les cavaliers repoussaient les impatients, chaque homme abreuvant son cheval dans le seau où il venait de boire. La chaîne faisait du bruit et le bruit étouffé du coup fit tressaillir et serrer les épaules aux volontaires. Barrido était parvenu au seau et le tenait serré dans ses deux mains, plongeant son visage dans l'eau saumâtre, les pluies avaient pénétré récemment jusqu'à la source. Il buvait à petites gorgées, tranquillement, sans se soucier de l'agitation qui l'entourait, se laissant bousculer, marcher sur les pieds, attentif seulement à ne pas perdre une goutte, sa concentration indiquait qu'il se sentait heureux et on entendait ses dents se heurter au fer-blanc. Il leva le front, regarda autour de lui, il riait, on le voyait à la lumière qui brillait dans ses yeux, fit avec les paupières signe à Bota de s'approcher, puis lui fourra brusquement le seau sous le menton, le noyant presque. Les soldats continuaient à se bousculer, piétinant, les uns attachaient des courroies bout à bout et tentaient de plonger dans le puits leurs gourdes noires de sueur. Bota avala deux gorgées d'eau saumâtre et soudain, peut-être à cause de la respiration de ceux qui l'entouraient et qu'il sentait, brûlante, sur ses joues, dans ses oreilles, il se rendit compte qu'il ne pouvait plus boire. Il éloigna de ses lèvres le seau, regarda autour de lui, il semblait que personne ne voulait croire qu'il eût fini, le tendit lentement et le plus rapproché y humecta ses lèvres, l'empoignant ensuite de ses doigts gris, puissants. Il se débattit longtemps pour sortir de la cohue. Il voyait bien, de là où il était, le front haut du général et ses cheveux ébourriffés par le vent. Barrido se rapprocha du général, lui expliquant quelque chose que Bota ne parvenait pas à entendre, il voyait seulement ses gestes hâtifs et le visage irrité, interrogateur, de Türr. Quelques chevaux se promenaient, libres, en cercle, les prisonniers s'étaient assis sur des pierres et les suivaient des yeux, jetant des cailloux dans les broussailles, attendant leur tour. Lorsque Bota réussit à s'éloigner du puits, Barrido avait achevé son explication et se retournait vers lui. Un coup de fusil frappa les tympans habitués maintenant au renâclement des chevaux et au bruit de leurs sabots sur la pierre. Barrido pivota lentement sur lui-même, comme s'il voulait montrer l'endroit d'où le coup était parti. Il tomba sur le dos, la main gauche couvrant sa blessure. Quelqu'un cria: « Le Général ! » Bota s'élança vers Barrido et on entendit alors le claquement des fusils des autres du côté de la forêt. L'Espagnol saignait abondamment, le sang avait traversé sa chemise décolorée, lui couvrant toute la poitrine. Bota déchira un long lambeau d'un de ses pans et le bandagea en serrant très fort, recouvrant la blessure d'une poignée d'herbe sur laquelle il avait saupoudré de la poudre. Au début les volontaires perdirent la tête, se bousculant les uns les autres, la grande cohue

autour du puits étant une cible attrayante pour tout tireur, même peu habile à manier la carabine. Et, tandis que Bota s'occupait de Barrido, du reste le seul blessé de la troupe, les garibaldiens le dépassèrent, avançant en tirailleurs aux indications de Türr qui n'avait pas mis pied à terre, tirant tout en marchant, sans autre espoir que d'effrayer l'adversaire. Personne ne s'occupait plus des prisonniers et, après un instant d'étonnement, ceux-ci se cachèrent d'abord derrière les pierres, puis, voyant que les soldats s'éloignaient du puits, se dirigèrent furtivement vers la forêt. Bota entendit Türr crier un ordre, montrant de son sabre quelque chose derrière lui. Se retournant il vit les paysans pris lors du combat de la grange qui fuyaient courbés en deux, le dos ployé comme des bêtes apeurées et cependant indécises. Il comprit que le général lui criait quelque chose les concernant, il épaula et tira sans trop viser. Il tira ainsi plus de dix coups, des prisonniers avaient disparu dans les fourrés, les derniers faisaient des bonds ridicules, l'un d'eux tomba à quelques mètres des premiers buissons. Les volontaires s'étaient tellement éloignés que les officiers se mirent à crier avec des voix perçantes des commandements pour le regroupement. Barrido gisait les yeux ouverts, il gémissait, quelques gouttes de sueur s'étaient rassemblées sous les yeux et à la racine du nez. Bota aurait voulu dire quelque chose mais qu'aurait-il pu vouloir dire, que devait-il dire en fait pour le convaincre qu'il était lui-même persuadé que personne n'était fautif de sa blessure. Jusqu'à ce que Türr vienne à eux il eut le temps de penser à l'avenir. Le malheur de Barrido avait réveillé son ancien sentiment de provisorat. Tout ce qui lui était arrivé jusqu'à présent aurait très bien pu ne pas se passer et d'autres éléments auraient pu décider de son sort. C'était une malchance pour Barrido, mais cela aurait pu lui arriver en Sicile, près de Messine, ou plus loin encore. Ses grands plans pouvaient être anéantis même par une balle égarée, dans un coin perdu comme l'était cet Irpino accablé par l'automne. Barrido murmura — de l'eau — et quelqu'un lui en apporta une gourde, le général se pencha de sa selle, lui faisant un instant de l'ombre, et dit d'une voix assurée — Il s'en tirera, et Bota sentit que, contre sa conviction précédente, il s'accrochait désespérément à l'assurance du général, à l'espoir qu'il avait raison, que la vie de l'Espagnol ne prendrait pas fin simplement parce que lui, le général, avait dit tranquillement: « Il s'en tirera ! ».

Quelqu'un donna un ordre et deux volontaires se dirigèrent vers le corps tombé parmi les pierres, à quelques pas du fourré. Bota les suivit du regard, les vit se pencher, le retourner sur un côté, sur l'autre, fouillant probablement ses poches. L'un se pencha pour lui enlever ses bottes, l'autre sa ceinture en cuir rougeâtre, comme tous en portaient par ici. Les soldats revinrent, l'un portant sur l'épaule les bottes attachées, comme une besace, l'autre laissant traîner la ceinture, la boucle sonnant sur les pierres. Arrivés à quelques pas ils dirent à haute voix, pour être entendus de tous: il aurait pu s'en tirer, mais en tombant sa nuque a porté sur une pierre aiguë !

Türr donna l'ordre d'accoupler deux chevaux, on fit une civière avec des courroies et des tapis de selle, on utilisa même la ceinture du paysan tombé près de la forêt. Ils y couchèrent Barrido avec soin, resserrèrent le pansement de sa blessure qui ne saignait plus, mais son visage, crispé de douleur, était blanc, plus blanc que les fleurs usées, tissées dans les couvertures sur lesquelles il était allongé. Türr passa deux ou trois fois le long de la colonne de fantassins et de cavaliers, arrivé à la hauteur de Bota, il dit: — Notre ami s'en tirera, nous le conduirons à Isernia chez le médecin. — Il tira sur les rênes et le cheval se cabra. — On n'aurait pas dû faire de prisonniers, c'est à cause d'eux qu'on nous a attaqués. Il passa et mit la colonne en marche. Avant de s'engager dans l'étranglement de la route, là où s'étaient embusqués les royalistes, Bota entendit derrière lui des cris, des coups de fusil, des sifflements et des éclats de rire. Ceux du milieu de la colonne apprirent plus tard qu'un sanglier, un sanglier en ces lieux?, avait traversé la route et s'était arrêté quelques instants pour regarder les hommes qui s'éloignaient, sans marquer de crainte. On lui tira dessus mais sans l'atteindre et ceux de l'arrière-garde disaient qu'il aurait pouffé avec mépris puis, sans se presser, se serait retiré dans la forêt. Bota sentit un regret de ne pas s'être trouvé à l'arrière-garde, peut-être aurait-il pu apercevoir cet animal, si rare dans la forêt d'Irpino. Les chevaux avançaient lentement, inaccoutumés à leur fardeau, et Barrido gémissait entre ses dents serrées. Puis ils sentirent une odeur de brûlé.

Naples

Le siège de Gaète était commencé depuis quelques jours et les « chemises rouges » s'étaient vues envoyées à l'improviste au repos. Les régiments de Della Rocca et de Cialdini étaient ce que l'on appelait « une armée sérieuse », capable de mener à bonne fin et conformément à l'art militaire une action telle que la prise d'une forteresse. L'expédition d'Irpino avait pris une tournure désagréable, la légion transylvaine s'était trouvée entourée de dizaines de groupes furieux, acharnés, armés de carabines autrichiennes et anglaises, en un endroit étranger où l'eau était empoisonnée, et où les granges qui leur servaient d'abri prenaient feu pendant la nuit. Leur marche vers Isernia s'était transformée en une contorsion torturante et ensanglantée, pareille à la fin d'un serpent envahi par les fourmis. Fatigués, les rangs réduits de moitié, n'ayant plus que seize chevaux pour deux escadrons, ils étaient entrés à Isernia, décidés de se défendre jusqu'au dernier coup de sabre, les yeux injectés, prêts à tirer au moindre signe de vie qui se serait manifesté derrière les volets ou les portes déjà criblés de balles. Cent quarante libéraux avaient trouvé leur fin au milieu d'un déchaînement dépourvu de raison, mais plein de fanatisme et de cru-

auté. Les volontaires sous le commandement de Türr avaient compris en arrivant devant la cathédrale d'Isernia, au plâtre tombé et au porche enfumé par un récent incendie, que leur mission avait changé. Ils devaient se frayer une voie à travers une région infectée par la fureur royaliste ou résister jusqu'à la venue de Cialdini. Ils décidèrent de résister, une marche ne leur aurait valu que la mort certaine pour plus de la moitié de ceux qui y avaient échappé jusqu'alors. Dans la ville déserte, le campement des garibaldiens avait un air étrange, chaque mouvement, chaque homme était surveillé par des yeux que l'on devinait seulement, on entendait parfois un gémissement ou un cri bref et tous comprenaient qu'un garibaldien de plus avait cessé de vivre sans qu'on sache d'où venait le coup. Alors commençait une razzia enragée, la zone était fouillée, maison par maison, les combles, les caves, les jardins, et pour celui qui était trouvé le jugement était sommaire, les corps des exécutés étant laissés sur place dans l'espoir de tempérer les attentats par la terreur. La colonne fondait petit à petit et le plus épouvantable c'était l'inquiétude, l'insécurité, le manque de confiance dans tout ce qui les entourait, le sentiment clair du danger invisible. Türr comprit que seuls la discipline et l'absurde pouvaient maintenir la troupe en état de combattre et c'est pourquoi il ordonnait tous les jours des exercices de parade et des incursions dans les quartiers avoisinants. Les uns comme les autres étaient inutiles, mais la sensation de groupe, *le fait de ne pas être seuls* faisaient espérer une issue aux volontaires. Tout changea brusquement lorsqu'on entendit du nord-est le grondement étouffé d'un combat dominé par l'écho grave de quelques pièces d'artillerie. Türr forma une colonne d'hommes valides, et chargea dans la direction de ceux qui voulaient rompre le cercle invisible de l'investissement. C'était le régiment de bersagliers du général Cialdini qui traversait l'Irpino en marche forcée, frappant en chemin tout ce qui semblait être un abri ou un camp royaliste. Les représailles qui suivirent anéantirent les illusions des régisseurs et des hobereaux, et Franceschiello comprit alors que tout ce qui suivrait n'était qu'une agonie. Les blessés et la légion transylvaine trouvèrent abri dans quelques palazzi napolitains réquisitionnés par l'administration garibaldienne et la ville se remplit subitement de patrouilles en chemise rouge à broderies vertes, évoquant le nouveau drapeau de l'Italie. On allumait dans les rues des feux, les volontaires s'y réchauffaient les mains, causant à voix basse de leur avenir et de celui du général. Des estafettes à cheval parcouraient au trot les rues étroites, évitant de heurter de leurs képis les cordes auxquelles rien ne pendait car il pleuvait sans discontinuer, Naples se noyant dans le brouillard et l'odeur d'algues pourries. Sur mer, la tempête faisait rage. Bota avait installé l'Espagnol au rez-de-chaussée d'un immense palazzo en forme d'U, avec une cour intérieure imitant les patios, c'est ce que Barrido disait, assis dans son lit, pâle, les yeux brillants de fièvre. La chambre où était couché le blessé était en fait un immense salon dont les fenêtres donnaient sur la rue et sur la cour intérieure. Des draperies neuves vertes, ornées de glands, déjà poussiéreuses, recouvraient les vitres sales, à l'intérieur il faisait presque toujours sombre. En

fait, Bərrido ne pouvait supporter la lumière, se plaignait de douleurs dans la nuque à cause des yeux, une sueur froide le couvrait, ses lèvres étaient gercées. Bota venait chaque jour le voir, il ne l'aurait même pas quitté mais le capitaine Mălinescu de Iași était arrivé en ville et ceci lui donnait un état continuel d'agitation, l'apparition d'*un officier de l'armée roumaine* était chose si inattendue qu'il en avait eu la fièvre les premiers jours.

La rencontre avec Mălinescu avait eu lieu dans la cour d'un palazzo de la via Partenope, non loin du Castel dell'Ovo, là où Türr avait établi son Quartier général et où il se sentait chez lui à cause des paroles roumaines qu'on y entendait quand les volontaires transylvains ne trouvaient pas le mot italien qu'il fallait. Cela sentait l'iode et les algues, on entendait la mer gronder et se heurter aux digues du côté de Borgo Marinari. En fait il s'y trouvait sans but précis, la légion était au repos et les hommes languissaient, attendant les heures de garde qu'ils passaient dans la rue, interpellant les passants et les voitures, contrôlant les papiers et surtout les visages olivâtres, sombres, des Napolitains inquiets du mauvais temps et de l'incertitude politique. Tout le monde savait, les volontaires aussi par conséquent, que le Roi se trouvait en ville, mais personne ne l'avait vu. On attendait une entrevue discrète mais décisive entre lui et le Général Garibaldi. Le Royaume des Deux-Siciles avait pratiquement cessé d'exister depuis l'étouffement de la révolte de l'Irpino, le siège de Gaète étant seulement un acte symbolique, la reddition de la garnison bourbonienne aux troupes piémontaises était attendue comme une simple confirmation de la domination de fait de Victor Emmanuel sur le Sud. Les volontaires, eux, attendaient une clarification de leur situation à l'égard du nouvel État qui s'était élevé sur le sang versé de Marsala jusqu'au Volturno. Comme il l'avait promis à Türr, Bota s'était présenté au Quartier général dès qu'il eût trouvé un logement pour Barrido. Le général se révéla un sentimental, il ne pouvait s'expliquer autrement l'explosion d'enthousiasme et d'énergie avec laquelle il l'avait accueilli. Lorsque la porte capitonnée de cuir s'était ouverte, Türr, l'apercevant, s'était hâté de contourner la table encombrée de papiers et de vieilles cartes et de le serrer entre ses bras: — Mon cher Sandor, je suis heureux que tu ne me négliges pas.

Il lui avait passé un bras derrière les épaules — Voilà, nous avons été à deux doigts de trouver notre fin dans ce coin perdu. Alors que nous deux, et il lui enfonçait l'index dans la poitrine — toi et moi, avons tant de choses à faire chez nous, qu'il eût été dommage que nous n'arrivions pas à les achever. Ah, oui, j'allais oublier, ajouta Türr en le regardant d'un air rusé, toute cette affaire maudite d'Isernia vaut plus que n'importe quel livre de monsieur Adrian. Qu'en dis-tu, il semble que nous en sachions davantage maintenant que le spécialiste dont tu disais qu'il avait quelque peu tabassé Hatvani.

Et il rit de nouveau, écartant ainsi toute trace de malentendu entre eux, et Bota approuva. — Nous avons appris bien des choses de cette façon, mais il n'eût pas été mauvais d'en savoir quelques-unes d'avance.

GAVRIL URIC:
Enluminure du Tétraévangéliaire de la princesse Marina, 1429
Bibliothèque Bodléienne d'Oxford

Enluminure du Tétraévangéliaire du logothète Mateiș, 1568

L'enluminure roumaine

Les illustrations de ce numéro de la « Revue Roumaine » *sont consacrées à l'enluminure — domaine dont la synthèse inédite intéresse l'histoire du livre aussi bien que l'évolution de la culture figurative sur le territoire de notre pays au cours du Moyen Âge. Née du souci des calligraphes pour l'aspect esthétique du livre, pour l'enrichissement visuel des textes, l'enluminure finit par se constituer en un genre autonome à l'intérieur du langage pictural. Partant de la lettrine richement ornée et des frontispices qui, d'un chapitre à l'autre, amplifient et diversifient le répertoire de motifs linéaires et géométriques, floraux et symboliques, l'artiste-calligraphe en vient à insérer dans la structure du livre-manuscrit des scènes peintes qui, transcendant leur relation au texte, témoignent de son fonds de sensibilité, de sa capacité de s'exprimer par l'image.*

Ayant une évolution parallèle à celle de la peinture murale médiévale — fresques du Pays de Haţeg, du nord de la Moldavie, du nord de l'Olténie, etc. — l'enluminure doit son éclat à des créateurs de génie que l'historiographie roumaine de ces dernières décennies place avec compétence et respect dans le champ de l'intérêt public et qu'elle investit de la dignité que mérite la valeur exceptionnelle de leur art. De plus en plus souvent, de même que pour les ensembles de fresques, les historiens d'art (quand les résultats d'une recherche ardue le permettent) s'intéressent en premier lieu aux auteurs, joignant à peine ensuite à leurs noms les œuvres qu'ils ont créées. On peut citer, en ce sens, le cas de Gavril Uric, le premier artiste roumain connu, qui entend résoudre à partir des traditions byzantines et de l'imagerie populaire les problèmes de la représentation iconique et du langage plastique — un peintre significatif pour le commencement du Moyen Âge roumain, principalement par l'attention qu'il accorde à la figure humaine et

par son remarquable raffinement chromatique. Son génie est attesté par le célèbre Tétraévangéliaire, *achevé en 1429, au Monastère de Neamț et conservé actuellement à la Bibliothèque Bodléienne de l'Université d'Oxford. Gavril Uric, qui a vécu à l'époque du prince Alexandre le Bon (1400—1432), a contribué à la formation de l'école moldave d'enluminure, illustrée par d'exceptionnels artistes-calligraphes tels que Teodor Mărișescul, Nicodim et Spiridon, dont les œuvres sont de véritables monuments de culture d'une incontestable beauté.*

Le métropolite Anastasie Crimca occupe une place d'exception dans l'histoire de l'enluminure roumaine. Fondateur du monastère de Dragomirna (1606—1609), il s'entoure d'enlumineurs et de disciples auxquels il offre non seulement des conditions de travail favorables mais aussi l'exemple d'une œuvre personnelle, pleine de grâce, d'éclat et d'inventivité.

L'enluminure s'est répandue sur tout le territoire des pays roumains. L'apparition et le développement de l'imprimerie n'a point diminué son rôle dans la structure du livre mais, comme l'attestent les manuscrits enluminés de Valachie et de Transylvanie, au XVI^e^ siècle encore, l'image peinte et dessinée gagne toujours en prestige, révélant d'inépuisables ressources de communication avec ses bénéficiaires. Dans les siècles suivants on continue à réaliser des livres manuscrits, soit à la demande des cours princières (Erotocritul « *L'Erotokrite* » *du logothète Petrache) soit à la suite de l'apparition dans la culture roumaine de livres populaires comme* Alexandria *(« Le Roman d'Alexandre ») et* Esopia *(« les Fables d'Esope »), soit en vertu des traditions monastiques.*

En présentant aux lecteurs de notre revue quelques enluminures, œuvres d'artistes roumains d'autrefois, nous nous faisons aussi un devoir de souligner l'œuvre méritoire accomplie par les Éditions Meridiane qui publient systématiquement des ouvrages consacrés à l'enluminure. Après le lancement d'une collection très connue — « Manuscris » — spécialisée dans ce domaine, nous sommes heureux de signaler la parution prochaine d'une synthèse : Miniatura românească *(« L'enluminure roumaine »), signée par le Dr G. Popescu-Vîlcea.*

CONSTANTIN PRUT

ANASTASIE CRIMCA:
David devant ses soldats
Enluminure du Psautier de Dragomirna (1616)

ANASTASIE CRIMCA :
Autoportrait. Tétraévangéliaire de 1616
Musée du Monastère de Dragomirna

Türr devint brusquement grave, peut-être plus que de raison et, lui faisant signe de s'asseoir, posa son sabre sur les papiers. Il montra des yeux les feuillets répandus sur la table. — Tu vois ici des documents qui préparent quelque chose d'important. Il garda un instant de silence pour souligner l'importance de ce qu'il allait dévoiler — Bientôt, très bientôt, une grande révolte éclatera contre les oppresseurs autrichiens.

Il promena sa main au-dessus des feuillets éclaboussés de cire rouge, au-dessus des cartes imbibées du sel de tant de marches — tout est préparé, frère Sandor. Nous avons des alliés solides, Cavour et Napoléon de France sont pour nous, le prince Cuza est un des hommes sur qui notre association compte beaucoup, la Turquie fermera les yeux. Les Hongrois, les Polonais, les Croates, — il le considéra attentivement, ou du moins c'est ce qu'il sembla à Bota, — les Roumains se mettront en mouvement à un signe du Conseil pour renverser les murs de la prison autrichienne. Il se promenait avec agitation, les mains dans le dos — Sais-tu, deux navires seront envoyés de Gênes porter des armes à Galaţi. C'est le plus important. Nous avons besoin d'armes, frère Sandor, d'armes pour les bras que nous avons. La révolte s'allumera chez les Szeklers, avec l'appui des dépôts et de la sympathie de ceux de Moldavie. Des volontaires polonais et hongrois se rassemblent à Iaşi, les listes sont tenues en secret par le consul français, Victor Place. C'est pourquoi, ici Türr poussa un soupir comme s'il eût voulu s'alléger d'un grand fardeau, nous devons être prêts, et la légion transylvaine se trouver aux premiers rangs. Nous avons un ennemi commun, l'Autriche, et ce n'est qu'ensemble que nous pouvons le vaincre. Nous nous mettrons bientôt en marche vers les Principautés et de là nous passerons les montagnes. Le moment approche !

Il semblait être inspiré, ses joues pâles s'étaient colorées et ses yeux noirs, étroits, brillaient de la fièvre de la passion. Bota était ému, ce que Türr lui disait était le premier signe qu'il n'avait pas perdu son temps inutilement, qu'il n'avait pas consacré sa vie à une chimère. Il se leva et dit d'une voix grave: — Général Türr, à partir de cet instant considérez-moi enrôlé sous serment pour notre cause commune. Ma vie est à la disposition de la révolution pour la libération de tous les peuples soumis à l'aigle autrichienne.

Türr le considéra stupéfait, il ne s'était pas attendu à une telle gravité, il sortit du fourreau le sabre qu'il avait jeté sur la table et, le tenant par la lame, le tendit, la poignée en avant, vers Bota. — Jeune homme, il nous faut votre foi ! Bota toucha la poignée de l'épée et prononça après Türr la Formule Sacrée de la Rose.

Türr versa ensuite dans les verres un vin rouge, piquant, au goût de raisins secs et, levant le bras, le coude, au niveau de l'épaule, ils burent lentement, portant le verre aux lèvres dans un lent mouvement d'équerre. Ils se séparèrent en silence, Türr ajoutant seulement — La cérémonie aura lieu d'ici une semaine. Prépare-toi comme un véritable apprenti. Bota inclina le front, et sortit tout ému de la pièce. Un nouveau sentiment l'envahissait, un dédoublement de soi-même, atténué seulement par la

pensée qu'il allait *enfin* entrer dans le véritable combat mené en secret, mais avec un but précis. Il connaissait depuis longtemps l'existence d'une puissante organisation plus ou moins secrète, on disait même que le Général en était un des chefs, il savait aussi, avec plus de certitude, qu'elle avait pour but de délivrer tous ceux qui se trouvaient sous la domination et la violence des grands de ce monde, de tous les impériaux, mais il n'en avait jamais pris directement connaissance et le pas qu'il venait de faire le troublait. En traversant la cour pavée de briques noires il cherchait à se rendre compte si sa décision était née de l'enthousiasme du moment — la vérité était qu'il se sentait accablé par la réalité offerte à son rêve par Türr — ou s'il avait été vraiment préparé pour choisir une telle voie pour son idéal. La pluie se mit à tomber à torrents, inattendue pour ce mois d'automne, il déboutonna son dolman et s'arrêta la tête rejetée en arrière, avalant les gouttes douces, ayant l'impression de sentir la buée qui s'élevait de son corps fatigué. Immobile, les yeux fermés sous la pluie, il entendit une voix qui appelait sous le portail: le capitaine Mălinescu est demandé chez le Général.

Il distingua à travers l'averse la haute stature, presque gigantesque, du capitaine qui entrait dans l'antichambre de Türr, il portait l'uniforme des bersagliers et Bota ne comprenait pas pourquoi, car dans les troupes régulières du Piémont on n'acceptait pas d'étrangers, et le capitaine, il avait bien entendu, se nommait Mălinescu, Mălinescu, un nom qu'il connaissait des pages du « *Românul* », le journal de Rosetti, qui venait rarement mais qui cependant venait au Quartier général des Chemises-Rouges, spécialement pour le conseiller Marc-Antonio Canini, une personne intrépide et influente même jusque dans les Principautés.

Il restait là sous la pluie, sentant sa chemise lui coller à la peau, jusqu'au moment où Mălinescu sortit enfin du bâtiment. Il l'appela alors en roumain. — Capitaine Mălinescu, êtes-vous le frère de Vasile Mălinescu? d'une voix assurée, espérant une heureuse coïncidence. Le géant s'en vint lentement vers Bota, le regardant attentivement de ses yeux entr'ouverts. — Je suis le capitaine Mălinescu, officier dans l'armée roumaine, frère du député Vasile Mălinescu.

Il examina minutieusement les broderies vertes, décolorées, de la chemise visible dans l'ouverture du dolman imbibé d'eau. — Et vous-même, qui êtes-vous? Car vous ne paraissez pas être Moldave comme moi!

Bota sourit, en fait ce n'est que difficilement qu'il s'était empêché de rire aux éclats comme lui en avaient donné l'habitude ces quelques années passées en Italie. — Je ne suis pas Moldave, mais je suis Roumain. De Transylvanie, et des vôtres! Alexandru Bota est mon nom! et il serra vigoureusement la main que l'autre lui tendait.

Mălinescu eut un large sourire, ouvrit de grands yeux enchantés. — Et pourquoi restons-nous sous la pluie, ne serions-nous pas mieux sous un toit? Dans une maison de chrétien ou dans un bistrot, qu'en dites-vous, car moi je ne connais guère ce quartier.

Et, le temps d'arriver aux *Cavalli Bianchi*, près du Ponte Sanita, il raconta leur longue marche de Turin jusqu'aux murs de Gaète, y glissant d'un air indulgent les nouvelles les plus ahurissantes parmi les désagréments courants de la vie de bivouac, sous les murs d'une forteresse qui ne se hâtait pas de se rendre à un ennemi qui ne se pressait pas de la conquérir. C'est ainsi que Bota apprit l'existence des quelques officiers roumains envoyés par Cuza à la haute école d'officiers de bersagliers et qui étaient plus souvent entre Brescia et Naples à cheval ou dans des barques pourries plutôt qu'à user leurs uniformes piémontais sur les bancs de cette haute institution.

Les quelques jours que Mălinescu passa à Naples s'écoulèrent rapidement, Bota oubliant presque ce que Türr lui avait communiqué. Le soir, lorsqu'il réussissait à passer chez Barrido, il ressentait une sorte de culpabilité à le voir pâle et accablé de l'idée qu'il ne guérirait jamais. L'enchantement de la journée, l'émotion qui l'envahissait quand Mălinescu lui parlait des audacieux plans d'avenir du jeune prince roumain lui semblaient coupables devant les souffrances de Barrido, mais celui-ci, bien plus clairvoyant en ce qui concernait les replis de l'âme, le provoquait à des discussions qui n'étaient autre chose qu'un prolongement inconscient des événements de la journée. Barrido lui faisait signe des doigts de sa main indemne de s'asseoir à sa gauche pour qu'il puisse le voir et, à voix basse, Bota devinant plutôt ses paroles d'après le mouvement des lèvres, lui posait des questions sur l'évolution de la guerre, sur ce qui se disait au sujet de l'avenir des volontaires en Italie. Bota se dépêchait d'abord de raconter une quantité de riens, le début du siège de la forteresse Civitella del Tronto, le résultat du plébiscite à Brindisi et à Bari, que les magasins de l'armée avaient reçu des uniformes neufs qui seraient probablement distribués aux volontaires pour que, plus tard, lorsque l'obscurité était totale et que seule la mèche de la veilleuse brasillait, il fît attention au bruit de pas dans les pièces du dessus, au passage des cavaliers dans la rue, qu'il écoutât les étranges craquements d'une maison *en apparence* abandonnée par ses maîtres et qu'il prononçât lentement, avec des pauses comme pour réfléchir, les paroles qu'attendait José. Il le savait d'après les doigts de ce dernier touchant sa paume, froids, étrangers, moites, qui lui donnaient le frisson, mais qui semblaient chercher la chaleur de son organisme *vivant*. Il parlait alors des tentatives répétées du Général de parler au roi et de la rencontre enfin proche qui aurait lieu ici-même à Naples. Le corps des volontaires était prêt à suivre le Général même dans une révolte contre la nouvelle royauté, leurs espoirs étant liés à un changement vrai et profond de l'Europe. Les Polonais, Roumains, Grecs, Hongrois, Croates et Slovaques, qui avaient endossé la chemise rouge et avaient combattu pleins d'espoir, de rage et d'acharnement contre tout ce qui était émanation ou symbole de la Sainte Alliance défunte, croyaient en Garibaldi dans lequel il voyaient le Général de la révolution européenne, l'Italie étant l'exemple et le soutien des grands changements. Ces choses faisaient partie de leur vie, de celle de Bota, de Barrido, du général Türr, du colonel Klapka, mais personne

ne pouvait dire comment serait changée la vie d'un chacun, combien elle serait heureuse ou malheureuse. La blessure de José s'était infectée, il le savait et Bota le savait aussi, la gangrène montrait déjà ses bords bruns et seule la volonté de vivre de l'Espagnol lui conservait sa lucidité entre les poussées de la fièvre. Le médecin du régiment avait tout essayé, mais ces derniers temps seule la faible solution de laudanum avait encore de l'effet. Bota savait que la fin était proche, mais il ne savait pas quand ni comment elle viendrait. Tard dans la nuit, avant de s'endormir, il s'avouait à lui-même qu'il avait peur de ces deux questions et que c'est pour cela qu'il déambulait toute la journée à travers les rues, les quartiers, causant avec Mălinescu, oubliant de penser, oui, c'était vrai, à son ami. Mais le soir, le soir, lorsque la brise changeait, il comprenait que tout n'avait été que jeu et qu'il allait retrouver Barrido éveillé, comme pour être sûr qu'il serait *là lorsque cela arriverait.*

Les maîtres de la maison étaient partis, comme presque tous ceux de l'entourage des Bourbons, laissant derrière eux un vieux couple capable de veiller à l'intégrité du palazzo dans la mesure de leur faiblesse. Barrido lui murmurait en montrant du regard le plafond — Ils s'agitent tout le temps. J'entends leurs sabots et cela me donne des forces, cela signifie que je suis vivant puisque je me rends compte que quelque chose bouge autour de moi. Lorsqu'il se taisait, Bota entendait effectivement marcher à l'étage, plutôt un bruit de pas traînants, puis des bruits soudains, comme si quelqu'un renversait par mégarde des chaises ou des objets. Dans le silence qui suivait on entendait de nouveau marcher dans les pièces d'en haut. Les vieux savaient que le garibaldien du salon d'en bas était très gravement malade, mais sans savoir de quoi — comme tous les vieux, ils soupçonnaient qu'il s'agissait d'une maladie contagieuse et c'est pourquoi ils ne descendaient que si on les appelait, portant des gants et la bouche couverte d'un mouchoir. Bota entendait se refermer la porte du haut de l'escalier lorsqu'il entrait dans le salon aux draperies vertes où gisait José et comprenait que les vieux l'espionnaient, ou plus exactement cherchaient à voir si les brancardiers n'étaient pas venus le chercher. Pour soigner le malade, les vieux avaient engagé un serviteur brun, maigre, presque sans dents, qui attendait devant la porte jusqu'à la venue de Bota, et disparaissait alors comme un fantôme. Le temps s'était gâté depuis quelques jours, depuis qu'il avait rencontré Mălinescu et celui-ci grognait contrarié « par un temps pareil on ne mettrait pas un chien dehors » et comme suite, il s'attardait devant un verre de vin rouge aux *Cavalli bianchi* cherchant à comprendre quelque chose aux bruits qui couraient à une vitesse étourdissante dépassant même celle d'imaginer leurs résultats. Bota venait le soir raconter sa journée à Barrido qui l'écoutait immobile, les lèvres figées en une moue ironique, les lignes du visage glacées, seuls les yeux témoignaient de l'intérêt pour tout ce qui se passait autour de lui. Ils étaient cernés, humides, brillants, de fièvre, aux pupilles dilatées et sa manière de regarder Bota faisait souvent sentir à celui-ci une douleur sourde sous le front, à la racine des sourcils.

À plusieurs reprises, en des jours différents, Barrido l'avait interrompu pour lui demander — est-elle encore là?

La première fois il n'avait pas compris qu'il s'agissait d'une question importante et avait passé outre sans répondre. José avait baissé les paupières comme pour montrer que ce qu'il lui disait ne l'intéressait pas et, les yeux fermés, lui avait demandé de nouveau — est-elle toujours là, à la fenêtre?

Bota s'était levé et avait regardé par une ouverture entre deux draperies, à l'autre bout du palazzo, où il y avait un bâtiment d'un style différent, destiné à fermer la cour intérieure. C'était la seule fenêtre que l'on distinguait entièrement, mais il ne réussissait à rien y voir et c'est pourquoi il dit d'une voix forte, assurée — Je ne sais pas, je ne vois pas jusque là. Il retourna auprès de son ami, dont le front perlait de sueur, il voulut l'essuyer, mais José refusa de la tête: — Laisse, cela me fait du bien, c'est frais. Puis il ajouta — Ça ne fait rien si tu ne peux pas la voir, peut-être est-ce mieux ainsi.

Bota comprit qu'il s'agissait de quelque chose qui n'appartenait qu'à Barrido et, toutes les fois que celui-ci lui demandait « si elle était encore là », il répondait calmement « bien sûr qu'elle y est, je m'étonne que tu le demandes ».

Le 8 novembre il plut toute la journée et, se trouvant au débarcadère de Borgo Marinari, il lui arriva d'entendre le bruit des gouttes tombant à la mer près du petit appontement de bois où il n'y avait pas de vagues, mais seulement du bois pourri et des feuilles grasses, ballottées sans répit. La tempête avait cessé à l'aube et les rues étaient pleines de charbons fumants, restes des feux de la nuit auprès desquels avaient veillé les garibaldiens, suivant silencieusement du regard la voiture à capote noire dans laquelle se trouvaient Victor Emmanuel et Garibaldi. On entendit presque jusqu'à l'aube le bruit des sabots et le roulement insistant et monotone des roues sur le pavé des rues et personne ne savait quel serait le résultat de cette entrevue inaccoutumée. Puis, à l'improviste, vers les quatre heures du matin, quelques escadrons firent leur apparition dans la ville basse, en tenue de combat, amenées de sous les murs mêmes de Gaète tandis que deux colonnes de bersagliers sous le commandement de Della Rocca se chargeaient du contrôle du port et des barrières. Ce qui devait arriver était arrivé. Vers midi Bota réussit à voir le Général qui montait à bord d'un cotre accompagné seulement d'une douzaine de *chemises rouges*. Il partait pour Caprera, une île rocheuse et pauvre au nord de la Sardaigne, emportant un petit sac gris qui, Bota l'apprit plus tard de Türr, contenait des petits pois. Le Général quittait le continent après avoir demandé au roi pendant toute une nuit, sous la pluie et le vent, éclairé par les dizaines de brasiers allumés par les volontaires qui étaient encore maîtres de la ville, de reconnaître les mérites de ceux qui s'étaient battus pendant la longue campagne de Sicile et, pour lui, la lieutenance de cette île d'un vert sombre. Mălinescu avait attendu sous la pluie avec Bota jusqu'à ce que le cotre ait pris le large avec un cri rauque de sirène, puis il lui dit: — Le général Türr t'attend au Quartier général, la situation est grave, il est probable que le corps des

volontaires sera dissous. Moi, ajoute le capitaine, je retourne à Gaète, nous devons y apprendre à faire la guerre ! (Il plissa les yeux, laissant l'eau couler le long de la racine de son nez et ajouta ironiquement) — La guerre moderne, selon les règles. Et voilà ! je pense que le départ de Garibaldi change tes plans. Peut-être viendras-tu à Bucarest, nous avons besoin dans l'armée d'hommes qui s'y entendent. Maintenant serrons les poings, tôt ou tard nous frapperons avec force les murs chancelants, pour laisser entrer la lumière et l'air de la liberté . . . Il l'étreignit à la mode moldave, l'embrassant trois fois sur les joues, l'éloigna à bout de bras puis, en guise d'adieu, lui dit: — N'oublie pas que nous avons un pays, une armée, un prince de tous les Roumains.

Le parcours jusqu'au Quartier du général Türr dura longtemps, les bersagliers bloquaient les rues, contrôlant les passants et surtout ceux qui venaient du côté du port, en sorte que lorsqu'il arriva dans la cour pavée de brique il était trempé jusqu'aux os et presque convaincu que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors était à un pas d'être réduit à néant. L'effondrement tranquille, presque naturel, des espoirs qu'il avait placés dans le Général avait tout balayé, avec plus de force encore et plus radicalement que ne l'aurait fait un affrontement de forces. Les Piémontais étaient subitement devenus sinon hostiles, du moins indifférents, et on sentait dans l'air chargé de l'odeur des algues et des crabes jetés sur le rivage par la tempête, d'anciennes et secrètes rancunes d'une ville accoutumée à vivre sous l'ordre apparent d'une légalité haïe, mais préférable au désordre gros de nouveautés inquiétantes, apporté par les volontaires garibaldiens.

Türr l'accueillit debout près de la fenêtre, la lumière grise ne pénétrait que difficilement dans la pièce, il se sentait mal à l'aise dans l'embrasure de la porte avec ses vêtements lourds d'eau; on n'entendait dans le silence que les cris des soldats dans la rue. « Qui va là? ! » Le général lui indiqua d'un geste une chaise à haut dossier garni de clous de cuivre poli, sans dire un mot. Ils restèrent ainsi longtemps, jusqu'à ce que Bota fît mine de se lever. Le froid l'avait saisi et il tremblait.

— Non, reste assis ! le Général était-il malade?

Bota hocha la tête — Non, je ne crois pas. Il tenait à la main un petit sac de toile. Rien d'autre.

Türr dit calmement: — Des petits pois. Cela pousse vite et vigoureusement. C'est peut-être pour ça qu'il les aime. Je crois qu'il y avait des petits pois dans le sac, *avant*, et on comprenait que cela voulait dire avant sa discussion avec le roi. Garibaldi disait que lorsqu'il serait vieux, il cultiverait des petits pois. Comme un paysan. Et brusquement: — mais *lui* n'est pas un paysan. Cependant il sait le faire comme un paysan. C'est là le secret. La sagesse. Maintenant je ne sais trop ce qu'on fera du Corps des volontaires, mais ce n'est pas très important. Ce qui importe est de savoir ce qui nous concerne, nous. Nous ne périrons jamais, dans un an, peut-être deux, nous serons de nouveau appelés à éclairer les voies qui mènent à la liberté.

Bota écoutait en silence, il n'avait pas encore compris si Türr, lorsqu'il disait *nous*, pensait aussi à son interlocuteur. Toutefois il se sentait bien en découvrant que la retraite du Général pouvait aussi être considérée avec compréhension, l'espoir dans l'avenir demeurant tout aussi vivant même dans l'ombre humide de la disgrâce.

— Je t'ai fait venir, mon ami, pour te communiquer la bonne nouvelle. Le Conseil des maîtres a décidé que tu étais digne d'être reçu apprenti. Il te faudra passer devant eux en te soumettant au cérémonial, et ce qui se passera là-bas ne devra pas te troubler, mais au contraire t'apaiser. Médite, ami, et tu seras apaisé. Cherche à comprendre et c'est seulement ainsi que tu seras éclairé. Quand on comprend on est sage, et le sage s'appuie sur les sept piliers: fidélité et sincérité, compassion pour les malheureux, soumission, modestie, patience, courage et silence. Pense à ces choses simples et dans sept jours, si ton cœur te dit de le faire, nous nous retrouverons dans le palazzo qui a des grenouilles vertes à l'entrée, près de la Porta Capuana. Et tout aussi subitement qu'il avait commencé, Türr lui tendit la main en ajoutant: — Viens parmi nous l'esprit clair et tu trouveras la lumière.

Türr était ou paraissait ému, ses yeux cernés de fatigue étaient brillants, la main tendue était rigide et froide. C'est seulement alors que Bota se leva, salua d'un mouvement bref et quitta la pièce avec le sentiment qu'il lui serait impossible de reculer, que dans sept jours il irait dans la maison voisine des deux tours de la Porta Capuana qui portaient depuis 1482 les noms d'*Honneur* et de *Vertu*.

En rentrant chez lui, il trouva Barrido un sourire mystérieux sur lèvres, et la première pensée de Bota fut que c'était là bon signe, que José s'en tirerait s'il avait la force de sourire. Il se pencha tout près de lui, sentit l'odeur fétide des pansements et peut-être de la chair qui se décomposait autour de la plaie. — Je l'ai vue aujourd'hui, elle est là, elle n'est pas partie ! Bota lui toucha le front de ses doigts, il n'avait pas de fièvre. Il se sentit vraiment satisfait.

— Tu sais, Garibaldi est parti. Je l'ai vu aujourd'hui s'embarquer pour Caprera. La révolution s'est arrêtée là. L'été a pris fin, notre voyage aussi, à cheval ou à pied. Aussi bien, Victor Emmanuel prendra Gaète sans nous, il la prendra seul, c'est exactement ce qu'il lui faut pour être le seul vainqueur. Et nous, qui avons traîné nos os depuis Palerme jusque dans ce maudit Irpino nous ferons notre baluchon et nous nous chercherons une place tolérable dans ce monde en attendant des temps meilleurs. Vois, José (il fit claquer ses doigts), c'est tout ce qui reste de notre révolution !

— L'Italie aura besoin de nous, Sandro, les lèvres blanches se mouvaient lentement, s'écartant péniblement l'une de l'autre. — L'aigle des Habsbourg plane sur elle et c'est pourquoi elle aura besoin de nous. L'Italie est un pays faible et pauvre et fera tout son possible pour avoir des voisins à sa mesure. Ce n'est qu'ainsi qu'elle pourra vivre en paix, frère Bota. L'Autriche doit être déchiquetée, ce n'est qu'alors qu'elle comprendra ce que c'est que d'être toujours guetté, menacé. Mais ce n'est pas là notre but, mon ami. Nous voulons la liberté et l'égalité pour tous les hommes.

Barrido s'était fatigué, il respirait difficilement, l'obscurité envahissait le salon. Le crépuscule prend fin brusquement à Naples, c'est presque comme si on soufflait une bougie. Il lui fit signe de s'approcher, il sentait qu'il ne pourrait plus se faire entendre. — C'est l'État qui tue la liberté. Et l'État est fondé sur le droit de propriété. Supprime la propriété et les hommes seront libres. Libres de ce qui les rend mauvais, de ce qui entretient l'agressivité de l'homme envers l'homme, la propriété, libres l'un vis-à-vis de l'autre lorsque l'État aura disparu.

Bota s'éloigna pour allumer la bougie grosse comme le bras d'un homme, restée là depuis le temps des maîtres et presque consumée maintenant, puis se rapprocha, projetant son ombre sur la toile de fond des draperies miteuses et demanda: — Et comment veux-tu supprimer la propriété? par la force, ce qui signifierait un déchaînement de la violence?

Barrido sourit, dans la mesure où il le pouvait, les lèvres blanches, rapprochant les paupières jusqu'à ce que ses yeux ne soient plus que deux points phosphorescents. — La propriété disparaîtra par la suppression du droit d'héritage. Il suffit d'une génération et tout sera à tous!

Au-dessus d'eux ils entendirent les pas des vieux, la marche continuelle qui ne menait nulle part. La réponse de Barrido semblait une plaisanterie dite sur un ton tellement grave que Bota s'arrêta, déconcerté. Il n'entendit pas José lui demander de l'eau, il dit: — Une loi dis-tu? un jeu d'avocat? Il y avait de quoi rire, Barrido, celui qui avait été sur le point de retourner chez don Puddú l'arme à la main pour venger la mort du garibaldien inconnu en passant outre à la frêle image de Donzella, lui qui était à un pas de la mort à cause d'un autre Puddú errant dans les forêts de l'Irpino, allait croire que le monde pouvait être rendu meilleur par l'effet d'un simple trait de plume.

Au bout d'un instant il l'entendit demander pour la deuxième fois de l'eau. Il sortit pour chercher dans l'obscurité de l'immense maison l'endroit où l'on gardait les récipients d'eau à boire. Il entendit la porte s'ouvrir en haut, à droite, les vieux l'espionnaient et c'est pourquoi il revint brusquement vers l'escalier et le monta en courant, les rejoignant avant qu'ils n'eussent le temps de se cacher dans leur chambre. C'est à peine alors qu'il les vit de près. De fait, ils n'étaient pas aussi vieux qu'ils le paraissaient dans l'éternelle demi-obscurité qui avait envahi le palazzo. Ils le regardaient avec épouvante, ne pouvant comprendre ce que leur voulait ce militaire impulsif. Comme ils restaient dans l'encadrement de la porte, ils s'efforçaient sans trop de conviction de l'empêcher d'avancer, dissimulant à moitié un amoncellement monstrueux de choses, recouvertes de robes et d'habits d'homme jetés comme au petit bonheur. Il tendit la main comme pour se faire de la place et il lui semble entendre un gémissement étouffé sortant de leurs poitrines pleines de poussière et de bourre comme gémissent ceux qui sont frappés quand ils sont impuissants et ne peuvent se défendre. Il voulut entrer, mais changea d'avis, jetant seulement un regard stupéfait dans la chambre immense encombrée de meubles et de porcelaines, de caisses, de boîtes à chapeaux, d'horloges à eau ou à sable en majolique florentine.

Tout était mélangé et on eût dit une pièce où la noble famille napolitaine se préparant à l'exode avait entassé sa fortune. Bota demeura ainsi pendant quelques minutes à contempler le tout avec intérêt, on entendait la respiration haletante, désordonnée des deux vieux. Par la suite, alors que la vieille le guidait vers la réserve d'eau, il comprit enfin ce qui se passait dans la pièce d'en haut. Ces deux-là, domestiques ou parents pauvres des réfugiés, choisissaient sans cesse d'autres choses qu'ils espéraient garder après l'inévitable pillage qu'ils attendaient chaque nuit. Et, parce que la journée passait sans événements particuliers, jusqu'au soir ils changeaient d'avis et, avec la nouvelle frayeur de chaque jour nouveau, traînaient et renversaient les meubles et les caisses pour cacher *ce qui leur semblait avoir vraiment de la valeur.*

Mais là, dans le cadre de la porte, Bota demanda seulement: — Quelqu'un habite-t-il à l'autre bout du palais?

Les vieux le regardèrent stupéfaits, les yeux ronds, peut-être humides à cause de l'effort, et Bota insista: — Je veux savoir si quelqu'un habite de l'autre côté de la cour, à l'étage.

La vieille hocha la tête en signe de dénégation. — Non, monsieur le militaire, dans tout le palazzo il n'y a plus personne, hors nous trois, et de son doigt elle traça un cercle, seulement nous trois. Bota sentit que son palais séchait, les deux vieux n'avaient même plus mis José au compte, ils l'avaient considéré, lui, c'est maintenant à peine qu'il le comprenait, comme quelqu'un qui leur apportait une nouvelle à la fois bonne et mauvaise. — Je veux de l'eau, je veux de l'eau pour mon camarade d'en bas. Il pensa leur dire que « peut-être n'y a-t-il plus personne dans tout le palais hors nous quatre », mais la vieille le précédait déjà pour lui montrer le chemin de la réserve d'eau.

Lorsqu'il fut au bas de l'escalier, avant d'entrer chez Barrido, il entendit le vieux lui dire: — Il se pourrait que d'ici une semaine la cousine de monsieur le comte, la signorina Fabia, vienne de la campagne, vous savez, c'est bientôt l'hiver et il pleut beaucoup à la campagne. Lorsqu'il fut près du lit de José il se rendit compte que celui-ci s'était endormi les lèvres entrouvertes, tressaillant dans son sommeil avec des spasmes courts, imperceptibles.

Les jours qui s'écoulèrent jusqu'à la cérémonie de la maison aux grenouilles de pierre ne furent qu'un tourbillon confus de faits et de bruits dont Bota cherchait à déchiffrer le véritable sens, la continuation de son séjour en Italie dépendant étroitement du sort des volontaires. L'exil de Garibaldi semblait inquiéter plus que sa présence sur le continent. Les bersagliers piémontais contrôlaient effectivement la ville, le seul endroit où ils n'osaient pas encore pénétrer étant le Quartier général. Türr s'évertuait à débrouiller les relations enchevêtrées des Chemises rouges avec l'Administration royale. Bota était appelé à sauver l'honneur des volontaires souvent en butte aux excès disciplinaires de l'armée et toutes les fois qu'il entrait dans le cabinet du général, il tentait de découvrir au-delà de la voix calme et du regard indifférent, vitreux, un signe de leur entente secrète.

Türr le regardait seulement avec étonnement lorsqu'il observait les hésitations du jeune officier, et demandait parfois sans élever la voix: — Ya-t-il quelque chose qui ne soit pas clair, monsieur l'officier? Et Bota hochait simplement la tête: — C'est clair, général ! et quelques heures après cet échange de paroles il tentait de nouveau de trouver une vague onde de contact humain mais rien ne transparaissait au-delà du masque rigide, sévère, du général.

Mălinescu était retourné aux positions qui investissaient Gaète, mais son invitation à se rendre dans les Principautés avait réussi à le troubler assez pour qu'il ne se souciât plus très sérieusement du sort du Corps de Volontaires. Après tout, se disait-il, quand les choses n'allaient pas, je devrais penser en premier lieu que la proposition du capitaine est en fait le seul pas concret vers l'accomplissement de ma destinée. L'armée roumaine a le devoir de conquérir et de défendre la liberté des Roumains. De tous les Roumains. La Roumanie indépendante signifie une place au soleil pour tous les Roumains, quel que soit le lieu où ils habitent. Il reconnaissait en son for intérieur que l'apparition du capitaine l'avait dérouté plus que tout, plus encore que la proposition de Türr. Mălinescu était la preuve vivante, concrète, de la possibilité d'être libres et indépendants. C'était si inattendu qu'il était tenté de considérer que tout n'était qu'une représentation du rêve qui semblait le poursuivre depuis toujours. Mais Mălinescu avait disparu dans le tourbillon d'une guerre qu'il ne réussissait plus à comprendre et lui se trouvait encore dans cette ville de Naples occupée par les troupes du pauvre royaume du Piémont comme une ville vaincue. Entre temps Barrido avait perdu plusieurs fois connaissance et seul le laudanum lui procurait encore quelque soulagement. Le jour où il se rendit au *palazzo* voisin de la Porta Capuana le serviteur qui soignait José pendant le jour avait demandé d'être payé de sa semaine à l'avance, sous prétexte qu'il voulait acheter un coq de combats, à la mode espagnole. Bota le paya puis l'abreuva de jurons roumains, comprenant qu'il escomptait que José ne verrait pas la fin de la semaine. Le serviteur le regarda en souriant et hocha de la tête, comme s'il donnait son accord lorsqu'il sacrait le plus fort.

Il prit le chemin de la maison aux grandes grenouilles de pierre vers les 6 heures, après le crépuscule. Pour arriver à la Porta Capuana il dut traverser presque toute la ville basse, aux rues pleines de patrouilles de l'armée, son uniforme de garibaldien attirant tout particulièrement l'attention. Les bersagliers étaient nerveux, avaient des gestes brusques, réagissaient brutalement devant toute agitation, ou simplement un groupe animé de Napolitains bavards. Ils étaient fatigués et l'état de tension était venu à bout de leurs nerfs, la peur d'une action militaire des volontaires les obsédait au point qu'ils auraient été capables de tirer d'abord et de ne chercher qu'ensuite à savoir ce qui devait se passer. Le peuple qui vivait dans de grandes chambres dont la porte donnait de plain-pied sur la rue, avec au milieu un lit immense où dormait toute la famille, logements qu'on appelait *basso*, en avait fermé les portes, contrairement à la coutume, ce qui fait qu'on ne voyait plus de la rue que de minces filets de lumière accompagnés

de vagues odeurs de *pasta*, cuite depuis des jours et tournant à l'aigre, des vagissements d'enfants et des bruits de vaisselle et de casseroles. On se mettait à table et la tension augmentait dans les logis soit parce que les gens étaient obligés de se claquemurer à l'intérieur, ce qui était très pénible, soit parce que la marmaille grouillante autour des marmites se figurait qu'il n'y en aurait pas assez pour tous. Bota traversait avec enchantement ce mélange de sons et d'odeurs qui lui rappelait l'époque encore peu éloignée de sa vie d'étudiant, dans le quartier de la Sorbonne, aux rues étroites et hautes mansardes où grouillaient d'innombrables mioches et marchands ambulants et qui le soir s'emplissait du bruit des assiettes, des casseroles, de l'odeur piquante des fritures à l'oignon et, chose nouvelle, du couscous qui était devenu le plat de résistance des étudiants et des pauvres, introduit comme une curiosité par les soldats ou les officiers en retraite qui avait servi dans le Rif ou en Kabylie.

Il faisait déjà nuit lorsqu'il arriva à la Porte de Capoue. En effet, la maison dont lui avait parlé Türr se laissait facilement distinguer, les deux grenouilles en pierre n'étaient que deux blocs massifs qui se profilaient dans la pénombre des fenêtres éclairées, mais protégées par des draperies. Autour du palazzo l'endroit était désert, d'abord les deux colonnes, puis, sur une cinquantaine de mètres, seuls quelques arbres nains. La grille était entrouverte, le gravier fin de l'allée crissa sous ses pas, quelqu'un attendait à l'entrée avec une lanterne de campagne derrière son dos. La lumière l'éblouit, il ne put rien distinguer, se confia à la voix du gardien qui le guidait vers une porte donnant sur le jardin. Il dut contourner le bâtiment pour trouver enfin la porte enfoncée dans le mur, à grossière poignée de fer noir, semblable aux portes des maisons paysannes plus aisées. Il est probable qu'on avait entendu ses pas ou que celui de l'entrée avait fait savoir sa venue, la porte s'ouvrit sans bruit, comme par la seule force de la pensée, lui donnant passage dans une pièce aux murs couverts de draperies bleues. Derrière lui la porte se referma comme elle s'était ouverte et, après un temps, seul et plein de doutes sur ce qui allait suivre, il réussit à déchiffrer sur l'une des draperies quelques initiales brodées au fil jaune, constituant le syntagme V.I.T.R.I.O.L. Selon la règle, les lettres étaient suivies de trois étoiles en triangle $\overset{*}{*}\ *$. Il en connaissait déjà la signification depuis son séjour à Paris — Visita Interiora terrae, rectificandoque, invenies occultum — et les redécouvrant, il chercha de nouveau à pénétrer le sens de ce qui se passait en ces moments. La cérémonie qui commençait avait depuis longtemps perdu sa force originelle, n'étant plus qu'une occasion de méditer pendant quelques instants, sans être troublé par personne, aux voies, aux avantages et aux pertes, s'il y en avait, qu'impliquait ce consentement aux significations aujourd'hui affaiblies de partager sans murmurer la bonne ou mauvaise fortune dans l'espoir d'un monde meilleur. Il avait accepté la proposition de Türr presque avec hâte, il l'attendait depuis quelques années parce qu'il connaissait l'existence de ces hommes décidés et forts, capables de changer l'ordre du monde. Il espérait que la révolution une fois réalisée, le nouvel ordre tiendrait compte de ce qui existait de fait et non seulement de droit, un droit

arbitraire, insoutenable. Mais dans cette pièce bleue, un doute l'envahit implacablement, peut-être à cause de cette chambre étrange et de l'inscription qu'il ne connaissait que par ouï-dire et qui, se rattachant à des lectures, demeurait dans le monde de la fiction. La chambre de recueillement était absolument vide, seule semblait la remplir la lumière bleue elle aussi qui émanait de recoins invisibles, lui donnant la sensation d'un isolement complet, où il se sentait tranquille, protégé. Il attendit longuement ne sachant de quel côté on l'appellerait et, lorsqu'il sentit que la mosaïque à pierres azurées sur laquelle il se tenait commençait à osciller, il se rendit compte qu'il ne résisterait plus longtemps, ses épaules étaient ankylosées et une douleur sourde avait saisi sa nuque et son dos. Au bout d'un certain temps il se sentit regardé par derrière. Il ne se retourna pas, le mouvement aurait pu réveiller des douleurs, il s'était habitué à son état d'engourdissement, découvrait même un plaisir subtil à ne plus sentir son corps, mais seulement un poids de plus en plus imprécis.

— Avance sans crainte ! entendit-il la voix familière du général. Il ouvrit les yeux et put voir que deux draperies se retiraient sans bruit, dégageant une vaste pièce au milieu de laquelle se dressait une table de bois toute simple, en planches non-rabotées. De part et d'autre se trouvaient quelques hommes dont il ne distinguait pas les visages, ses regards étant attirés par les tabliers d'un blanc éclatant dont ils étaient ceints. — Avance sans crainte ! entendit-il à nouveau la voix connue. Bota entra dans la nouvelle pièce où flottait un relent d'humidité et de moisi. Quelqu'un lui demanda de répéter le nom des sept piliers de la sagesse sur lesquels repose tout le monde des hommes. Puis il répondit affirmativement à la question concernant la compréhension parfaite des sept éléments mentionnés. On lui banda les yeux avec un tissu noir et il fut guidé par la main dans une autre pièce éclairée si fort qu'il comprit que c'était l'image du Temple. Ce qui suivit se passa rapidement, la simulation du bien et du mal, de la tentation et du châtiment. Le serment de fraternité, il le prononça à voix basse, la bouche sèche, il sentait dans sa poitrine le froid des épées qui s'étaient posées sur sa tête. Il revit brusquement la lumière. Des personnes connues et inconnues l'entouraient, graves, calmes, qui le considéraient de regards inquisiteurs. Une flamme bleue, forte, se tordait derrière lui et il avait devant lui une table immense, en forme de T, couverte d'une nappe de toile blanche, brodée des insignes de la franc-maçonnerie.

— Si tu es un bon apprenti, toutes nos épées et celles de nos frères dispersés dans le monde seront avec toi. Sinon, souviens-toi des dernières paroles du serment.

Bota regarda attentivement celui qui parlait, un homme de haute taille, aux cheveux noirs presque crépus, et reconnut avec stupéfaction Marc-Antoine Canini, le conseiller au nom duquel venaient les journaux de Bucarest, envoyés par Dinu Brătianu.

— Alors, asseyons-nous, ajouta Canini en indiquant la table d'un geste large.

Bota se retrouva — hasard ou chose décidée d'avance — entre Türr et Canini, c'était là probablement une coutume du rituel d'initiation. Aussi longtemps que dura le banquet, il se tut, écoutant ses deux voisins qui semblaient monologuer, lui parlant sans le regarder. — Nous cherchons la vérité, disait Canini, et sa voix était claire, et la vérité peut être découverte dans tout ce qui existe. Fais en sorte de connaître le plus possible de ce qui t'entoure et n'aie pas honte s'il te faut jamais te trouver dans une situation inférieure à ton rang, car elle sera temporaire. Bota savait de Marc-Antoine Canini qu'il faisait partie aussi bien de l'entourage de Mazzini que de celui de la Maison de Savoie. Il parlait bien le roumain et le lui laissa voir, sans plus, les personnes présentes étant pour la plupart des Italiens, des Grecs et des Hongrois. Le conseiller continua: Pour te connaître il te faudra veiller sur toi-même jusqu'à ce que tu aies trouvé la voie. Seule l'illumination intérieure peut te conduire à cette voie. Personne ne t'expliquera rien, jeune apprenti, car le début est en toi. De chacun de nous part une nouvelle voie de connaissance de la vérité. Tremble pour les mystères que tu portes en toi sans le savoir et sois fort pour pouvoir les déchiffrer.

Puis, aussi longtemps que dura le repas, qui était délicat et abondant, le conseiller lui expliqua le sens de quelques signes, lui donnant à entendre que personne ne pouvait lui *montrer* leur force, mais qu'il devait la découvrir lui-même. Et lorsqu'il conclut il était légèrement gris plus des aromes des boissons qui se répandaient dans la pièce que des verres vidés. Marc-Antoine Canini lui dit la chose la plus importante, celle pour laquelle il avait parlé en fait avec équilibre et bienveillance pendant toute une nuit. — Notre jeune novice doit prendre garde à ce précepte — aucun de nos frères ne fait autre chose que de rechercher la Vérité. Et pour cette recherche il nous faut sacrifier tout ce que nous avons. Si l'un d'entre nous demande jamais quelque chose de particulier, il le fait parce que sa voie se révèle pleine des épines de la rose, ce qui indique que cette voie est droite. Aide-le car en ce faisant tu te rapproches de la Lumière. Ne l'oublie jamais, même si la vie te tente de le faire.

Bota s'inclina brièvement, il comprenait bien que, inopinément, sa vie dont Canini parlait avec si peu de passion prenait un cours différent de celui qu'il connaissait, imprévisible pour lui et parfaitement connu pour d'autres. Trop bien connu.

Au matin le vent s'éleva, l'odeur familière de la mer et des algues paraissant sur la plage envahit la ville. La route qui passait devant le palazzo était déserte, quelques feuilles sèches, des morceaux de papier tourbillonnaient devant eux, disparaissant ensuite dans l'herbe couchée par le vent. Il était resté seul, avec le général; celui-ci avait froid ou peut-être se ressentait-il de la fatigue. Bota allait devant, suivi à distance d'un pas de Türr qui parlait, mais il entendait mal ses paroles, seules quelques bribes lui parvenaient. Ils entrèrent dans la ville où le sifflement du vent fut remplacé par le bruit des bottes ferrées sur le pavé de basalte, recouvert ci et là de flaques sombres. Les volets étaient tirés, il était encore trop tôt et, hors les patrouilles de bersagliers, les gens dormaient. Personne ne les arrêta.

Türr l'accompagna jusque devant la maison, le prit par les épaules, et le maintenant ainsi jusqu'à ce qu'il réussisse à rencontrer son regard dans ses yeux. — Nous sommes frères, maintenant, Bota. Ceci survivra à notre sort. Je ne sais pas ce qui nous attend tous, les garibaldiens et surtout les volontaires de la légion transylvaine. Il est probable que nous irons à Milan et de là plus loin. De grandes choses se préparent. Sous peu la Pologne, la Hongrie se soulèveront contre l'Empire. Ici nous avons fait du bon travail. L'Empire compte maintenant un ennemi qui deviendra chaque jour plus fort. Et nous, j'espère que nous n'avons pas versé notre sang inutilement, que nous avons gagné une amitié qui compte. Il est tard maintenant, je veux dire qu'ici notre temps est passé. Il nous faut continuer, ou recommencer plus près du cœur du monstre. N'oublie pas, Bota, ce que disait Canini — notre clairon te cherchera et tu l'entendras. N'en oublie pas la voix et ton esprit sera plus clair et plus fort. Elle te cherchera et tu l'entendras quel que soit le temps et le lieu où tu serais. Bota sentait les doigts puissants, minces, qui appuyaient sur ses omoplates, il était lui aussi fatigué, plutôt surexcité, il s'inquiétait de Barrido, il ne l'avait jamais laissé seul toute une nuit depuis qu'il l'avait amené à Naples. Il est vrai que le serviteur silencieux l'avait remplacé, c'était pourquoi il avait dû lui payer toute la semaine d'avance, mais l'état de José avait empiré et il l'avait totalement oublié jusqu'à cet instant. Türr desserra brusquement son étreinte et ramassa sa pèlerine grise autour de ses bras. Il sentait encore la pression des doigts minces et puissants du général lorsqu'il arriva devant la porte après avoir traversé le long couloir de mosaïque depuis longtemps poli. Il y avait tant de force et de décision dans son étreinte qu'elle engendrait une vague chaude qui l'envahissait lentement mais sûrement, le remplissant de confiance et d'émotion. Derrière la porte, le Napolitain engagé pour soigner Barrido l'attendait. Il s'était endormi les mains et le menton appuyés sur le haut dossier d'une chaise apportée probablement de l'étage supérieur. La chambre était plongée dans l'obscurité, seule la petite lumière de la veilleuse brûlait, trop faible pour éclairer le salon obscurci par les immenses draperies. Avant qu'il ne s'accoutumât aux ténèbres, le serviteur se réveilla, le regarda longuement, encore étourdi, tel qu'il apparaissait dans l'encadrement de la porte, puis, sans faire un geste de plus, lui tendit un morceau de papier rugueux, plié en quatre. Il dit doucement, presque avec crainte: — Ils ont enlevé monsieur l'officier à l'aube. Ils sont venus une heure à peine après qu'il eût rendu l'âme, ils l'avaient appris si vite que je n'ai même pas eu le temps de le raser. Il avait une barbe comme ça, et il appuya ses paroles d'un geste des deux mains, ils étaient très pressés et j'ai compris qu'il craignaient le choléra.

Bota n'avait pas encore bien compris le sens des paroles et répéta tout étourdi: — Choléra, d'où ça, choléra?

Le serviteur haussa les épaules. — C'est ce que disait l'un d'eux, que c'était ces vagabonds, vous m'excuserez, monsieur l'officier, que ce sont ces vagabonds qui ont apporté le choléra, et que c'est à eux d'en crever d'abord. Puis ils l'ont enveloppé dans le manteau de monsieur l'officier, et

Bota ne comprit pas s'il s'agissait de son propre manteau ou de celui de José, ils l'ont enveloppé et l'ont emporté dans un fourgon.

Ensuite il demeura immobile un temps, considérant d'un regard inexpressif Bota qui semblait ne pas comprendre ce qu'il ne voulait pas comprendre, soudain il sentit qu'il avait froid, son manteau devait se trouver quelque part dans la chambre, son manteau, ah ! oui, son manteau, ils ont enveloppé José avec, pourquoi devaient-ils l'y envelopper, et *qui devait* l'envelopper, tout était confus, éloigné, mais se rapprochait de manière menaçante. Puis, brusquement, il se dirigea vers les fenêtres, tira sur les lourdes draperies, vertes, alourdies de la poussière de tout un été. Les anneaux s'entêtaient à ne pas glisser sur la galerie comme ils auraient dû et Bota tira sur l'étoffe vigoureusement, violemment, on entendit un bruit comme un cri prolongé d'oiseau d'eau, le brocart s'effondra, s'accrochant, l'enveloppant d'un nuage de poussière. La lumière fit irruption avec violence et il vit après si longtemps le salon dans tous ses recoins, endroit abandonné et encombré de choses inutiles. Le lit où aurait dû se trouver José Barrido étalait sa blancheur comme une tache de neige au milieu d'un champ. Il ne restait rien de lui, les brancardiers avaient tout emporté. Il demanda, sans raison, peut-être même sans le savoir: — Où est José Barrido?

Le Napolitain répondit immédiatement, presque en hâte: — Quelque part derrière Poggioreale. Pour qu'il soit plus près. Ils ont creusé des fosses profondes, il y a du vent maintenant et c'est dangereux et pour cela ils ont apporté du bois et de la chaux du Monte Irpino.

Puis, satisfait d'avoir été utile jusqu'au bout, il se coula comme à l'accoutumée, et disparut comme l'eau dans la terre.

Bota sortit pour monter chez les vieux, il voulait leur demander où se trouvait Poggioreale, il savait que c'était le cimetière, mais n'y avait jamais été; arrivé au milieu de l'escalier, il s'arrêta, se rendant compte que ce serait inutile. Le temps qu'il trouve ce Poggioreale, il n'y aurait plus qu'une poignée de cendres. Les brancardiers étaient pressés, il l'avait remarqué après tous les combats et échaufourrées qui l'avaient amené jusqu'ici, à Naples.

Il s'arrêta au milieu de l'escalier entre la lumière et l'obscurité tenant dans sa main la seule chose qui lui restait de José Barrido. Il lut difficilement les lettres tracées une à une, parce qu'en fait le Napolitain ne savait pas l'espagnol mais dessinait seulement en imitant l'écriture. « No olvida la lucha de clases ». N'oublie pas la lutte de classes. Il eut encore la force de sourire, rien n'avait changé ni pour lui ni pour José, bien que pour celui-ci, pensa-t-il, la mort avait passé. « N'oublie pas la lutte de classes », répéta-t-il et essaya de se représenter l'Espagnol dictant, torturé, des mots tout exprès pour lui, Alexandru Bota. Il sentit ses tempes se couvrir d'une sueur froide et un vrombissement sous la voûte du crâne comme s'il tombait dans un abîme sans fond. Et comme dans cet abîme, il se sentit seul, si terriblement seul, un mot lui vint inexorablement à l'esprit, un mot qu'il avait toujours caché avec acharnement — *la maison*. Il devait rentrer au pays à tout prix et y commencer le véritable combat. Le léger souffle de l'aile froide de la

mort le désarma de tout ce qui aurait dû le défendre contre un danger qui avait sa source en lui-même, dans sa mémoire et dans son âme. Lorsque le mot *maison* lui vint à l'esprit, il comprit que son séjour en Italie tirait à sa fin. Il serra dans son poing le papier épais qui crissait puis l'enfouit dans la proche secrète de sa chemise. *N'oublie pas.* Il entendit alors une porte tourner sur ses gonds dans le grand hall d'en bas, une porte qui n'avait jamais été ouverte depuis qu'il était là. C'était probablement l'entrée du grand corridor qui menait au bout éloigné du jardin, là où se trouvait cette chose dont les pas avaient inquiété Barrido.

Il resta sans bouger sur l'escalier, s'efforçant de voir dans la pénombre du hall, on entendait des pas lents, résonnant sur la mosaïque, il pensa que c'était une femme, ah ! oui, les vieux disaient bien que la signorina Fabia devait venir, mais pourquoi justement de ce côté-là? En haut une porte s'ouvrit, la lumière du matin pluvieux envahit la grande pièce et Bota vit en effet la signorina Fabia en costume de cheval, coiffée d'un grand chapeau gris dont les bords cachaient son regard et vêtue d'une robe bleue montante aux larges manches tombantes, qui avançait lentement, distraitement, une ombrelle fermée se balançant légèrement au bras qui s'appuyait sur la hanche, les doigts de l'autre main retenant le bord humide du chapeau comme pour éviter la lumière. — Signorina, nous nettoierons tout dans un ou deux jours, nous ne savions pas que vous viendriez si tôt, — entendit-il dire à la vieille. — Jusqu'alors vous pourrez vous reposer dans les pièces d'en bas — ajouta le vieux et Bota comprit qu'il s'agissait de l'une des chambres qui donnaient sur le salon où avait été logé Barrido — si monsieur l'officier veut bien se hâter un peu — ils disaient leur certitude qu'il ne resterait pas dans cette maison où José était mort et qu'il partirait bientôt.

Fabia retira son chapeau d'un geste brusque, secouant ses cheveux longs, brillants qui contrastaient avec la peau du visage, blanche, avec une légère ombre de fatigue, le geste avait été inattendu et les cheveux serrés sous le chapeau se déployèrent comme un flot de lumière noire.

— Ce n'est pas nécessaire, Ciccio, après tout ce qui s'est passé à la campagne, je me suis faite à tout et, du reste, ce n'est pas aussi déplorable que je m'y attendais. Vous aurez bien le temps d'essuyer la poussière jusqu'au soir, n'est-ce pas?

Et avec un sourire énigmatique, pourquoi? elle se mit à monter l'escalier, tenant son chapeau sous le menton, comme un bouclier, elle avait de grands yeux en amande, de couleur encore incertaine, peut-être violacée, peut-être du bleu foncé de la neige, la nuit, dans la montagne.

— Je suppose que vous étiez très amis, sinon un militaire comme vous ne souffre pas. Et sans attendre de réponse elle ajouta: — Je regrette, monsieur l'officier — et disparut dans la capharnaüm des vieux. Ceux-ci la suivirent et refermèrent soigneusement la porte, comme s'ils avaient craint une entrée intempestive du garibaldien dans leur univers envahi de meubles et de mites.

Rentré au salon, Bota regarda longuement vers l'autre bout du jardin, là où la fenêtre battait lentement contre le mur, offrant aux regards une

chambre vide en effet, d'où quelqu'un venait de partir. Sous les fenêtres passaient lentement, en grinçant sur le pavé de la rue, des fourgons tirés par des chevaux fatigués. Le sommeil l'envahit, et il s'endormit, sur le canapé, comme si José eut été encore là. L'absence des draperies le dérangeait, mais il s'endormit vite, plus vite qu'il ne l'aurait cru. Il était devenu calme et compréhensif.

Fabia

Aux premiers jours de 1861 Klapka se rendit dans les Principautés Unies. Les préparatifs de voyage s'étaient faits en secret, le général Türr et Bota s'employant à ce que tout aille bien. Les bersagliers avaient quitté les rues et la ville avait retrouvé peu à peu son aspect accoutumé. Le gouvernement du comte de Cavour s'était convaincu que la retraite de Garibaldi à Caprera avait effectivement l'accord de tout le monde et n'était aucunement le prétexte d'un coup d'État militaire de la part des volontaires. Pendant les préparatifs de départ, Bota découvrit avec stupéfaction et enchantement que les plans dont Türr lui avait parlé étaient si vastes et avaient des implications tellement secrètes que, s'ils devaient se réaliser, toute l'Europe eût été balayée par une vague révolutionnaire qui aurait dépassé de beaucoup celle de 1848. La légion transylvaine devait se frayer une voie en bordure de l'Empire après avoir débarqué en Croatie tandis que les hommes de Mieroslawski traversaient la Moldavie pour allumer la flamme de la révolte en Pologne. Garibaldi devait traverser toute la Vénétie et le Frioul pour frapper l'Autriche près de son cœur, dans le Tyrol. L'appui politique de Napoléon et la neutralité malveillante de la Russie auraient sûrement mené à la victoire l'action compliquée et risquée des conspirateurs. Le prince Cuza était la clef de toute l'action. La Moldavie et la Valachie unies représentaient une force politique et militaire capable d'héberger, d'organiser et de soutenir l'action qui devait démarrer simultanément en Transylvanie et en Pologne de même que dans la Croatie associée à la révolte. Deux navires chargés d'armes piémontaises, *Unione* et *Matilde*, faisaient route vers le port de Galaţi, envoyés par la maison de commerce gênoise de l'armateur Gerbolino. Marc-Antoine Canini avait disparu de la ville, Bota comprenant qu'il pouvait être à Péra, ou en Grèce, ou peut-être même à Bucarest. Le journal de Rosetti et de Brătianu continuait de parvenir au Quartier général d'où on l'expédiait chaque mois par courrier spécial à Caprera.

Il n'avait appris tout cela qu'à moitié, son imagination lui représentant les dimensions possibles des actions et c'est pourquoi il était en proie à une fièvre nerveuse, où la chose la plus importante était le désir que les jours passent plus vite pour en arriver au moment décisif. La lenteur de

Türr le tourmentait, mais plus encore le fait qu'il n'apprenait jamais les choses qu'à moitié, qu'il devait se fier à ce que d'autres savaient et que lui ignorait. Le regard coupant du général l'empêchait d'en demander davantage, et un certain ton dans la voix de ce dernier lui faisait comprendre qu'on ne lui en avait déjà que trop dit. Avec le départ de Klapka à Bucarest tout s'enfonça dans une eau paresseuse, avec les habituels exercices de routine des unités exécutés presqu'en cachette, dans le carré fermé des casernes de l'ancienne armée bourbonienne. Il leur fallait attendre le retour du colonel qui devait apporter le signal de départ des volontaires ou l'ajournement de la campagne pour des temps plus favorables.

Bien qu'il eût été presque décidé à quitter le *palazzo* où il avait habité jusqu'à la disparition de Barrido, les choses s'étaient déroulées de telle façon qu'il était resté dans le même salon, écoutant comme avant les bruits de meubles traînés par les vieux qui épiaient ses allées et venues avec leur insistance accoutumée. Il soupçonnait toutefois que la raison en avait changé, leur désir secret étant qu'il ne quittât pas le palazzo dont il était maintenant un habitué, en tout point préférable aux éventualités incertaines. Son uniforme, bien qu'usé, n'en constituait pas moins une garantie contre les possibles incursions nocturnes de certains volontaires auxquels pesait l'inactivité. Gaète était loin et dans la ville on ne sentait plus la poudre mais l'odeur des murs humides et celle des arbres qui, dans un mois au plus, allaient bourgeonner. Fabia, la demoiselle qui était apparue à l'improviste le matin même où les préposés de la municipalité avaient enlevé le corps de José, le rencontrait journellement dans le grand hall d'où partaient les couloirs vers les autres corps du bâtiment, souriant, les sourcils levés comme sous l'empire d'un étonnement perpétuel, l'enveloppant d'une lumière violacée qui jaillissait de ses iris d'une grandeur inhabituelle. La première semaine le sourire, à moitié caché, voulait signifier un signe de gratitude pour l'aide qu'il lui avait donnée, car il avait dispersé la bande de badauds qui avait accompagné l'immense chariot plein de coffres et de paniers en osier jusqu'à l'entrée. Quelques bonnes heures s'étaient écoulées depuis son apparition dans le hall de la maison lorsqu'il entendit par les fenêtres qui donnaient sur la rue un vacarme comme il ne peut s'en faire que dans les rues de la Ville basse, mais ceci ne l'avait pas dérangé. Pourtant la porte s'était brusquement ouverte et il avait vu la signorina Fabia pâle, les doigts de sa main gauche s'appuyant sur ses lèvres comme pour retenir un cri, peut-être d'épouvante. Il avait sauté sur ses pieds, renversant avec bruit la vieille chaise sur laquelle il se reposait et il l'entendit alors demander son aide pour empêcher *un malheur*. Il avait bien compris, elle avait dit: *un malheur*, et une fois arrivé dans la rue il avait pouffé de rire. L'énorme chariot tiré par une haridelle blanche, tachée, était chargé plus que de raison, et il sortait des paniers des tubes et des ballons de verre. Auprès de l'attelage avançait, s'abritant sous une ombrelle orange, un gros voiturier fort éprouvé par la chaleur, qui n'osait pas essuyer les traînées de sueur qui dégoulinaient sur son visage, car il tenait d'une main les guides et de l'autre l'ombrelle. Et Bota ne comprenait rien, ni aux cris et à l'agi-

tation de la horde, ni à l'épouvante de mademoiselle Fabia. Puis il vit dans certains paniers des bocaux contenant des grenouilles et des serpents conservés et, par ci, par là, des bouts de queues ou des museaux d'animaux empaillés. C'était là un véritable laboratoire chargé pêle-mêle, et qui risquait d'être détruit par l'excès de zèle de ceux qui se voyaient déjà engagés pour le déchargement. Fort de son uniforme, Bota dispersa les curieux et une heure et demie plus tard, les caisses, les paniers et les animaux empaillés aux yeux de verre se trouvaient rassemblés dans le hall pavé de mosaïque. Il tenta de demander à la demoiselle Fabia la raison de cet étrange bagage mais celle-ci évita de lui donner une réponse claire, préférant lui raconter un détail banal concernant le transport de la campagne à la ville. Il n'insista pas et, depuis ce jour, se figura que son sourire était la manière dont la demoiselle entendait le remercier pour son aide. Absorbé par les préparatifs en vue du départ de Klapka et par la fièvre des découvertes de chaque jour qui le poussaient à imaginer la réalisation vraiment prodigieuse des plans de la conspiration, il avait classé le sourire de Fabia dans l'accoutumé de chaque jour. Mais, quand il n'eut plus qu'à attendre et seulement attendre, son sourire devint plus rare. C'est à peine s'ils échangeaient quelques mots tous les deux ou trois jours lorsqu'un après-midi Fabia, elle encore, l'arrêta d'un geste — Votre ami, monsieur l'officier, était-il malade, était-il vraiment malade de cette terrible maladie?

Bota la regarda stupéfait, on ne lisait sur le visage de Fabia aucune trace d'inquiétude, il était clair qu'elle était au courant — le mot choléra n'avait pas été prononcé, mais il devait lui répondre. Il se frotta nerveusement le menton du dos de la main. — Il n'est pas mort de maladie. Il était blessé, il avait reçu une balle dans l'Irpino, à Isernia, et c'est probablement de cela qu'il est mort.

Voyant l'étonnement de ses regards, il ajouta, conscient de la confusion qu'il avait créé: — J'ai dit *probablement* parce que je ne sais que croire. José craignait que *quelqu'un* ne vienne de là, et il montra le couloir conduisant à l'autre extrémité du bâtiment, et que lorsque ce *quelqu'un* s'approcherait de lui il s'éteindrait. Il disait toujours qu'il y avait quelqu'un à cette fenêtre qui est là. Moi je n'y avais vu personne, mais je n'osais pas lui dire la vérité. Barrido, mon ami, avait peur et c'était humain. Comme lorsqu'on vous tire dessus. Aussi longtemps qu'on le voit, on est vivant. Quand on ne le voit plus c'est qu'on n'est plus.

Fabia le considéra avec attention, et montra de la main, négligemment, par-dessus son épaule. — Personne n'a habité là-bas jusqu'à mon arrivée. Et je suis la première personne qui *soit venue* cette année *de là.*

— Oh, Barrido souffrait tellement qu'il pouvait voir ce qui ne se voit pas.

La signorina Fabia eut un bref clignement des paupières.

— Vous aimez plaisanter, ou bien, c'est ce que j'incline à croire, vous ne parlez pas bien notre langue *il pouvait voir ce qui n'était pas*, c'est bien ce que vous avez voulu dire, n'est-ce pas?

Bota inclina son front d'un mouvement bref, c'était certainement ce qu'il avait voulu dire. Fabia était vêtue d'une robe de brocart de Venise, terriblement lourd et précieux mais le rouge foncé, presque bordeaux, rehaussait la pâleur de son visage, laissant à ses iris la liberté du bleu. Elle était si bienveillante en ce moment que Bota se sentit subitement protégé, ce qui ne lui était plus arrivé depuis longtemps.

— Où vous retirez-vous en été, signorina Fabia?

Elle avait le front haut, peut-être trop haut et légèrement bombé en sa partie supérieure, comme il en avait vus sur la plupart des tableaux de famille accrochés dans des cadres dorés, poussiéreux, dans les villas de Palerme, et surtout dans celles de Bronte. C'était peut-être pour cela qu'elle tenait les sourcils toujours levés, un truc féminin et enfantin. Il n'avait posé la question que pour prolonger la conversation, il se sentait au fond fortement attiré par elle et tentait de s'expliquer par quoi elle le troublait, au juste. Il regardait de très près les lignes assez dures de son visage et cherchait à découvrir dans quel détail résidait sa beauté, qui était, elle, extraordinaire.

— En fait, *c'est en hiver que je me retire* en ville, à Naples, le reste de l'année j'habite le pavillon de chasse près de Montebello.

Elle se mit à rire. — Pas seule, certainement pas. Une foule de domestiques et surtout beaucoup de gens ennuyeux. Ce qu'il y a de mieux c'est que personne là-bas ne s'intéresse au laboratoire.

Et, le doigt au menton, elle inclina lentement la tête comme si elle avait voulu donner un sens particulier à ce qu'elle disait. — Personne, en vérité, personne.

Elle éleva subitement la voix: — Mais, savez-vous, monsieur l'officier, c'est très bien ainsi, et aussi très mal. Bien, parce qu'ils me laissent tranquille, mal, parce que, en revanche ils font de la politique. Aujourd'hui tout le monde raffole de politique. C'est ridicule, n'est-ce pas? et elle le regarda attentivement comme pour voir combien il était sincère.

En fait Bota était stupéfait. Fabia s'ennuyait et c'est pourquoi elle commençait à se confesser. Lui, du moins, savait très bien combien de replis et d'encoignures comptait ce monde plein de parfums lourds et de poussière de la grande province qu'il avait parcourue à pied presqu'en entier, s'abritant même dans des pavillons de chasse de ce genre.

— Là — et elle ébaucha un signe de la main — à Montebello, j'ai un laboratoire véritable. V-é-r-i-t-a-b-l-e. Mais maintenant, avec ces événements, et on sentit passer dans la voix de Fabia une onde étrange chargée d'irritation mêlée de mépris, j'ai dû faire venir ici, mon Dieu, comme il a été difficile de les emballer à cause de tous ces idiots-là qui ne s'entendent qu'à chercher des pierres, j'ai dû apporter ici mes instruments les plus précieux. Et même comme ça, deux séries entières d'éprouvettes et de verres Berzélius se sont cassées, ce qui fait que je tremble à l'idée de ce que je trouverai au printemps au manoir. Vous savez, monsieur le militaire, nous autres gens de science... Elle s'arrêta brusquement. Mais qu'est-ce que je vous dis là? Les gens de science ne vous intéressent pas.

Bota sourit. — Il se pourrait que vous ayez raison, signorina, mais je n'ai jamais rencontré *un homme de science* comme vous dites, et voici que le premier que je rencontre est franchement extraordinaire. Je voudrais, avec votre permission, vous demander quelque chose.

Fabia acquiesca en silence. — Que cherchez-vous précisément dans votre laboratoire? Je pense qu'un savant cherche quelque chose de précis. Quelque chose qu'il sait, mais qu'il doit prouver, trouver le fil qui y conduit.

Ils se tenaient face à face dans le hall sombre, leur attitude indiquant qu'ils s'apprêtaient à se diriger vers leurs affaires, mais cependant respirant au même rythme, cherchant le détail capable de fondre la glace de convention entre personnes inconnues.

— Si nous jugeons ainsi, alors non, certainement je ne suis pas un savant. Ceux qui *savent* ce qu'ils cherchent sont depuis longtemps membres d'une société honorable. Della Crusca ou Dei Lincei, du moins je me le figure. Moi, monsieur l'officier, je découvre. Et chaque année je découvre quelque chose de si intéressant que j'en éprouve une émotion extraordinaire, qui me rend malade et alors je dois rester seule pendant quelques jours, ou même quelques semaines. Seule comme vous ne pouvez pas l'imaginer. Je vais à cheval à travers la forêt, je touche de la main le cou du cheval, je sens qu'il est vivant et vrai et ceci me fait du bien. Ma dernière découverte a été que l'eau de mer et le sang humain ont la même composition. En langage non-scientifique, ils sont pareils. On pourrait dire que dans vos veines, et elle toucha de manière inattendue du bout de ses doigts le poignet de Bota, ils étaient froids, la peau tendue, presque transparents, circule un peu d'eau de l'Adriatique. Et ce qui est troublant c'est que l'homme, qui s'efforce par tout ce qu'il fait de se construire un monde *à lui* qui s'oppose à celui de la nature, un monde qui soit, jusque dans ses plus petits détails, *autre* que celui de la nature, porte dans son corps la preuve, le signe de ce monde contre lequel il se révolte. Et lorsque j'ai découvert ce fait que je ne cherchais pas et qui m'a été révélé à l'improviste, j'ai pensé, l'espace d'un éclair que nous ne pourrons jamais lutter vraiment contre ce qui nous entoure, car cela est en nous dès les origines.

— Nous portons en nous le germe de la mort dès notre naissance, murmura Bota et il ajouta à haute voix — mais ce qui importe c'est de lutter jusqu'à la limite de ses forces et non de gagner la bataille.

Fabia ouvrit de grands yeux. — Vous avez l'esprit tellement pratique même là où l'intelligence hésite, qu'il faudra que je change d'opinion sur vous, les militaires.

Elle fit quelques pas vers l'escalier. — J'espère que vous demeurerez encore quelque temps par ici. Du moins jusqu'à ce que cette administration qui sent le fromage de Milan prenne les choses au sérieux. Peut-être trouverez-vous aussi le temps de visiter le laboratoire des pièces du fond. C'est une improvisation, mais c'est quand même un laboratoire. Je suis sûre que vous y trouverez quelque chose d'intéressant, *pour vous aussi.*

Elle monta lentement quelques marches, sa main gauche touchant à peine la balustrade et lorqu'elle fut arrivée à mi-hauteur, elle se retourna en souriant. — Mon oncle, le comte, semble ne pas avoir compris ce qui se passe et s'est réfugié à Rome, bien trop vite pour pouvoir sauver quelque chose de (elle s'arrêta cherchant le mot) tous ces objets inutiles, mais qui lui donnent l'impression d'être encore riche. Et des gens pressés ne le comprendraient pas, de même qu'ils ne manqueraient pas de remarquer ma verrerie de laboratoire. La plupart la casserait par curiosité ou parce que cela leur donne la sensation d'être forts. Ce serait dommage. Je ne puis que vous prier de demeurer . . . encore quelque temps. Votre uniforme est une garantie.

Et sans plus attendre l'acquiescement de Bota elle se retourna pour monter en courant le reste des marches. Elle disparut dans l'obscurité laissant derrière elle la sensation concrète de son absence.

Au bout de quelques jours pendant lesquels il attendit inutilement plusieurs fois dans le hall pour rencontrer Fabia, Bota visita le laboratoire installé à l'autre extremité du bâtiment, découvrant à cette occasion combien il était immense, inutilement immense. En traversant les pièces en enfilade il eut l'impression de se trouver enfermé dans une *scatola cinese*, comme il en avait vues dans les foires de la côte ligure. Il passait d'une chambre à l'autre, de plus en plus petites et basses découvrant la suivante dès le milieu de la précédente, chacune ayant les portes grandes ouvertes et étant tapissée chaque fois d'une couleur différente, de plus en plus éteinte. Les quelques mois qui s'étaient écoulés depuis la fuite précipitée du comte avaient suffi pour permettre à la chaleur et à l'humidité d'accomplir leur œuvre. La moisissure vert-bleu luisait dans les coins, semblable aux fleurs de pyrite dans les mines, l'air était étoufant, douceâtre et, en traversant l'enfilade de pièces il se sentit envahi par le sommeil. Il guettait le hall depuis le matin, par la porte du salon qu'il avait laissée entrebâillée, dans l'espoir que Fabia y passerait en descendant l'escalier, en sortant de la maison ou en allant au laboratoire. Mais comme personne ne s'était montré il avait pris le parti téméraire de pénétrer seul dans la chambre où se trouvait le laboratoire, la chambre dont on apercevait les fenêtres de la place où avait été le lit de Barrido, et dans l'encadrement desquelles *il avait vu quelque chose.*

Il ouvrit la porte avec précaution, elle était lourde, couverte de plaques de cuivre ouvragées, la poignée représentait la tête d'un fauve inconnu. Il entra dans la pièce immense, blanche, qui occupait vraisemblablement tout le côté du rectangle figuré par le bâtiment. Une table haute en occupait le milieu, faite de madriers noircis, encombrée de supports divers et de cornues ovales ou sphériques, au long col recourbé, quelques-unes portant des traces de liquides huileux, persistants. Fabia se tenait à un coin de la table, y appuyant sa main au bout du bras tendu, absorbée, inconsciente de sa présence. Il s'approcha d'elle presque furtivement, s'arrêtant à quelques pas de son haut tabouret d'un modèle qu'il voyait pour la première fois. Les doigts écartés devant quelques cubes d'une substance incon-

nue, à l'éclat éteint, semblaient détachés du reste du bras et cette impression était due à l'extraordinaire tension que l'on sentait dans les articulations de la paume, contrastant avec la rigidité minérale de la main. Dans ces instants de calme et d'absence il put l'observer dans la simplicité pure de son expression concentrée sur une chose qu'elle ne connaissait ou ne comprenait pas. Sa chevelure tordue en un simple chignon était maintenue par une agrafe figurant une abeille dorée aux ailes anormalement longues. Elle portait une robe violette, rappelant la couleur de ses yeux, à peine entrouverts à ce moment et dans cette pièce et cet amas chaotique et absurde d'objets, elle semblait un chrysanthème tombé dans l'eau d'un ruisseau aux bords couverts d'herbe. Il y avait un tel silence que l'on entendait sa respiration, ou n'était-ce que le bruissement de la robe? Devant lui, il voyait au loin, comme dans un brouillard, et cela seulement à cause des vitres sales, les fenêtres obscures du salon où Barrido s'était éteint. Il chassa de son esprit la pensée qu'il aurait pu y avoir effectivement en cet endroit *quelqu'un* que l'Espagnol aurait vu, son regard étant attiré par le bout des doigts qui se raidissaient en un effort extrême. Ce n'est pas sans émerveillement qu'il vit l'un des cubes se mouvoir doucement, imperceptiblement, s'éloignant des bouts des doigts écartés. Son exclamation stupéfaite résonna dans l'immense pièce comme une branche sèche qui se brise dans la forêt. Fabia se retourna et Bota sentit son regard le frapper comme un jet puissant d'air chaud, la vague violente qui jaillissait des iris toujours immenses de la jeune fille l'aveugla un instant et à cet instant il voulut croire et c'est pourquoi il se persuada que tout ce qu'il avait vu n'était qu'illusion. — Ah ! c'est donc monsieur l'officier, entendit-il la voix claire, assurée, de la signorina.

Elle se leva, masquant aux regards la partie de la table où se trouvaient les cubes étranges, je ne m'attendais pas du tout que vous veniez ici !

— Pourquoi, signorina Fabia? fit Bota mi-étonné, mi-hypocrite. Il examinait du regard les objets qui étaient sur la table en cherchant à comprendre. Il était en uniforme comme pour lui montrer qu'il avait compris et accepté sa demande. — Pourquoi? Je pourrais dire que vos paroles m'ont intrigué, je n'avais jamais vu de laboratoire, dit-il avec un geste circulaire de sa main fermée à l'exception de l'index. J'avoue être impressionné bien que ce ne soit peut-être pas un laboratoire véritable. Bota était prêt à reconnaître qu'il tentait de cacher sa surprise véritable derrière une surprise simulée, facilement reconnaissable comme telle. Il espérait réussir ainsi à conserver un ascendant qu'il sentait avoir de toute façon, ne fût-ce que par l'effet de l'uniforme. Le monde qui avait été le sien jusqu'alors n'avait pas toléré de tels faits, la signorina Fabia étant un don, un don inattendu il est vrai, en présence duquel il se sentait gauche, ne sachant au juste ce qu'il convenait de faire. Ses années d'étudiant à Paris ne lui avaient pas donné l'occasion de rencontrer un esprit féminin capable de le surprendre à découvert, faible et vulnérable. Là tout découlait comme dans les contes du Décaméron ou des *spudei* de profession qui dépensaien

leur vie à courir de Vienne, Berlin ou Paris vers les frontières de l'Empire, contaminant le monde de leur goût de l'errance.

— Vous avez de la chance, monsieur le militaire. Il semble que vous ne vous soyez occupé jusqu'ici que d'armes et, aussi, je le sais, de politique, parce que tel est le passe-temps habituel de nos jours et voilà que vous tombez d'emblée sur une expérience de paraphysique. Et sans lui laisser le temps d'exprimer son étonnement: — La paraphysique est un terme rare, utilisé seulement par quelques intimes de la science. Je vous disais dernièrement que j'ai fait l'une des découvertes les plus troublantes, ou qui, pour moi du moins, est une véritable découverte. Le sang humain est semblable à l'eau de mer. Fascinant, n'est-ce pas? Eh bien, ce n'est pas le fait en soi qui m'a troublé mais autre chose. L'eau de la mer, de l'océan, en me permettant une licence, est vivante. Elle palpite, elle est douée de mouvement, élevant et abaissant son niveau suivant les lois claires. Le flux, le reflux, la marée. Que la cause en soit la force d'attraction de la lune est chose connue, banale. Mais une chose à laquelle il faut penser, et qui est importante, c'est que l'action d'attraction-repoussement ne peut avoir lieu qu'entre deux éléments actifs. Actifs tous deux. Tenez, regardez (et Fabia lui montra un aimant rectangulaire, c'était un aimant car ses extrémités étaient marquées aux lignes de couleurs différentes, bleu et orange). Si l'on approche un morceau de fer, disons cette plaque, elle sera attirée, se collera à lui. Si l'attraction a lieu entre deux aimants (et elle chercha longuement dans une caisse grossière cachée derrière la table), tenez, il naît entre eux une force, une force véritable, vivante.

Elle aimait jouer avec les pièces allongées, et Bota regardait les doigts longs, effilés, sûrs, dont il se souvenait qu'ils étaient froids, détail qui ne le dérangeait pas mais plutôt le stimulait. — Je ne pourrais pas dire maintenant, avec précision, quels sont les éléments de l'eau des mers, des océans qui décident ce jeu, mais je puis dire que leur eau est seule à avoir de telles propriétés. Il existe quelque part, en Asie, un lac immense, aussi grand que l'Adriatique, ou que la Tyrrhénienne, son nom est Baïkal, mais ses eaux sont douces. Eh bien, là il n'y a pas de marée. Et encore un détail. Les mers dont l'eau est la moins salée, contenant le moins d'éléments, sont celles qui ont les plus petites marées. Qu'en dites-vous, monsieur l'officier? N'est-ce pas que le monde dans lequel vous promenez votre épée devient étrange et surtout merveilleusement beau, ce à quoi vous n'avez jamais pensé pour la bonne raison que vous portez les armes. Tout ce que je viens de vous dire concerne l'homme. Parce qu'il y a, dans l'homme, pensez-y bien, dans chaque homme, de ces éléments qui cachent une force mystérieuse, elle-même en rapport étroit et miraculeux avec le monde, avec l'univers. Et où se trouvent-ils? Dans son sang, cela est évident, mais 90 centièmes de son organisme ne sont que de l'eau. Pourtant, je vous le repète, ces merveilles concernent l'homme au plus haut degré. Et s'il est tellement exceptionnel, quelqu'un a-t-il jamais eu le courage ou la curiosité de peser, comprenez-vous — de peser un homme qui meurt pour voir comment, au dernier moment, son plateau s'élève, bien peu, mais s'élève, s'il est donc quelque chose de telle-

ment exceptionnel, ne parviendra-t-il pas à en diriger le magnétisme, la force cachée de son sang, de manière à la rendre visible?

Oh! monsieur le militaire, je vous dis ces choses-là, mais elles ne vous concernent pas.

Bota avait écouté jusqu'alors sans un mouvement, sans un clignement d'œil, c'était tellement inattendu, cela dépassait tellement les limites de son monde de jusqu'alors. Il pensait découvrir un aspect jusqu'alors invisible de la réalité, au-delà des fatigues et des passions obstinées qui avaient marqué sa vie. Et convaincu de l'injustice qu'on lui faisait, il dit: — Pourquoi ne me concerneraient-elles pas, signorina? Il plissa un peu les yeux, s'efforçant de trouver un ton indulgent, peut-être ironique. — Vous péchez par orgueil et cela concerne beaucoup les hommes.

Fabia laissa voir sa surprise, la réplique de l'officier lui semblait d'une dureté excessive, c'est à peine maintenant qu'elle comprenait que son apparition dans le laboratoire était en fait un acte de violence qu'elle avait peut-être stimulé, indirectement, mais qu'en réalité elle redoutait. Elle comprenait que l'homme qui était devant elle était d'une toute autre étoffe que les éternels invités de Montebello qui, même lorsqu'ils manifestaient quelque intérêt pour ses expériences, ne réussisaient à y voir qu'un bizarre passe-temps, au même titre que la chasse ou la belote. C'était évidemment une excentrique, elle s'était habituée à cette position dans son monde, une position qui présentait assez d'avantages. Mais que sa passion, la seule chose vraie qu'elle eût faite, fût appréciée *seulement* comme une excentricité, tout au plus avec indulgence, lui remplissait le cœur d'amertume. Ni sa correspondance avec la Royal Society, pas très volumineuse mais réelle quand même, dont elle conservait les enveloppes couleur de brique, attachées avec une faveur bleue comme des lettres d'amour, ni les immenses caisses de verrerie qui arrivaient chaque été à Montebello du fin fond de la Prusse, les inscriptions en gothique faisant les délices des fonctionnaires de la mairie, ni même, pour être sincère, la découverte d'un fait inaccoutumé au cours de ses expériences ne pouvaient suppléer au minimum l'intérêt qu'elle aurait désiré dans son entourage. Et voilà que quelqu'un pénétrait à l'improviste dans cette pièce pleine d'odeurs, de chlorures et de nitrates, confessant sa curiosité, et elle se retirait avec un mouvement convulsif, comme la patte sectionnée d'une grenouille sous l'effet d'une pile de Volta. Cet homme lui semblait habitué à la violence, c'était même son milieu et sa manière de se manifester, il s'était installé dans le palais de son oncle, il est vrai sans autrement se préoccuper de la profusion de pièces, loggias et terrasses qui se déversaient hors des murs comme pour posséder quelque chose en plus. Elle savait qu'il continuait à habiter le salon d'en bas où son camarade était mort, apparemment sans qu'il lui en coûtât (image assez désagréable) et, à ce qu'elle croyait comprendre, il cherchait maintenant à se rapprocher de sa manière de vivre, de ce qu'elle s'était efforcée (quelle illusion!) de protéger par la discrétion et l'humilité. — Orgueil, dites-vous, monsieur le militaire? Mais ce que je viens de dire concerne les hommes, les hommes tout simplement. Vous êtes *un homme portant une arme.* Ce qui est tout à fait différent. Tout aussi diffé-

rent qu'une souris et une chauve-souris. L'une a des ailes et n'est plus souris. Vous avez une arme, vous la portez et vous vous en servez *contre* d'autres hommes. Donc votre cas est *contre.*

Elle le considéra attentivement avec une lueur de satisfaction au fond des yeux, contente de sa réplique bien que la soupçonnant d'être trop rhétorique.

Bota sentit sa gorge se dessécher, peut-être à cause des produits chimiques, il songea un instant à lui dire qu'elle était belle, et ceci était véritablement une chose importante, avec ses expériences presque alchimiques et sans doute inutiles, mais ne trouva que cette réponse: — Oui, signorina, *contre* d'autres hommes également armés. Mais ceci n'est qu'une excuse et vous pouvez n'en pas tenir compte. Il fit un pas vers la gauche, il pouvait maintenant voir à son gré les objets placés sur la table. Il y avait là trois ou quatre cubes luisants, troubles, qui semblaient de cire, dispersés à petite distance les uns des autres. — Je crains, signorina, avoir interrompu une expérience intéressante. Je voudrais beaucoup que vous continuiez, j'espère que ma présence ne vous influence pas.

Un changement inattendu s'était produit dans sa voix et on y discernait un ton de requête. Bota voulait vraiment voir comment allait se dérouler une expérience de ce genre par laquelle Fabia dépassait les conventions courantes de tous les jours.

Alors, sans qu'il s'y attendit, Fabia lui donna deux des cubes qui étaient sur la table — ils n'étaient pas de cire, mais d'ambre — lui disant: — Je vous prie de les frotter plusieurs fois sur la manche de votre uniforme et puis de les placer sur la table à une distance de deux doigts l'un de l'autre.

Fabia fit elle aussi la même chose tout en le suivant du regard, et après qu'ils eurent placé l'ambre sur la table elle lui saisit le poignet l'obligeant à placer sa paume sur la table, les doigts écartés. — Concentrez-vous et désirez pouvoir mettre en mouvement ces cubes électrisés, seulement avec la force qui se cache en vous et qui vous tient en vie.

Il sentait son poignet serré avec une force inattendue par les doigts effilés qu'il savait froids, qui l'étaient en vérité et qui lui avaient entouré le poignet d'un bracelet de feu. — Concentrez-vous ! murmurait Fabia et il y avait tant de désespoir dans sa voix qu'il perçut avec une étrange clarté le silence qui les enveloppait, ses paroles ayant la résonnance étouffée d'un gong sur lequel on appuyait la paume après l'avoir frappé. Bota perdit le sentiment du temps de même qu'il perdit la sensation du bras posé sur la table. Un poids immense était descendu jusqu'aux bouts de ses doigts, mais le bras lui-même n'existait plus dans l'ensemble de ses perceptions, tout au plus son absence. Il entendait de plus en plus lointaine la voix égale de la signorina Fabia, c'était le seul signe du monde environnant. Il regardait, fasciné, les cubes troubles, avec la sensation qu'un flux brûlant, irrésistible, sourdait de sous ses ongles. Un point douloureux s'était installé entre ses sourcils d'où irradiaient deux lames paralysantes, au-dessus des yeux, vers les tempes. Il ne se rendit plus compte si, en effet, le premier cube commençait à se déplacer lentement, flottant au-dessus du bois de la table, ou si

c'était Fabia qui avait dit: il flotte — car une flamme immense, aveuglante, violette, jaillit à l'instant suivant, l'empêchant de voir encore, de sentir, de vouloir.

Quand il revint à lui, ce fut à cause des gouttes froides de vinaigre qui coulaient d'une éponge tenue au-dessus de son front, il était étendu à même le plancher. Fabia était agenouillée auprès de lui et en ouvrant les yeux il vit clairement la ligne cambrée des seins retenus par le tissus de la robe, le cou tendu, penché vers la gauche, et les cheveux couvrant l'oreille, étalés, brillant d'un éclat bleuté, métallique.

À partir de ce jour Bota ne porta plus son épée. Il se promenait à travers les pièces de l'immense bâtisse avec la signorina Fabia, découvrant des vitres assombries par les frontons, des vitraux poussiéreux, des salles sombres où la respiration de la jeune fille les enveloppait d'une senteur secrète et exotique comme une branche d'amandier. La maison des comtes Veltro qui ne lui avait paru jusqu'alors qu'un assemblage semblable à une caserne ou à une grange communale, devint un domaine enchanté dans lequel il se sentait attiré et guidé. Il découvrit le jardin qui se trouvait derrière le côté qui fermait le rectangle, celui où il y avait le laboratoire. Les allées qui jusqu'à l'été dernier avaient été entretenues commençaient à prendre un aspect sauvage, le mauvais temps contribuant à leur donner un aspect de maquis où seules résistaient les plantes aux feuilles dures, la menthe, l'origan, le basilic, dont les senteurs acquéraient dans l'air humide la densité de l'haleine d'un grand animal tranquille. Oublieux du bruit du gravier sous leurs pas et des craquements secs des rameaux brisés, il écoutait la voix de Fabia, tranquille et professorale, lui parlant de choses qu'il ne s'était jamais figurées, tenant d'une toute autre image du monde, soumis à un ordre qui s'appuyait sur d'autres faits, sur d'autres principes que ceux qu'il avait connus. Tout était surprenant, et sa plus grande stupéfaction venait de ce qu'il n'avait jamais imaginé que sa vie et celle des autres, le déroulement des événements, même la pluie et le froid, dépendaient non de leurs causes apparentes, mais d'autres choses que les hommes croient mineures et non pertinentes. Fabia lui dévoila au cours de ces véritables excursions à travers les corridors, les terrasses et les allées, où prédominaient l'odeur et la lumière comme une écharpe de brouillard dans l'hiver napolitain, une manière d'être du monde qui l'intimidait et le faisait renoncer à l'activité quotidienne du Quartier Général ou aux heures d'instruction dans les cours pavées, à l'abri des regards légèrement maussades des citadins.

La réussite de l'expérience avec l'ambre (et pas un instant il ne se demanda si ce n'avait été, peut-être, qu'une simple illusion) l'avait déterminé de se plonger avec une confiance aveugle dans le monde nouveau que Fabia lui dévoilait de jour en jour. Le principe en était simple — tout ce qui existe n'est qu'une forme temporaire de la même matière. Il existe entre toutes ces formes un lien secret, puissant, indestructible. Par la force de son esprit, l'homme doit pouvoir passer au-delà de la forme temporaire pour entrer en contact avec l'essence, pour pouvoir disposer des propriétés secrètes de toutes les formes qui l'entourent, qui constituent le monde. De là à se

convaincre que le monde ne dépend que de secrets et que l'image courante que nous nous faisons de ce qui nous entoure est superficielle, fausse, et partant tragique, il n'y avait qu'un pas. Un pas que Bota était prêt à faire en écoutant cette voix apaisante, s'étonnant de coïncidences insignifiantes qui maintenant lui semblaient fondamentales et les seules liaisons véritables entre les faits. Il était prêt à le faire, renonçant à la volonté, pour se perdre dans les flots de lumière violette déversés par ses iris immenses qui semblaient couvrir tout le globe de l'œil. Ce qu'il y avait de plus dangereux c'était le jeu entre le hasard et l'accomplissement des souhaits. Fabia le lui avait proposé d'une voix grave et il comprit que c'était l'un des points d'appui de son comportement, et qu'au moment où il réussirait à comprendre il serait presque comme elle.

C'était la fin de janvier et il avait totalement oublié les volontaires qui parcouraient les rues par groupes de quatre, patrouilles non-officielles que les bersagliers regardaient de travers. Il portait l'uniforme par habitude, comme un vêtement d'intérieur, et souvent s'attardait la nuit dans le laboratoire où ne parvenait pas le bruit des roues sur les pavés, les cris de la garde et surtout le martèlement des brodequins militaires sous les fenêtres. La ville accoutumée à un autre rythme que celui des gardes de jour et de nuit ne faisait que renforcer l'impression que cet hiver pluvieux ne finirait jamais. Plusieurs fois, les couriers du Grand Quartier avaient frappé du pommeau de leur coupe-choux à la porte immense aux poignées de cuivre mais Bota était loin, à l'autre bout du bâtiment en train peut-être de regarder comment se cristallisait l'étrange arbre de Pluton, et les vieux, terrifiés par la rue grouillante de soldats, n'auraient ouvert pour rien au monde.

Le jeu avait commencé un après-midi tandis qu'ils regardaient la pluie de la terrasse qui avançait dans le jardin. Ils étaient assis dans deux fauteuils trouvés après bien des recherches dans une pièce retirée, peut-être le salon de musique des comtes Veltro, car ils voisinaient avec un clavecin sans cordes, le tout recouvert d'une épaisse poussière brune. Les fauteuils étaient encore bons, larges, recouverts d'une étoffe dorée, brodée de lis qui avaient été jadis blancs. Ils regardaient en silence la pluie tomber sur le jardin, écoutant le bruit des gouttes sur les feuilles, et bien qu'il fît froid, l'odeur pénétrante du basilic et des feuilles d'origan montait jusqu'à eux comme aux jours de l'été.

— Je me suis décidée à vous faire part d'une chose particulièrement importante, fit Fabia, sans tourner la tête vers lui, et c'est pourquoi ses paroles se perdirent aussitôt dans le bruissement de la pluie. Jusqu'à présent nous avons fait des expériences qui n'étaient en fait que des jeux. J'ai décidé maintenant de commencer un jeu autrement sérieux. Elle lui toucha le bras de ses doigts effilés. Bota tressaillit car c'était la première fois qu'il les sentait chauds, brûlants même. Il voulut se lever mais leur pression légère l'en empêcha. Mon cher ami — Bota sentait que c'était dit sans aucune ironie — lorsqu'on est arrivé à se faire une image correcte du monde cela signifie qu'on peut le dominer, qu'on peut accomplir sa volonté en ce monde.

Ce que Fabia disait ressemblait tellement à tout ce qu'elle lui avait révélé jusqu'alors de sa vie quotidienne, excentrique et troublante, qu'il n'accorda pas grande importance à ces paroles, et resta, comme elle le désirait, enfoncé dans son fauteuil, les yeux fermés, écoutant la pluie dans les branches, sur les feuilles.

— Chacun de nous a un rêve qui revient, parfois à l'improviste, d'autres fois pendant plusieurs nuits de suite. Je rêve toujours des mêmes rues d'une ville étrangère, il y a deux rues qui se croisent, pavées de pierres noires et entre elles s'élève une maison à étage où habite quelqu'un de connu mais je n'ai jamais réussi à arriver jusqu'en haut, les ténèbres envahissent soudain l'escalier et je ne peux plus trouver la porte. Alors je m'éveille.

Après un temps elle demanda: — Et vous?

Bota se concentra, il n'avait jamais pensé à une telle chose, il se rappela quelques-uns de ses rêves dont les plus nets dataient de son enfance, et dit enfin: — La neige. Je rêve souvent de neige. Je descends vers la maison, je suis encore loin, je sens dans l'air la fumée d'une maison, derrière moi la forêt sombre et moi je m'enfonce dans la neige jusqu'au-dessus des genoux. Il ouvrit les yeux et fit un geste de la main. C'est parce qu'il y a longtemps que je n'ai plus vu de neige. Dix ans, peut-être onze. Est-ce qu'il ne neige jamais ici? Fabia se pencha vers lui avec un regard étrange. — Personne n'a vraiment désiré qu'il neige à Naples ! Si vous le désirez vraiment, alors essayez.

La pluie continuait son tambourinement uniforme. Il dit son étonnement. — Comment ça, que j'essaie? Bien sûr, je voudrais bien voir de la neige, je crois que c'est pourquoi j'en rêve, mais je ne comprends pas quel rapport il pourrait y avoir entre mes rêves et la neige à Naples.

Fabia lui toucha le front du bout des doigts. — Si vous le voulez, vous le pouvez. Essayez. L'important c'est de vouloir vraiment. Si vous l'avez imaginée avec assez de force et de précision, elle existe déjà. Et elle viendra, je ne sais quand, mais elle viendra.

Bota se mit à rire, saisit la paume qui s'attardait sur son front et l'effleura d'un rapide baiser. — Ne mettons pas notre chance à l'épreuve, Fabia, — et quand il disait Fabia il se sentait bon et bienveillant, il avait besoin de s'en convaincre mais ne parvenait pas à passer outre à une certaine rigidité de leurs relations qu'elle lui imposait par un simple geste, à moitié caché, lorsqu'elle promenait lentement son regard sur lui comme pour le mesurer. Pourquoi n'écris-tu pas sur ces choses, Fabia? Sa question était stupide, il le savait, mais il ne trouvait rien de mieux à dire devant son expression interloquée. Elle était interloquée qu'il ait pu éclater de rire dans une telle circonstance. — Bota, vous êtes en fait un paysan des Balkans, ayant du respect pour les livres, mais ignorant la vérité qui n'est pas dans les livres.

Bota leva les sourcils avec une fausse indignation: — Valaque, signorina, Roumain de Transylvanie. Bien que leur ton fut presque officiel il avait le sentiment d'être très près d'elle, tellement près, qu'il ne pourrait plus s'éloigner. Il était soumis au regard violacé et avait la conviction que son

sort s'était accompli dans cette maison d'où les maîtres s'étaient enfuis laissant à leur place cet être de mystère, attirant et trompeur comme un étang dans la plaine.

— Concentrez-vous, dit à nouveau Fabia, et ce que vous désirez s'accomplira. La réalité naît maintenant, ici, et elle lui toucha de nouveau le front, et lorsqu'elle sera près de nous elle ne s'annoncera pas à son de trompette comme une merveille. Il faudra la découvrir avec patience et compréhension. Je vous laisse maintenant, réfléchissez. Elle disparut dans l'ombre des chambres qui se suivaient comme les compartiments d'une *scatola cinese*. Cette nuit-là il rêva qu'il était chez lui, seul au milieu du verger, et qu'il tombait du ciel *quelque chose* de blanc, sans arrêt, et il ne pouvait se rendre compte si c'était l'hiver ou le printemps, si c'était de la neige ou des pétales. La pluie s'arrêta peu après minuit, mais les cheneaux s'égouttèrent encore longtemps, étouffant les cris prolongés des rondes de nuit. Au matin il fut réveillé par des coups violents, de botte ou de pommeau d'épée, à la porte d'entrée. Encore tout étourdi de sommeil, souriant encore à la neige ou aux pétales qui tombaient, il ouvrit la porte les yeux fermés, aveuglé par la lumière qui avait envahi la ville. Derrière le soldat qui avait frappé longtemps et fort se tenait Türr, les yeux brillants, les lèvres serrées, le teint gris de n'avoir pas dormi. Les murs et la ville étaient couverts d'une poudre d'un blanc-sale, le ciel était sombre et le vent se faisait à peine sentir dans le silence et la solitude des rues.

Bota resta là les yeux agrandis, les sourcils levés dans une stupéfaction presque douloureuse, regardant les environs grisâtres comme s'il n'avait pas vu le général. Au bout de quelques instants il demanda sans cesser de regarder autour de lui: — Il a neigé? Il a neigé cette nuit à Naples?

Türr mit les mains derrière son dos, fit un pas décidé en avant comme si quelqu'un eût voulu l'en empêcher, et répondit brièvement: — Des cendres. Le Vésuve a fait éruption. Puis, après avoir passé près de Bota et être entré dans le hall sombre il ajouta: À Naples, il ne neige jamais.

Le soldat resta dehors, ce qui pour les vieux du premier équivalait à un désastre. Lorsque Türr et Bota entrèrent dans le salon, là où les draperies poussiéreuses ne laissaient pas pénétrer la lumière — quelqu'un avait eu soin de les replacer sur les galeries aux têtes de bronze — quand ils furent entrés, le bruit et le grincement des caisses traînées sur les planchers d'en haut s'intensifièrent, semblables au grondement d'une machine infernale. Bota saisit une des draperies et la tira violemment laissant passer un rayon de lumière vers la place où Türr s'était assis. En regardant la poudre sale qui était descendue sur la ville, il murmura d'une voix voilée: — Peut-être ne l'ai-je pas désiré assez fort. Il se retourna vers le général et, avec un sourire, dit à haut voix. — Des cendres, donc. Et moi qui croyais que c'était de la neige. J'ai rêvé toute la nuit que j'étais chez moi, près du mont Inău et qu'il neigeait. Je suis fatigué, général, j'en ai assez du basilic, des oranges et de la vanille. Ici je n'ai jamais respiré l'odeur du foin. Si on coupe l'herbe, cela sent le cadavre, trop de chaleur, trop de sève.

Türr leva les yeux au plafond: — Est-ce toujours ainsi?

Bota haussa les épaules — Que le diable les emporte, cela les prend sans crier gare et ils se mettent à tout renverser, à tout dissimuler. Ils ne se sont pas encore rendu compte qu'à trimbaler ainsi en rond les meubles et les caisses ils ne cachent en fait rien. Tout se passe dans une seule pièce. Comme au théâtre...

— Bon, bon, l'interrompit le général. Frère Bota, fit-il, et il devint un tout autre homme, à commencer par sa voix qui semblait vibrer dans une harmonie que lui seul connaissait, frère Bota, nous avons des nouvelles du colonel Klapka. Le prince Cuza a signé la convention.

Il se tut et Bota sentit sur lui le regard attentif du général qui semblait vouloir lire quelque chose de précis sur son visage. Il fit un pas, plutôt pour entrer dans la pénombre, jouant un enthousiasme retenu: — Alors, nous quittons bientôt la ville et commençons la campagne suivante. Et Garibaldi? — sa voix était émue maintenant, Garibaldi est-il décidé?

Türr se leva et suivant sa vieille habitude se rapprocha de la fenêtre pour parler, tout en regardant les hommes et les chevaux qui passaient. La ville s'éveillait difficilement depuis que l'armée s'était emparée des rues et de la vie publique, et lorsqu'il le faisait c'était comme en sortant d'un engourdissement, ses mouvements étaient lents, les gens peu nombreux, les voix basses. Le siège de Gaète continuait quelque part au loin, mais ce prolongement inattendu de l'existence des Bourbons incitait les Napolitains à la circonspection, ainsi par exemple la police des rues continuait à arborer les panaches blancs de l'ancien régime mais avec un air de négligence, indiquant ainsi qu'elle était prête à les enlever et que si elle ne l'avait pas encore fait c'était que l'occasion ne s'en était pas présentée.

— Le *Vénérable* est décidé. Les colonnes seront mises en mouvement au plus tard à la fin de l'été; jusqu'alors il nous faudra concentrer les hommes nécessaires. Les armes qui se trouvent à bord de l'*Unione* et de la *Matilde*, une fois arrivées à Galaţi, forceront la main à Cuza et le seul obstacle, pour autant que c'en soit un, est l'opposition de Lord Bulwer. Miroslawski devra montrer de l'initiative et du courage.

Bota se concentra, comprenant que la visite du général signifiait quelque chose de très important pour lui, et le fait qu'il lui communiquait tant de détails dangereux pour la réussite de l'action lui faisait supposer qu'il entrerait dans un jeu important, peut-être une mission délicate et avec peu de chances de réussite. Türr avait dit le *Vénérable* en parlant du Général et ce détail révélait une facette des événements tenue jusque là dans l'ombre.

— À ce que je comprends, la réussite de Klapka dépend étroitement du sort des armes expédiées au nom de la Maison Gerbolino. Le prince et les volontaires ne peuvent se lancer dans une action militaire sérieuse sans ces armes. Et si l'action de Moldavie n'est pas garantie, la progression des colonnes en Dalmatie et dans le Tyrol peut être compromise.

La lucidité avec laquelle Bota avait placé sous le signe du doute leur action si longuement préparée, rendit Türr soupçonneux. Il avait l'impression que le jeune apprenti n'avait pas pleinement compris le sens et la valeur des actions qui devaient anéantir les murs vétustes de la prison des Habs-

bourg. C'est pourquoi il jugea opportun de lui faire part de la nouvelle qui depuis quelques nuits l'empêchait de dormir, lui causant une surexcitation qui atteignait son paroxysme lorsqu'il restait seul. — Dans quelques jours je serai reçu par Sa Majesté Napoléon III, l'empereur des Français. Et s'il arrive que les armes de la maison Gerbolino soient séquestrées par les Anglais, rien n'empêchera un transport légal et naturel d'armes destinées à l'armée roumaine venant de la part de France. Mais ceci, jeune homme, est un atout pour l'avenir, lorsque l'affrontement sera acharné et les secours dix fois plus précieux. Maintenant, *maintenant même* il nous faut arracher le chargement des navires piémontais aux griffes des Anglais. Monsieur le premier-ministre, le comte de Cavour, est inquiet des suites que pourrait avoir cet affrontement, diplomatique pour le moment. Il faut, je le répète pour être clair, il faut que vous, Bota, partiez pour les Principautés Unies et que là vous fassiez tout le possible pour remettre cet armement à ceux qui sont désireux de l'utiliser. Le temps est court, la situation politique ne permet plus de pourparlers diplomatiques. Vous partirez demain même pour Bucarest et de là à Galaţi. Vous avez les mains libres et il vous est permis d'user de *n'importe quel moyen* pour faire que le chargement de la Maison gênoise échappe à la surveillance du stationnaire anglais.

Sans lui laisser le temps de réfléchir, Türr le prit par les épaules et le poussa presque hors du palais, lui expliquant qu'il l'emmenait au Grand Quartier pour lui remettre les documents qui en feraient le représentant de la maison Gerbolino de Gênes. Le soldat s'était endormi debout, appuyé au mur de la maison et tressaillit en entendant la voix surexcitée du général Türr qui poussait Bota à une action énergique et dépourvue de préjugés. — Il nous faut gagner au plus vite tout ce que nous avons gagner. Cuza a signé la convention, mais Klapka nous communique non-officiellement que « la versatilité du Prince me rend méfiant ». Nous comptons sur vous pour neutraliser cette « versatilité ». Les fusils de la compagnie Gerbolino sont un argument assez puissant pour quelqu'un capable de prendre une décision. Et s'il s'en montre incapable, alors . . . et Türr fit un geste qu'il avait vu faire maintes fois ici, à Naples, montrant son poing fermé le pouce en bas. La simplicité du général était convaincante et Bota comprit avec un sentiment bizarre que bien des faits de l'histoire, peut-être des plus importants, sont décidés en dernière instance par un simple mouvement de la main. En haut ou en bas, à gauche ou à droite. Il en était presque étourdi, le général ne lui donna pas le temps de reprendre ses esprits, lui parlant sans arrêt, tout le temps qu'ils mirent jusqu'au siège du Grand Quartier, de ce qu'il devait faire à Bucarest et à Galaţi. Il apprit ainsi qu'en effet Canini se trouvait dans les Balkans préparant (que pouvait-il faire et en quelle mesure?) les gens et les lieux pour la future campagne. Türr lui raconta mille choses sur Bucarest et quelques ports du Danube, Bota apprenant par la même occasion que le général avait risqué sa vie à plusieurs reprises en allant voir ce qui se passait dans les garnisons autrichiennes des années 53 et 54 pour aboutir à la prison de Braşov où l'attendait la potence. Seule l'intervention du haut représen-

ANASTASIE CRIMCA:
Le lavement des pieds
Enluminure du Psautier de Dragomirna (1616)

ANASTASIE CRIMCA :
Enluminure du Psautier de Dragomirna, 1616

tant anglais l'avait tiré de l'étau parfait des Habsbourg où il n'y avait pas de place pour son âme.

Arrivé au Grand Quartier, il prit machinalement les papiers que lui tendait un officier en uniforme de bersagliers. Ne s'y attendant pas, Bota se troubla visiblement en voyant les parements noirs de l'uniforme royal de Savoie au cœur même de la légion transylvaine. Mais Türr était calme, il plaisantait même avec cet administrateur zélé, montrant ainsi que leurs rapports avec la maison de Savoie étaient plus étroits et plus utiles qu'ils ne semblaient, après plusieurs mois de coexistence de l'armée et des volontaires dans les rues de Naples. Il comprenait clairement que tout aller changer; avant que 24 heures soient passées, il aurait quitté la ville et serait en route vers Galaţi et Bucarest. Il devait réaliser une chose particulièrement importante pour la réussite de la gigantesque conspiration à laquelle semblaient participer des personnalités éminentes de la politique européenne, le frère de l'empereur français, peut-être l'empereur lui-même, Cavour, le roi, le prince Cuza, le groupe hétérogène mais décidé des révolutionnaires hongrois et polonais tels que Türr, Klapka, Miroslawski, même Mazzini, bien que ce dernier eut tenté jusqu'alors de diriger les forces sous un autre étendard, les Grecs Botzaris, Lombardos, Stekulis, Loissos et, bien entendu, celui qui en était l'âme et le principe moteur, le Général Garibaldi. Tous ces noms et les faits qu'il connaissait ou qu'il pouvait soupçonner le persuadaient qu'il n'avait pas le choix, que son voyage vers le bas-Danube ne pouvait être une conséquence de son option, mais qu'il ne pouvait faire autrement qu'il devait y aller et mener à bonne fin la mission qui lui était confiée. Et tandis qu'il répétait les règles conformément auxquelles il devait correspondre, soit avec M.A. Canini, soit avec l'officier de bersagliers qui était devant lui et le considérait comme une personne nécessaire et rien de plus et qui probablement représentait ou était même celui qui avait inspiré cette dernière tentative de récupérer les armes tombées entre des mains étrangères mais, heureusement, pas encore ennemies. — Vous devez, disait l'officier, et Türr l'écoutait avec ennui, ce qui se voyait à l'expression de sa bouche, aux coins abaissés, vous mettre au courant de la terminologie commerciale, surtout de celle spécifique aux transports maritimes. Vous êtes *déjà* le représentant de la maison Gerbolino de Gênes, maison sérieuse, qui a des rapports avec des armateurs et des marchands de tout le Levant. Les fusils sont mis en caisses et ont Galaţi pour destination. Ils sont maintenant arrêtés quelque part en route mais y arriveront finalement et votre mission est de les faire pénétrer dans les dépôts de l'arsenal puis de surveiller leur transport à l'intérieur du pays jusque dans ces localités — il chercha longuement dans les papiers — et indiqua de son petit doigt, — jusque là.

Bota lut: Piatra Neamţ, Bacău, Tîrgu Ocna.

L'officier promena sa main par-dessus les noms écrits à l'encre de Chine d'une main sûre, mais pressée, toutes se trouvent à proximité de la frontière autrichienne. — Tout ce qu'il vous faut encore savoir c'est que des représentants des groupes polonais et hongrois viendront en prendre livraison, avec l'accord de Monsieur Kogălniceanu. Vous ne livrerez les

armes que si le document qui vous sera présenté porte aussi son paraphe. C'est la seule garantie que le prince est décidé à intervenir. Vous devrez avoir résolu la question des armes jusqu'au 1er septembre au plus tard. Là-bas vous pouvez vous adresser uniquement au consul Place, à messieurs Rosetti et Brătianu, à Kogălniceanu et au prince. Personne d'autre ne doit rien savoir du but de votre mission. Pour ce qui est des détails, ils vous seront communiqués en route par nos hommes de confiance.

L'officier s'arrêta, il semblait vouloir se rappeler quelque chose de particulièrement important, il se passa la paume sur le visage rasé de frais, il portait une bague à monogramme compliqué, ce qui pouvait signifier que ce n'était pas un simple officier de bersagliers. — Ah oui, je voulais vous dire encore que vous êtes, de tous ceux qui nous ont été recommandés pour cette mission, le seul qui connaisse la langue des Principautés. Notre avis est qu'il ne faut pas le laisser voir. Vous pourrez ainsi apprendre bien des choses utiles de nos amis qui ne sont pas encore décidés à se rallier entièrement à notre cause.

Bota aurait peut-être voulu demander ce que signifiait à cet instant précis « notre cause », mais il ne le fit pas car Türr, qui s'était approché de lui, ajouta en le prenant pas les épaules: — Je vous envie, frère Bota, pour ce que vous allez réaliser. Les armes arrivées entre les mains des révolutionnaires frapperont le ventre mou du monstre habsburgien. Vous êtes l'homme qui pourra dire que la nouvelle Europe lui est redevable.

Türr était sincèrement ému, et Bota compris à peine alors que le mécanisme s'était déclenché, mais il était lui-même incapable de se soumettre aux règles, il se sentait enveloppé d'un halo d'indifférence, encore inavouée, à tout ce que disaient Türr et l'officier. (. . .)

Le portefeuille contenant les documents pour le voyage à Gênes pesait désagréablement sur sa poitrine, ce qu'il ressentait comme une souffrance préfigurant la fin, il était déjà convaincu de la suite des événements qu'il imaginait. Ses lèvres étaient encore humides, il sentait le goût du vin bu au quartier des volontaires, il hâta le pas comme s'il n'avait pas voulu gaspiller le temps qui lui restait. Les rues étaient maintenant pleines de monde, il traversa quelques places où les cris des marchands couvraient le bruit de la foule. La brise se leva et les cendres soulevées se dispersèrent comme se disperse la poussière d'une rue où courent des enfants. Il avait retrouvé son calme, sa décision était prise, il ne quitterait pas la ville, il ne se séparerait pas de Fabia. Que ce fut l'amour ou un état hypnotique dont il n'était pas conscient, cette décision était assez forte pour qu'il s'y abandonnât presque avec plaisir, la fin ne l'intéressant guère à ce moment. « Il n'y a que Fabia qui serait capable de partir », et il le pensait avec la conviction que c'était la seule solution, et le fait que c'était la seule le paralysait au point qu'il n'osait même pas en chercher une autre. Il n'arriva à la résidence des Veltro que tard dans la soirée. Il pénétra sans bruit dans le hall obscur et entra presque furtivement dans le salon où il avait élu domicile. Le silence régnait dans la maison, on n'entendait même plus le grincement des meubles à l'étage. Il s'étendit tout habillé et s'endormit ainsi aux approches

de minuit, écoutant le grincement des chariots qui transportaient les provisions et les cris des rouliers étouffés par l'épaisseur des murs.

Il s'éveilla au bruit de coups redoublés à la porte de devant. Il ouvrit et un caporal portant l'uniforme des volontaires le salua presque en criant et lui dit — Monsieur le général Türr vous fait savoir qu'il a retenu une place dans le courrier de Gênes qui part à sept heures. La diction difficile et l'accent lui firent penser qu'il était lui aussi un étranger, il voulut même le lui demander, mais le caporal était déjà parti, le laissant seul sur le seuil, l'esprit encore embrumé de sommeil et sans force de décision. Il retourna dans le hall et après avoir écouté quelque temps les bruits de la maison, pour rassembler ses idées, il s'en alla vers le laboratoire, retrouver Fabia. Il traversa les pièces, d'abord de son pas habituel, puis de plus en plus vite, et les pièces, exactement comme dans une *scatola cinese* devenaient de plus en plus petites, semblant ne devoir jamais prendre fin. Le laboratoire était vide, non parce que Fabia y était pas, il était tout simplement vide, plus rien d'autre qu'une pièce déserte où flottait une vague odeur de substances chimiques, de formol. Quelques débris de verre luisaient par terre, près de la table grossière, il renversa des doigts les cubes jaunâtres, qui y étaient Dieu sait depuis quand, considéra le bout de ses doigts poussiéreux, les essuya instinctivement à sa tunique. Il chercha un temps du regard vainement dans tous les coins de la pièce, examina les murs sales comme pour y trouver un message, puis sortit dans le jardin. Les bosquets et les buissons et le sentier étaient couverts de cette poussière qui était tombée du ciel, personne n'avait passé par là, on ne voyait aucune trace. Il sentit sa gorge se serrer, quelque chose avait pris fin et il avait peur de s'en convaincre. Il n'en avait pas la moindre preuve, mais ce fut là sa première pensée. Il traversa en courant les couloirs et les chambres, sans remarquer que tout avait prit un air de ruine pendant la nuit, les araignées y ayant étendu leur empire, le papier des murs et l'étoffe des meubles qui datait d'autres temps se transformant à son passage, à cause du mouvement de l'air en une poussière brune qui descendait vers le plancher comme du sable. Il cria de toutes ces forces dans le matin: — Fabia, où es-tu, Fabia? Mais sa voix se perdait dans les pièces, les coins, les angles des murs, absorbée par l'immense palais. Un navire échoué sur la terre ferme. Monstrueux. Il traversa toutes les pièces et constata avec stupéfaction et un certain mépris qu'il évitait instinctivement de monter dans la pièce qui se trouvait au-dessus du salon, là où se trouvaient les vieux et où vraisemblablement pouvait se trouver aussi la signorina. Il arriva de nouveau au laboratoire, jeta à nouveau un regard vers la pièce où il dormait habituellement. D'en haut, de partout, le regardaient des orbites vides, sombres. Quand il fut sur la terrasse il entendit la trompette de la diligence, c'était le premier appel, il y avait donc encore une demi-heure jusqu'au départ. Il tâta sa poche, le portefeuille était là et, bien qu'il se fût dit qu'il ne partirait pas, il ne l'avait pas jeté, comme il n'avait pas jeté non plus le papier de Barrido. Des choses dont il n'avait pas *comment* tenir compte, mais dont il ne pouvait se passer. En fin de compte, il décida de monter, il devait tout dire à Fabia, le danger

où il se trouvait et sa décision de continuer à être son apprenti. Il devait lui dire qu'elle seule pouvait défaire le lien qui les unissait, qui le dominait justement par la liberté qu'il lui offrait, insoupçonnée jusqu'alors aussi bien pour lui que pour tous ceux qui la cherchent en d'autres lieux obscurs, pleins de ténèbres et d'acharnement. Il monta rapidement l'escalier et frappa du poing à la porte des vieux serviteurs. Après un assez long moment on entendit des chuchotements, des pas traînants, un bruit de meubles renversés et la porte entrebâillée prudemment laissa enfin voir une tête luisante, chauve jusqu'aux oreilles, aux yeux à moitié fermés de sommeil, et une expression de perplexité ou de ruse marquée dans les plis du visage affaissé. Il ne regarda même pas la personne qui frappait et dit: — Peut-être cherchez-vous monsieur le militaire qui habite en bas? Nous sommes depuis longtemps à la disposition de messieurs les militaires et monsieur l'officier pourrait vous soupçonner de...

— Où est la signorina? demanda Bota brutalement, et il le repoussa violemment au-delà du seuil auquel il se raccrochait avec désespoir comme à une ligne qui garantissait sa tranquillité, sa sûreté.

Une exclamation de stupéfaction sincère lui échappa. — C'est monsieur le militaire lui-même, mais qu'est-il arrivé, monsieur l'officier? Qu'est-il arrivé, les Bourbons reviennent-ils, le siège de Gaète est-il levé? Ah ! quelle joie pour monsieur le comte ! Concetta, hé ! Concetta, c'est la paix, monsieur le comte va rentrer et ces gentils officiers qui savent se promener même dans notre rue sans crier toute la nuit, tu entends, Concetta?

Bota fit un geste d'ennui, il ne se rendait pas compte si le vieux était un pauvre d'esprit ou s'il faisait semblant. — Laissez cela, don Ciccio, où est la signorina Fabia?

— Ah, vous avez l'air bien troublé, monsieur l'officier, je pense qu'un jus de citron vous ferait du bien. Concetta ! cria-t-il de nouveau. La vieille se tenait toute recroquevillée et hochait mélancoliquement de la tête tout en haut d'un lit formé de tapis roulés et de coussins brodés. — Bien sûr, monsieur le comte, bien sûr les officiers, un jus de citron, bien sûr.

L'immense pièce était un dépôt, il n'avait rien vu de semblable qu'aux entrepôts de La Spezia, mais ici tout était piteux, abîmé, en proie à une maladie impitoyable.

— Fabia, où est Fabia? et ce n'est qu'alors, quand sa voix eut baissé jusqu'à ne plus être que prière, qu'il reçut une réponse: — La signorina? Mais la signorina est partie. Au matin elle a regardé par la fenêtre et a exclamé: — Je puis maintenant rentrer à Montebello. La chérie, elle est allée tout seule jusqu'au marché et a fait venir les rouliers, elle était contente de n'avoir pas tout déballé. Elle disait: — Jusqu'à ce que je n'arrive au manoir il fera tout à fait chaud, les orangers doivent fleurir d'un jour à l'autre. Je ne peux pas manquer cet instant à Montebello. Vous savez, monsieur le militaire, la signorina prétend que les orangers d'une certaine région fleurissent tous en même temps. La signorina disait: — Si on a de la patience, don Ciccio, on peut saisir l'instant où les pétales s'ouvrent. L'air

vibre pendant quelques secondes et on entend un son prolongé, comme le tuyau de fa de l'orgue dans la Chiesa San Giovanni.

Bota fit volte-face et descendit l'escalier la tête basse, laissant le vieux parler tout seul. Sa voix aiguë le suivit jusqu'à ce qu'il sortît dans la rue. Il entendit à nouveau l'appel du courrier, il était tout près, dans la petite place qui s'ouvrait au bout de la seconde rue. Il se sentait humilié, la disparition de Fabia aussi inattendue que son arrivée dans la maison des comtes Veltro semblait être une décision prise à l'improviste, à la suite d'un événement grave. Il ne pouvait pas savoir pourquoi elle l'avait fait, une seule chose était certaine, c'est qu'il ne la verrait plus jamais. Il était désemparé et devait entreprendre quelque chose avant d'être accablé par la tristesse et la mélancolie qu'il sentait tout près. Le coup reçu pouvait perdre son effet et il se trouverait alors plongé dans un état d'apathie totale que, il s'en rendait compte, il serait incapable de vaincre. Il se dirigea vers l'endroit où se trouvait la diligence de Gênes, plutôt à contre-cœur, ses bottes noires frappaient les pierres noires du pavage, et il ressentait chaque fois une douleur organique heurtant ses tympans, se plantant quelque part dans son cerveau. Il serrait les dents pour ne pas crier de douleur ou ne pas éclater en sanglots, il se fiait à son seul instinct et il détourna les yeux du spectacle inattendu de la mer qui apparaissait derrière un bâtiment rongé par l'humidité. Il sentait la lumière violette jaillissant de nouveau, vacillante, mais il n'avait pas le courage de la regarder. Lorsqu'il mit la main sur la poignée de la portière pour monter dans le coche il aperçut un instant l'officier de bersagliers, le dos tourné, causant avec quelqu'un de la cavalerie. Et à cet instant même, devinant que l'officier surveillait en fait le départ du coche, une pensée lui vint, fulgurante: — Est-ce que, cette fois-ci, je n'ai pas trop désiré? Dans la voiture, serré entre un prêtre et deux marchands de tissus, il réussit à se représenter la lumière violette qui jaillissait des iris immenses de la signorina, la même lumière qu'il avait évitée quand la mer avait soudainement brillé devant lui. Et tandis que la diligence vacillait, accompagnée des cris des postillons et du claquement des fouets, il comprit clairement que la signorina Fabia n'était pas partie, que c'était lui qui l'avait éloignée, imaginant son départ comme il avait imaginé la neige à Naples. Mais, cette fois-ci avec une plus grande volonté.

Galați

Après que le *Josepha*, le nouveau navire à roues de la Compagnie Danubienne de Navigation, eut dépassé Breznița, un village dont on n'apercevait que des taches blanches au milieu de la verdure et, les surplombant, un couvent accroché comme par miracle sur la paroi de pierre violacée, Bota sortit de la cabine, enveloppé dans sa pèlerine de

voyage, comme s'il eût souffert du froid. On était aux premiers jours de juin et le voyage vers les Principautés l'avait fatigué plus que de raison. Il s'appuyait à la lisse en bois du garde-corpe et regardait l'eau d'un calme surprenant après ses grondements et ses tourbillons dans le passage des Cazane, deux heures à peine auparavant. À Orşova la police autrichienne et les douaniers avaient fouillé tous les coins du navire comme s'ils avaient cherché quelque chose de précis, mais Bota se convainquit bientôt que ce n'était qu'une simple démonstration de rigueur et d'autorité lorsqu'un douanier glissa devant lui avec une adresse remarquable un doublon dans la large manchette de son uniforme, ce qui le dissuada d'ouvrir deux ballots assez grands couverts de toile de sac, surveillés par un marchand grassouillet, brun, son nez mince surmontant l'ombre d'une moustache, peut-être arménien, peut-être turc. Après que l'officier autrichien eut examiné les papiers, avec des gestes brefs, d'une politesse froide, légèrement méprisante, le marchand s'approcha de Bota et tenta d'entrer en conversation avec lui. Il était probablement ému et avait besoin de parler à quelqu'un pour reprendre son calme. Il s'adressa en roumain, éclaircissant sa voix légèrement altérée. — Si on est passé maintenant, cher monsieur, tout ira bien. Je connais bien ce bateau, je vais deux fois par mois à Vienne, c'est une bonne machine, qui se tire des tourbillons sans difficulté. Il soupira doucement et essuya de son index quelques gouttes de sueur qui avaient perlé au-dessus de sa lèvre ombragée d'une moustache rare.

— Et où va Monsieur, s'il m'est permis de le demander? Bota lui jeta un regard indifférent, serra davantage sa pèlerine, tourna brusquement et après avoir fait quelques pas sur le pont, le temps de décider ce qu'il allait faire, descendit pour aller s'enfermer dans sa cabine. Derrière lui, le marchand s'humectait les lèvres, interloqué, puis haussa les épaules et s'assit sur l'un des ballots ne voulant plus se tourmenter pour autre chose après avoir passé sans histoire la douane autrichienne.

Remonté sur le pont, Bota s'était appuyé à la balustrade qui vibrait légèrement, il aspirait fortement l'air sentant la vase, l'eau était tranquille mais trouble après le passage des rapides et il regardait d'un œil avide la rive gauche. C'était un pays nouveau, inconnu mais qui ne lui était pas étranger. Il se sentait ému, comme il l'avait été à Naples lorsqu'il avait rencontré le capitaine Mălinescu. Il récapitula en pensée, rapidement, ce qui devait lui entrer dans le sang, devenir une seconde nature: Bottai, représentant de commerce de la maison Gerbolino, résidant à Gênes. Il ne savait pas le roumain. A ce point, il s'arrêta, pouffa et pensa qu'il devait respecter la consigne mais que rien ne l'empêchait d'apprendre le roumain. Les aubes battaient l'eau à grand bruit, le bateau inspirait confiance et les passagers étaient sortis sur le pont dès l'entrée dans le défilé. La tentative du marchand d'entrer en conversation avec lui l'avait rendu inquiet, la curiosité de gens de cette espèce pouvant être dangereuse. Pendant tout le voyage jusqu'à Vienne, et de là à Budapest, il avait prétendu être malade, ce qui obligeait ses compagnons de voyage de renoncer aux conversations habituelles sur le temps, le commerce et la récolte pour passer à un sujet tout aussi inté-

ressant, mais qui pouvait lui être utile, celui des maladies et des infirmités. Bota se plongeait dans un mutisme total, les laissant s'aventurer dans les descriptions et explications les plus compliquées, ultrabaroques, de maladies, pour constater en fin de compte que les hommes, les hommes surtout, se gardaient de le toucher ou de lui poser une question, craignant même qu'il n'ouvrît la bouche. Ce qui fait que pendant ces semaines de voyages il avait réussi à ne prononcer qu'un minimum de paroles, et à ne pas se laisser entraîner dans les histoires et les confidences propres à ceux qui voyagent sachant trop bien que les routes fourmillaient d'espions, et qu'un commis-voyageur sarde en route vers les Principautés ne pouvait passer inaperçu.

Le passage à la douane roumaine se déroula rapidement, c'est du moins ce qui lui parut, car il était absorbé par le spectacle nouveau pour lui des uniformes des *dorobantzi*, du parler brusque des fonctionnaires, du grouillement du port de Severin d'où montaient des cris inconnus, mais qu'il comprenait bien. Beaucoup de voyageurs descendaient là, c'étaient des sujets autrichiens: des Hongrois, des Slovaques, quelques Croates, des gens âgés, accompagnés de leurs familles et de serviteurs qui charriaient sur leurs dos des malles marquées d'initiales, des boîtes à chapeaux, des ballots. C'étaient des bourgeois des provinces frontalières de l'empire qui allaient faire leur cure à Buziaş ou dans la vallée de la Nera, où ils parvenaient plus commodément par ce petit détour.

Le *Josepha* allait jusqu'à Galaţi, bien qu'y arrivant presque sans passagers ni chargement, les caisses pour la Commission Danubienne étant la seule cargaison de quelque valeur. Mais la Compagnie s'entêtait à envoyer le bateau faire cette course deux fois par mois dans le seul but d'affirmer sa présence et de manifester l'intérêt qu'elle portait à la navigation dans le cours inférieur du Danube.

Le lendemain vers midi la cloche du bord annonça qu'on approchait de Galaţi, déjà visible à l'œil nu, grâce surtout à son appontement pour le chargement des céréales et du bois de construction. Le fleuve s'anima subitement, une foule de barcasses et de petits voiliers manœuvraient accompagnés de cris aux notes graves et du grincement des cordages et des poulies, l'eau changea de couleur et, de jaune gris qu'elle était, devint sombre. Des planches, des débris d'embarcations et des lambeaux de végétation flottante s'écoulaient le long de son bord, obligeant les marins à veiller, armés de gaffes, pour empêcher que les roues à aubes ne soient bloquées. Le *Josepha* accosta et se vida en un quart d'heure de passagers et de marchandises. Le marchand arménien ou turc était attendu par un chariot dans lequel deux portefaix qui s'étaient couvert la tête et le dos d'un sac chargèrent soigneusement les ballots de toile grise. Comme s'il avait oublié le refus de Bota d'entrer en conversation avec lui, le commerçant s'approcha de lui, le salua du bout des lèvres et lui dit: — Si vous avez besoin de quoi que ce soit, adressez-vous à monsieur Iunian Vartic. Puis, après une pause qui devait être pleine de sous-entendus: — C'est-à-dire à moi, monsieur le représentant de commerce. Les bâtiments jaunes voisins de la Capi-

tainerie. Comme je vous l'ai dit, je me rends deux fois par mois à Vienne. Et avec un mouvement du menton par-dessus l'épaule, avec le *Josepha*, seulement avec le *Josepha*.

Bota domina son premier mouvement qui était de lui tourner le dos. Il lui semblait que M. Iunian Vartic en savait trop, aussi quel nom ! il se trouvait en plein Levant bien que rien, pas même l'image théorique qu'il s'était faite des Principautés ne l'indiquât, il sourit et dit en italien: « Non capisco ». Et Iunian Vartic hocha la tête avec compréhension, chuchotant assez fort pour être entendu: — Comme vous le désirez, mais surtout comme vous le pouvez.

Après que le marchand se fut éloigné, il le regarda, qui s'appuyait d'une main à la ridelle du chariot, traînant les pieds dans la poussière sans avoir l'air d'y faire attention, uniquement préoccupé de ses deux ballots. Bota pénétra dans la ville où il devait trouver la résidence du consul de Sardaigne, signor Santini. Il était soucieux, Iunian Vartic était un espion, peut-être pas le plus dangereux. Il n'avait dit à personne la profession qu'il avait déclarée ni qui il représentait, l'officier autrichien avait lu en silence ses papiers, et l'employé roumain y avait à peine jeté un coup d'œil, pourtant le marchand n'avait pas hésité dans la manière de s'adresser à lui, donnant à entendre que seules les circonstances l'empêchaient d'en dire davantage. Il avait besoin de tranquillité et d'un lit qui ne se balançât pas pour réfléchir à ce qu'il devait faire, pour juger de quel côté venait le danger et où étaient ses amis. Rien ne s'était encore révélé, mais il avait la conviction qu'il était mêlé à une affaire très embrouillée où sa vie n'était certainement pas la chose la plus précieuse. La décision de Türr de l'envoyer dans les Principautés avait été si inattendue que ce n'était qu'en cours de route qu'il était parvenu à comprendre entièrement le rôle qu'on lui avait confié. Les jours où il n'avait pratiquement pas ouvert la bouche l'avaient aidé à sortir, sinon complètement du moins en bonne partie, de l'état d'aboulie où Fabia l'avait amenée. Tout lui semblait maintenant si lointain et si étranger à son être qu'il était en train d'oublier ou de considérer son aventure de Naples comme celle de quelqu'un d'autre. Il s'était promis de ne rien raconter à personne de ce qui s'était passé dans la maison des comtes Veltro, parce qu'il ne se sentait pas capable de distinguer le vrai de l'imaginaire, la réalité de la suggestion. Il observait cependant en secret la règle du jeu à la suite duquel Fabia était partie, comme il en était convaincu, un jeu d'où résultait le fait même qu'il se trouvait engagé dans cette mission et n'était plus dans la chambre aux murs moisis et sentant malgré cela l'amande amère, l'odeur que donnait toujours à l'air la présence de Fabia. Un sergent de ville lui indiqua le chemin du Consulat de Sardaigne: au bout d'une rue pavée de pierres plates de rivière un bâtiment couvert de tuiles rouges, à la porte duquel on apercevait un drapeau noir qui pendait à cause de la chaleur et de l'immobilité de l'air. Le portier le fit entrer dans une pièce immense, non-meublée, au milieu de laquelle se trouvait un registre ouvert, à couvertures vertes, placé sur une table jau-

nâtre aux pieds courbés, qui contrastait par son élégance fragile avec l'immensité de la pièce.

C'est ainsi que Bota apprit que le comte Camillo Benso di Cavour s'était éteint deux jours auparavant. On était le 8 juin 1861 et le télégramme qui annonçait la mort du premier-ministre était parvenu au consulat le matin du jour où le *Josepha* s'arrêtait dans le port de Severin. Le premier jour étaient venus présenter leurs condoléances au Consulat le maire et une délégation de la Capitainerie du port, le colonel Moruzi et quatre officiers de *roșiori* (hussards), le préfet de police, monsieur Filipescu, les chefs des factions politiques et la plus grande partie du beau monde de la ville.

Santini, tout en se balançant d'un pied sur l'autre et s'appuyant de son poing serré à la petite table, réussit à conter à Bota, parmi les inclinaisons de tête et les murmures polis de remerciement pour les condoléances combien la journée avait été chargée. Bota dut attendre que les heures fixées pour les condoléances se soient écoulées pour pouvoir expliquer au signor Santini certaines choses qui le regardaient.

— La *Matilde* et l'*Unione* sont attendues à Galați. Dans deux semaines environ elles seront déchargées au Dépôt de l'Arsenal. C'est la seule chose que je puisse vous dire maintenant. Vous savez, monsieur Bottai, la mort de Son Excellence est une véritable catastrophe ! Vous comprenez, une catastrophe ! Et après avoir prononcé ces paroles, Santini s'assit à son bureau couvert de paperasses et de cinq cendriers d'argent noirci et demeura immobile dans une sorte de prostration. Bota comprenait très bien que la disparition de Cavour entraînait de nombreux changements dans la politique italienne, mais il ne songea pas un instant que ces changements pouvaient le concerner. L'Italie était si loin, et Cavour n'était qu'une image qu'il ne parvenait pas à transformer en autre chose.

Moins que cela même, Cavour avait été une image. Bota comprenait le malheur en théorie, presque comme un syllogisme, mais ne pouvait pas s'en émouvoir. Il demeura longtemps silencieux jetant des regards inquisiteurs sur le signor Santini: — le Général Türr m'a chargé d'une mission secrète que je dois mener à bonne fin. Les armes de l'*Unione* et de la *Matilde* doivent parvenir dans les dépôts de l'arsenal, mais de telle manière que j'en puisse disposer à tout moment.

Le consul se leva pesamment, il semblait fatigué, les coins de sa bouche étaient abaissés. Quoique sachant qu'il n'avait pas encore cinquante ans, Bota avait peine à le croire en le regardant. Sans que son ventre fut proéminent, il donnait l'impression d'un homme très gras, ses yeux à fleur de tête d'un vert foncé avaient le regard indifférent des vieillards solitaires. De haute taille, les jambes maigres, il avait de grandes oreilles écartées et les épaules étroites du fonctionnaire qui a passé sa vie dans des pièces sombres, sentant les vieux papiers et la poussière des livres. — Venez, mon ami, que je vous présente au personnel et que je vous montre les lieux. Je suppose, excusez ma sincérité, que vous resterez longtemps ici sans avoir trop à faire. Et tandis qu'il parcourait le couloir sombre qui conduisait à

la salle à manger, Bota comprit que les bureaux officiels et les appartements du consul étaient sous le même toit. Signor Santini répéta le mot « catastrophe » qui semblait exprimer le mieux l'état d'esprit où il se trouvait.

Bota se dit qu'il lui faudrait convaincre le vieux consul de l'importance de sa mission dans les Principautés de manière à chasser l'ombre qui obnubilait et paralysait sa volonté. La mort de Cavour, inattendue et malencontreuse, ne pouvait pas et ne devait pas nuire aussi aux vivants. Il pensait que la salle à manger devait avoir l'air d'une chambre mortuaire, dont les couleurs et la tristesse pourraient faire échouer sa tentative de redresser la situation. Mais la pièce était toute autre qu'il ne s'y attendait. Les quelques pas semblaient avoir changé aussi le signor Santini. Ou peut-être la pensée qu'il allait se mettre à table. Le consul était un démocrate en ce qui concernait ses relations avec les autres habitants de sa maison. Il prenait ses repas avec les fonctionnaires, qui n'étaient que deux, le secrétaire, signor Lamberti et le vice-consul Onofrio Meazza, très jeune, élégant, portant des gants à presque toutes les heures de la journée. Santini était célibataire et le disait avec un tel contentement qu'on pouvait en conclure que cette circonstance avait été la raison décisive de sa nomination, dans la ville de la Commission Danubienne. La salle à manger était une assez grande pièce, lambrissée en bois de noyer, les fenêtres couvertes par des draperies de velours de Vérone, avait tenu à préciser Lamberti tout aussi gros et vieilli que son chef. Trouvant l'occasion propice, Meazza se lança dans une longue phrase explicative dont Bota retint seulement qu'ils faisaient de leur mieux pour maintenir dans la mesure du possible l'aspect occidental d'une représentance occidentale, mais que c'était incroyablement difficile. — Cher monsieur, disait Meazza, tout prend du jour au lendemain une nuance aussi indéfinissable qu'indéniable. Rien n'est plus comme au début, rien n'est plus comme en Italie. Même le café au lait que Geronimo prépare selon une recette milanaise, et les vêtements qui nous viennent dans des caisses scellées — nous les commandons directement à la Sartoria Maggiore de Milan — eh bien, les vêtements, dès que nous les portons, prennent une toute autre ligne, quelques plis en plus et une légère déformation, qui n'est pas sans un certain charme, mais ce n'est plus la même chose. Vous savez, il m'est arrivé une aventure extraordinaire, ce piano que j'ai fait venir il y a six mois, par la maison Pincas, vous en verrez les entrepôts dans le port, ils exportent le meilleur blé de toute l'Europe, eh bien, ce piano accordé par messer Giovagnoli venu exprès pour cela, ce qui m'a coûté deux doublons, une fortune, ce piano, après exactement 63 jours, a changé subitement de tonalité. Meazza se rapprocha du coin où se trouvait le piano en question, recouvert d'un tapis à grandes roses rouges et à feuilles vertes géométriquement stylisées, sous le portrait endeuillé du comte Camillo Benso di Cavour. Bota avait vu de tels tapis dans la région où il était né, et le piano qui s'était désaccordé de manière si inattendue ne l'intéressait pas, peut-être que le signor Meazza, dans son enthousiasme, tapait sur les touches comme un tambour-major, il resta les yeux fixés sur ce tapis qui lui rappelait une feuille de noyer jetée dans le foin

du grenier de sa maison. Il n'entendit pas les accords et le fredonnement du jeune vice-consul parce qu'il sentait soudain l'odeur des murs et de la boiserie, celle des murs chaulés et du bois de sapin, qu'il avait presque oubliée. C'était celle de la maison paternelle, blottie au bout d'un venelle bordée de noyers immenses en contre-bas de laquelle se trouvaient les fours à chaux. Elle était si claire, cette image éveillée par l'odeur du bois et de la chaux qu'il comprit bien qu'il ne réussirait pas longtemps à cacher le fait qu'il se sentait ici chez lui et que s'il comprenait leur mélancolie, elle ne le touchait pas personnellement.

— Et sachez, monsieur Bottai, intervint le secrétaire du consulat au milieu du tourbillon de mélodies légères que fredonnait Meazza, d'une voix de baryton qu'il écoutait probablement avec plaisir, tout ceci ne seraient en fait que vétilles négligeables qu'on pourrait ignorer, mais le plus grave c'est que les dispositions, vous comprenez, les dispositions qui nous viennent par courrier diplomatique ont ici un tout autre aspect. J'ai l'impression que ce n'est pas seulement leur ton, mais leur sens même qui change quand elles arrivent au bord du Danube. Pas plus tard qu'il y a deux semaines nous avons reçu une lettre concernant la venue d'un certain monsieur Bogathy. Et à sa place, c'est vous qui arrivez. Je suis persuadé que c'est bien vous qui étiez destiné dès le début à rejoindre le port franc de Galaţi, mais le contenu de cette lettre a changé aussitôt qu'elle a été touchée par l'air de ce port. Vous ne le croyez pas? Bien entendu tout le monde éclata de rire, Santini toussa d'un air gêné: — Il est temps de nous mettre à table, messieurs, quoique les choses se transforment ici, l'appétit reste le même.

Bien qu'il se fût attendu à un déjeuner à la mode de Milan — Santini cherchait à montrer qu'il était un vrai Lombard toutes les fois qu'il le pouvait — Bota ne fut pas trop étonné lorsque Geronimo, celui qui préparait le café au lait, plaça au milieu de la table une sorte de cube blanchâtre de fromage de brebis salé et truffé de grains d'anis, des olives, des tomates, des oignons verts où perlaient encore des gouttes d'eau. Il apporta ensuite une *mamaliga* et une motte de beurre, puis les fonctionnaires du consulat continuèrent leur repas avec un bortch de poulet, des *sarmale* aux feuilles tendres et l'achevèrent par un café noir et des confitures selon la coutume levantine. Tout ressemblait à une émulation, le vieux Santini donnant le ton d'un travail acharné, essuyant parfois les gouttes de sueur qui perlaient à son front avec un coin de la nappe, véritable toile de Pavie, humant bruyamment le liquide où flottaient des feuilles vertes de persil, rongeant les bouts élastiques des os de volaille, répandant autour de lui une onde de bien-être et de contentement que Geronimo admirait, appuyé à la porte, la serviette au poing, prêt à chasser une mouche plus hardie ou à essuyer une goutte qui se serait égarée sur l'étendue de la table. Lorsqu'il servit la café, le même Geronimo apporta des cigares au bout coupé, garnis de leur bande dorée, odorants, au goût de chocolat. La nuque appuyée au haut dossier de sa chaise, Santini s'adressa à Bota sans soulever ses paupières gonflées, peut-être trop lourdes: — Monsieur Bottai, vous êtes venu ici chargé d'une mission. Si je ne me trompe, une mission

que vous devez absolument mener à bonne fin. C'est du moins ce que vous disiez. Vous avez tenu à me le dire de prime abord, *que vous deviez absolument la mener à bonne fin?* Bota remuait sa confiture sans y penser, les pétales de rose s'y distinguaient encore, il avait besoin de temps pour réfléchir, il se rendit compte qu'il lui serait très difficile, surtout maintenant que ceux qui devaient l'aider semblaient se cacher derrière le vide de puissance qui s'était produit avec la mort du premier ministre. Peut-être plus que nulle part ailleurs, dans les consulats balkaniques et surtout ceux des ports du Danube rien ne se faisait au nom de la force dont étaient investis les agents diplomatiques, en attendant toujours une confirmation, puis encore une, de la puissance qui investissait. Peut-être Meazza avait-il eu raison, mais cette raison était si forte que le fait ne l'inquiétait pas, mais simplement l'étonnait. Meazza lui-même, un fonctionnaire de la nouvelle vague, si jeune et déjà vice-consul, s'était transformé en arrivant ici où l'eau était plus paresseuse et les vagues plus lentes. — Certainement, monsieur le consul, j'ai reçu des dispositions fermes, précises, sur la manière et le lieu où je dois agir pour mener à bonne fin la mission qui m'a été confiée. Je suis persuadé que la maison Gerbolino jouit d'un crédit considérable dans ce port et ceci doit me faciliter les choses. Pensez-vous qu'il y ait des empêchements?

Santini entrouvrit les yeux, regarda Bota avec attention, « comme d'habitude ils m'envoient toutes sortes d'incompétents capables de compromettre en une seule soirée ce que j'ai mis des années à construire. Et comme d'habitude il faudra que nous fassions, non, que je fasse seul toute la besogne, et de plus lui donner impression qu'il se débrouille tout seul ». — Des empêchements?! Peut-on nommer empêchement un de ces malheureux guignons qui nous guettent dans cette partie du monde? Ceux qui nous envoient ici, vous et moi, semblent penser que ce pays est une sorte d'Algérie pacifiée où il suffit de vouloir pour pouvoir. À Milan messieurs les ministres prennent des décisions pensant que nous n'avons que, je dis *que* mais il faut que vous compreniez *seulement*, à les exécuter. Et ici ce n'est pas l'Algérie, pas même la Sicile. Si vous sortez dans la rue, cher monsieur, vous trouverez à moins de cent pas dans un bâtiment à balcons verts, horrible il est vrai, le consulat anglais, et à tout au plus un demi kilomètre la maison longue avec volets et barreaux aux fenêtres du consul autrichien. Puis, l'un après l'autre, à la file, en allant vers le quai de marbre, près du Boarding-House, les consulats de Russie, de France et de Hollande; le consul de Prusse habite encore à l'hôtel et ne fait rien d'autre que de compter les navires et d'envoyer de rapports à Iaşi. Nous recevons des dispositions mais eux, aussi, ils en reçoivent. Et si ce n'était que cela, passe encore. Mais nous nous trouvons dans un pays étranger où les gouvernements changent comme nous changeons les bougies dans cette chancellerie, sans que cela signifie quoi que ce soit, pas même l'anarchie, car le prince Cuza est un entêté. J'ai l'impression que les changements de gouvernement font partie de son programme. Je n'ai pas encore entendu qu'il ait confié le mandat de premier-ministre à un chef de faction majo-

ritaire. Les intérimats lui conviennent à merveille et l'administration fonctionne selon les ordres de monsieur Kogălniceanu. C'est une chose dont personne ne tient compte là-bas, et Santini leva l'index, dans les ministères qui nous envoient des lettres et des dispositions. Vous venez avec une mission bien claire. D'accord. Mais si elle se trouble que ferez-vous? Si la *Matilde* et l'*Unione* n'entraient plus dans le Danube mais s'égaraient quelque part, la mer est grande, où même si elles y entrent et que les caisses s'enlisent à l'Arsenal et que vous ne pouviez plus les en sortir, c'est la première des choses à laquelle je pense. Le Prince ne peut pas toucher au miel sans s'en lécher les doigts. Vous a-t-on dit cela à Gênes? Vous a-t-on dit qu'il y a ici une douane, une police, une politique? Je suis très curieux de savoir, monsieur Bottai, si vous y avez pensé un seul instant. Que eux n'y aient pas pensé, ça j'en suis certain !

Meazza et Lamberti, qui humaient à petites gorgées le café, déjà froid, regardaient Bota sans curiosité particulière; suffisamment de personnages plus ou moins étranges avaient défilé au consulat de Sardaigne. Peu de temps auparavant ils avaient reçu la visite de Marc Antonio Canini, une figure agitée et célèbre qui avait occasionné une soirée avec musique à laquelle avaient été invités les amis de l'Italie et des demoiselles du beau monde, accompagnées de leur famille, bien entendu. Canini avait récité quelques sonnets en roumain, ce qui avait fait une forte impression, la visite faite quelques années auparavant par le poète Sachi étant déjà entrée dans la légende du port franc de Galaţi. Il y venait les envoyés du sieur Strambio, le consul général à Bucarest, des Hongrois, des Polonais qui prétendaient être chargés de diverses missions mais qui avaient principalement besoin d'un bon lit et d'une soupe au parmesan préparée par Geronimo. Les hôtels étaient pleins de courriers et de gens qui passaient leur temps à contempler quelque voilier turc ou des îles ioniennes ou un navire à vapeur hollandais ou prussien, pleins de patience mais la bourse plate. Et, comme dans tous les consulats éloignés, les frais étaient souvent supportés par la cassette de monsieur le secrétaire ou de monsieur le consul ou de son adjoint. Pour ce qui est de ce dernier, la chose était plus difficile car il était dans un état permanent de gêne financière, portée avec élégance il est vrai, et qui passait presque inobservée, surtout à cause de sa vivacité et de son amour de la vie. — Avez-vous fait quelque connaissance pendant votre voyage?

Celui qui avait posé la question était le vice-consul. Bota eut le sentiment que les relations entre Meazza et Santini étaient en fait autres que celles d'un chef et d'un subordonné. La question de Meazza avait arrêté le consul au beau milieu d'une ample description des obstacles qu'il rencontrait dans la réalisation de ses initiatives, elle l'avait arrêté et même lui avait fait prendre un air aprobateur, intéressé. — Oui, oui, avez-vous eu l'occasion de faire quelque connaissance pendant votre voyage jusqu'à Galaţi? reprit Santini.

Bota se laissa aller dans sa chaise: — Non, j'ai voyagé seul, de fait j'était fatigué, si fatigué que j'en paraissais malade. Et en Autriche ils craignent les maladies, et se méfient des étrangers qui pourraient être malades.

La seule chose plus marquante a été une conversation, même pas autant, quelques mots échangés avec un commerçant, un Arménien sans doute, et cela lors de l'entrée dans les Principautés. Une personne très curieuse et serviable. Peut-être à cause de son métier, le commerce oblige à chercher des clients, non des amis. Dès le début, il m'a offert ses services, il avait appris, de l'officier autrichien probablement, que j'étais agent de commerce, j'ai vu que c'est l'habitude ici de glisser une pièce dans la manchette aux agents de l'autorité et il ne lui a ainsi pas été difficile d'apprendre quelques détails sur mon compte. Bien que je ne lui aie rien demandé, il a trouvé moyen de me dire qu'il allait chaque mois à Vienne avec le *Josepha.* Du levantinisme que tout ça ! conclut Bota, furieux de s'être laissé prendre au piège de Meazza. La question de ce dernier, mais aussi la façon de faire durer le déjeuner n'étaient pas une manière agréable de passer l'après-midi mais un interrogatoire, assez bien dissimulé mais non moins efficace et précis.

— Avec le *Josepha?* Alors il ne peut s'agir que de Iunian Vartic, le fournisseur d'Omar Ferzi pacha. S'il va tous les mois à Vienne avec le *Josepha,* ce ne peut être que Iunian Vartic. Le pacha Omar Ferzi a la passion de l'alcool et Vartic lui apporte des liqueurs françaises de Vienne, le pacha n'en achetant pas une goutte à Galaţi parce qu'il tient à son prestige. Bota confirma machinalement. — Il avait une caisse immense qu'il ne quittait pas d'une semelle, il se pourrait qu'elle ait contenu des liqueurs françaises, mais il me semble assez étrange d'aller en chercher à Vienne. Galaţi étant port franc, on peut facilement y faire venir les liqueurs directement du pays d'origine. Et pour ce qui est des achats d'Omar Ferzi il n'est dit nulle part qu'ils doivent été faits à son nom. Je me figure que le port est plein d'amateurs prêts à offrir leur signature pour des choses bien plus délicates.

Meazza se leva subitement, renversant presque sa tasse. — Il faut que je parte, le télégraphe ferme dans une heure. La correspondance doit être surveillée attentivement en ces temps-ci, les nouvelles instructions de monsieur Ricasolli pourraient nous préparer des surprises et il serait dommage de les manquer, car tout a tendance de prendre ici un aspect différent. Au revoir, Monsieur Bottai, et ne vous faites pas de souci à propos des voyages de Vartic effendi. Ma question était uniquement pour faire passer le temps.

Arrivé sur le seuil, Meazza salua d'une inclinaison de tête « Messieurs ! » et partit en laissant derrière lui une inexplicable sensation d'irritation. Après un temps, Santini dit en soupirant: — Reposons-nous donc, des journées difficiles nous attendent, notre hôte doit être brisé de fatigue et, du reste, nous ne pouvons lui offrir d'autre distraction qu'un bon lit pour un sommeil bienfaisant. Demain, une autre journée nous attend. Accompagné de son secrétaire, le vieux consul, soufflant péniblement comme les vapeurs de la Compagnie de Navigation, disparut dans l'obscurité des pièces qui sentaient la lavande. Geronimo conduisit Bota dans la chambre

d'hôtes, froide, négligée, comme on pouvait s'y attendre dans une maison où manquait la présence d'une femme.

Bota passa les jours suivants à se promener seul dans la ville, il dit à ceux du Consulat qu'il voulait louer un logement quelque part près de l'Arsenal et du port, ce qui lui serait plus commode. En fait il ne se hâtait pas de quitter le consulat, il s'y sentait en sûreté et se rendait compte qu'en vivant auprès des fonctionnaires il serait plus tôt au courant du véritable état des relations existant dans le monde des six consulats et surtout qu'il parviendrait à connaître les méthodes pour pénétrer dans le monde des armateurs et des officialités. Il venait peu de monde au Consulat, l'absence des dames faisait que les habituelles soirées requises par le protocole se transformaient rapidement en parties animées de chemin de fer ou de baccara mettant en jeu des sommes illusoires, personne ne prenant au sérieux les billets signés passé minuit.

C'est pourquoi les Italiens s'empressaient-ils aux bals organisés par la représentance de la Commission Danubienne, ou à ceux de la mairie auxquels participaient presque tous les officiers des deux régiments de la garnison. Bota avait été invité par Meazza à l'accompagner à une soirée donnée par mademoiselle Marina Velisar chez qui, disait le vice-consul « on peut rencontrer tout le beau monde et tous les escrocs, ces derniers étant les plus intéressants ». Il avait refusé, pensant que de toute façon il arriverait à connaître ces bals, les navires qu'il attendait étant retardés en mer de Marmara ou ailleurs, et qu'il n'y avait donc pas lieu de se presser. Cela avait éveillé la curiosité, un agent de commerce qui ne venait pas dans la maison Velisar où il pouvait arranger les transactions les plus fantastiques de toute la région du bas-Danube ne pouvait être qu'un original, et cela lui valut une invitation officielle de la part de la famille Velisar pour le grand bal annuel, en l'honneur de l'anniversaire de Marina. C'était pour dix jours plus tard, ce qui lui laissait un répit suffisant.

Il parcourut les rues en pente de la ville avec le sentiment de se trouver dans une ville connue mais où les lieux lui étaient totalement étrangers. Il tressaillit presque à chaque parole prononcée plus fort, aux cris qu'il entendait; leur sonorité et le fait qu'il n'avait pas besoin de comprendre, qu'il savait, le prirent au dépourvu. Les visages étaient autres, autres les habits, les maisons, l'étrange couleur des murs, allant du jaune-orangé jusqu'au rouge, par ci par là une tache bleue comme un œil, l'éclat éblouissant des plateaux à poignée sur lesquels on portait les tasses de café et les verres d'eau, l'agitation, les tuiles creuses des toits, et les planches noircies des clôtures qui entouraient les jardins pleins de fleurs devant les maisons, des hommes jouant au tric-trac, des jeunes gens en haut-de-forme et canne à pommeau d'ivoire, grasseyant, comme il en avait vus aussi au Quartier Latin, tout était semblable à une image que seuls peuvent faire naître les sables brûlants, semblable aux villes que voient, dit-on, ceux empoisonnés par des champignons. Il savait bien que ce n'était pas ça la Roumanie et pourtant elle existait là aussi, surgissant à travers les voiles épais de l'odeur de sésame et de celle répandue par les ballots de coton empilés dans la

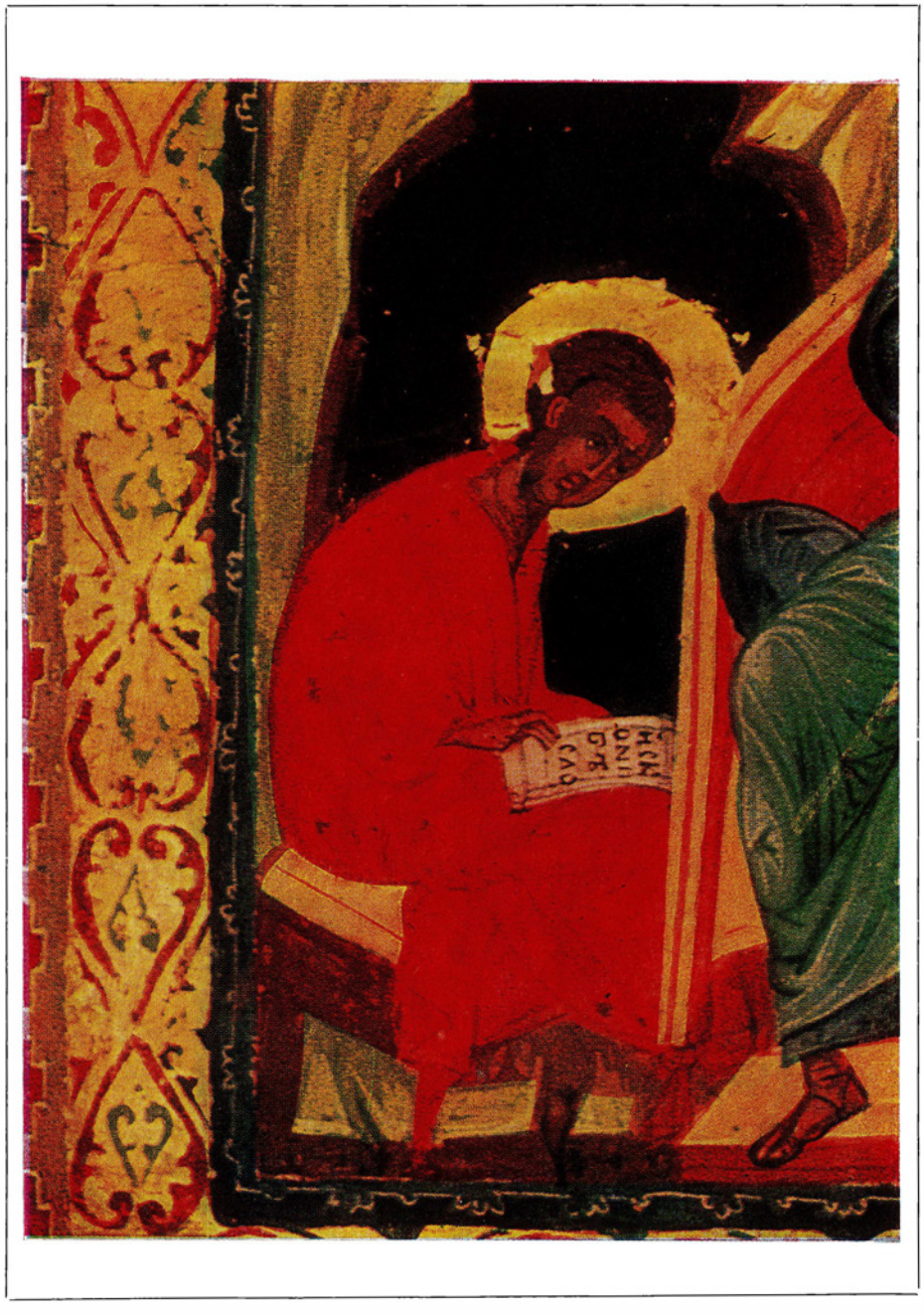
rue. C'était un monde qui lui était inconnu, qui ne ressemblait ni à celui de son enfance ni à celui où il avait vécu la plus grande partie de sa vie et cependant, à bien regarder, il découvrait que ce n'était qu'un miroir profond, peut-être embrumé, de son âme. Il touchait le crépi, le pisé des murs, il sentait sous ses semelles les galets arrondis du pavage, il souriait à la foule d'enfants qui semblaient ne pas respirer mais seulement courir et il était étourdi parce que autour de lui tout était roumain, que tout ce qu'on chantait, ce qu'on louait, ce qu'on dénigrait, le beau comme le laid, n'avaient pas besoin d'être compris parce qu'ils étaient connus. Quelques jours de flânerie sans but précis dans la ville lui firent croire que sa vie était soudainement devenue libre pareille à une fleur d'oranger qui s'ouvre d'un seul coup, avec un bruit que seul les papillons peuvent entendre. Et c'est à peine avec ce sentiment ou cette pensée qu'il comprit pleinement qu'il n'avait pas désiré assez fortement la disparition de Fabia. Quelque chose en était resté, comme le bruissement du papier dans sa poche, la seule preuve qui lui restait du passage de Barrido en ce monde.

Il trouva sans difficulté une chambre à l'hôtel « Marmara » à proximité du port, non loin des Dépôts de l'Arsenal. Il s'entendit avec le propriétaire, un Grec établi depuis longtemps dans le port franc, pour une somme qui semblait décroitre à mesure que son séjour se prolongeait de telle sorte que, à en croire l'hôtelier, dans six mois il en arriverait à être logé gratuitement. Bota avait souri avec condescendance, les commerçants sont partout les mêmes, mais pas un instant il ne voulut penser qu'il resterait à Galaţi assez longtemps pour habiter gratis à l'hôtel « Marmara ». Kir Panaiotis le regardait mélancoliquement, — On ne me croit jamais quand je veux expliquer les avantages de la vie à l'hôtel « Marmara », avait-il dit, mais vous devriez me croire, signor, je lis sur votre visage que le port franc vous convient, alors pourquoi ne pas en profiter. La vie de l'homme est trop courte pour être aussi mesquine ! Et Bota paya un mois d'avance sans rien dire, étonné par l'insistance, nouvelle pour lui, que mettait l'autre à deviner ses pensées et ses désirs. La ville lui envoyait le premier signe que la solitude, le mystère n'existaient que pour le plaisir d'être dévoilés, découverts.

Il ne s'installa au « Marmara » que deux jours plus tard, temps pendant lequel il parvint à se rendre compte qu'il était préférable, pour la réussite de sa mission, de ne pas recourir à l'aide du Consulat mais à n'importe qui d'autre, peut-être même à la demoiselle Marina Velisar, encore inconnue.

Les quelques jours passés avec les fonctionnaires de la représentance de la Sardaigne dans ce port éloigné lui dévoilèrent une partie inconnue du monde dans lequel il avait vécu jusqu'alors. La vie de caserne, les campagnes fatigantes moins par leur longueur que par l'excessive décharge nerveuse qu'elles déclenchaient après chaque victoire, une victoire dont eux seuls, les vainqueurs, connaissaient le secret, lorsque tout tenait à un fil, au hasard ou à la légende qui entourait le Général. Il se considérait un homme chanceux, mais il pensait que sa chance était due seulement au fait qu'il vivait à une époque et dans un pays qui entretenait la chance.

THEODOR MĂRIŞESCUL:
Enluminure du Tétraévangéliaire, fin du XVI[e] siècle
Bibliothèque Nationale de Munich



Enluminure du Tétraévangéliaire de Humor, 1473
Collection du Monastère de Putna

L'enthousiasme des garibaldiens remplaçait les fusils rayés, l'insoucieuse, la folle bravoure et la confiance, la confiance surtout, les faisaient ne pas sentir qu'ils manquaient de canons de siège et de colonnes de ravitaillement. La campagne de Sicile, le débarquement dans l'Aspromonte, l'entrée à Naples s'étaient passés de telle sorte que vus d'ici, de la tranquillité et du train-train des affaires quotidiennes, ils apparaissaient comme des gestes héroïques, simplifiés, comme la réalité du monde d'un somnambule. La vie réelle, à petits pas, de la nouvelle Italie ne l'avait pas intéressé jusqu'alors, il n'avait d'ailleurs pas comment la connaître, l'uniforme, les chevaux, les marches, et le sifflement du vent à ses oreilles recouvrant le monde comme une immense tache de pétrole sur la mer. L'expédition de pacification de l'Irpino, et celle de Bronte avant elle, avaient été, peut-être, des moments où il avait senti que quelque chose, pourtant, n'était pas en ordre, que quelque part, tout près, autour de lui, le monde se tourmentait et que le nouvel enfant, l'Italie, ne pouvait naître que dans la douleur et les larmes, mais il avait confiance dans le Général, dans Türr, et si eux, les Transylvains, avaient été envoyés faire un travail nécessaire et impitoyable, c'était parce qu'ils avaient eux-mêmes besoin d'une Révolution totale. Le Général le savait, tous le savaient, du colonel au soldat, et c'est pourquoi personne ne se souciait excessivement de leur vie, de leur sang lorsqu'ils étaient envoyés les premiers au feu et étaient les derniers à quitter le champ de bataille. Ils combattaient avec le désespoir de ceux qui savent qu'il leur faut y aller de deux briques pour élever le mur d'une seule. Leur but était si lointain que peu d'entre eux espéraient que leur vie serait assez longue pour qu'ils puissent le voir. Et c'est pourquoi le plus souvent, le seul sentiment qui leur restait était le désespoir. Et c'est avec ce sentiment qu'ils tentaient de se frayer un chemin jusqu'aux frontières de l'empire, là où ils devaient frapper. La seule chose à laquelle ils croyaient était que les obus qui frappaient les portes de Gaète faisait crouler les murs de Schönbrunn.

Parvenu à Galaţi, il lui avait été donné de découvrir l'immense partie du bloc de glace qui flotte invisible dans les eaux sombres de l'océan, tronc qui décide de la blancheur ineffable de l'iceberg. Ici les proclamations du Général n'avaient plus d'écho que dans la mesure où l'eussent desiré ceux qui faisaient partie du mystérieux et puissant corps de l'État naissant chaque jour plus grand et plus sophistiqué. Elles leur étaient utiles uniquement pour sa croissance lente mais assurée telle une marée des tropiques. Tandis qu'il marchait dans la poussière du duché de Bronte révolté contre le Général uniquement parce que sa population était convaincue de la vérité du dicton « les propres poux sont les meilleurs parce qu'ils sont déjà rassasiés », lorsqu'il s'écorchait les pieds et les genoux sur la pierre violacée et poreuse de l'Irpino, il n'avait pas pensé, n'avait pas réalisé qu'auprès d'eux, grâce à eux, s'édifiait, pierre par pierre, document sur document, une organisation, élégante par sa perfection, quelque chose qui dépassait les limites du biologique aussi bien que du minéral, et que ce qui s'édifiait obéissait à la première loi de la propagation de la matière vivante qui est de consom-

mer pour maintenir son état d'équilibre. Elle les envoyait au combat et ne désirait pas qu'ils obtiennent une victoire décisive, définitive. Elle défendait et cultivait la liberté, mais à tel point qu'elle sentait le besoin de la limiter. Elle représentait l'espoir de tant de gens et de peuples opprimés dans cette partie du monde, et leur confiance était si forte et si dévorante qu'elle se sentait tenue de la tromper. Et cet organisme vivant et calcifié existait avec la même organisation parfaite dans toute l'étendue du royaume de Sardaigne aussi bien que dans ce consulat lointain du port franc de Galaţi.

Meazza, le jeune vice-consul, retardait les communications par télégraphe que Santini lui remettait d'un geste décidé et une pâle gravité, les retardait juste le temps qui était nécessaire pour se former une contre-opinion à un fonctionnaire, plutôt un ami qu'un supérieur hiérarchique, intéressé d'une autre manière à être informé de l'état de fait de ces lieux, aux bouches du Danube. Et Santini à son tour retardait la communication des messages reçus de Milan juste le temps qui lui était nécessaire pour en donner une interprétation propre. Ni l'un ni l'autre n'ignoraient ces décalages de temps mais Bota avait l'impression qu'il s'était établi entre eux un armistice et qu'à partir de ce moment tout n'était plus qu'un jeu. Un jeu destiné à respecter ici aussi la loi imposée là-bas dans la Capitale. Les quelques jours passés au Consulat le tranquillisèrent dans la mesure où il comprit qu'il était seul, et que pour accomplir sa mission il devait chercher ses propres collaborateurs et ses propres voies. C'était comme s'il avait fondé à lui seul un foyer. Il bâtirait une maison, il planterait un arbre. Et s'il était obligé finalement à chercher l'appui de l'un des fonctionnaires de la représentance, il le ferait uniquement pour prouver que le tout était impossible. Il lui était indifférent qui refuserait, de Meazza ou de Santini. Il fit quelques calculs en vue de découvrir où se trouvaient en réalité la *Matilde* et l'*Unione*, mais les choses prirent une toute autre tournure au bal donné par mademoiselle Marina Velisar.

Il fut presqu'étonné de voir sur le seuil de sa porte un Meazza élégant, un œillet à la boutonnière et lui souriant avec sous-entendu: — Eh bien, vous ne venez pas?

Il le considéra éberlué, il n'avait pas compris du premier abord. — Venir? où venir? Meazza fit tourner alors sa canne entre ses doigts. — Monsieur l'agent de commerce est tout particulièrement invité au bal de mademoiselle Marina. Il se frappa légèrement la poitrine du pommeau de sa canne. —Le vice-consul de Sa Majesté en personne a assumé l'obligation de le conduire à la demeure de la rue. . ., il fit claquer ses doigts, j'ai toujours des difficultés avec les noms valaques, enfin, à la maison Velisar. Puis, quittant le ton légèrement forcé, il lui dit: — Allons, monsieur, nous allons nous mettre en retard, ou vous me direz de nouveau que vous refusez. Mais je vous conseille de ne pas le faire, car il n'y aura pas de troisième invitation et ensuite vous pourrez bien mourrir d'ennui. Et de solitude. Ici on ne peut faire des connaissances qu'en allant au bal, et le plus bal des bals c'est celui-ci, celui de mademoiselle Marina. Je descends, je vous attendrai dans la voiture.

La ville sentait la vase et le goudron, il avait plu quelque part en Europe et le fleuve était devenu jaune. Les rues étaient éclairées par des réverbères placés presque toujours aux croisements des rues en sorte que les ombres des arbres ou celles des passants étaient allongées, pointues, vacillantes. Parfois on entendait le sifflet strident d'un sergent de ville, il y en avait partout, à cause des marins étrangers tant soit peu éméchés ou pour d'autres raisons. Bien que ce fût un port, Galați était une ville tranquille, avec des coutumes provinciales, où la vie de nuit se limitait à une partie tardive de tric-trac devant la maison. La voiture avançait lentement sur le parcours qui allait du port à la maison Velisar, les sabots du cheval résonnaient clairement dans le feuillage des acacias. Tout était calme et il commençait à comprendre pourquoi toutes les choses se transformaient ici tout en gardant les mêmes apparences. Au bout de quelques temps Meazza lui parla, ils étaient dans l'obscurité, il ne savait pas pourquoi il avait tiré les rideaux. — Il me semble que vous ne vous êtes pas encore fait à votre nouvel état d'agent de commerce.

Sans attendre de réponse, le vice-consul continua, il se tenait probablement la nuque appuyée à la tapisserie de la voiture, sa voix était voilée, et Bota aurait pu parier qu'il tenait les yeux fermés. — Vous devriez faire attention davantage. Vous vous comportez encore comme un militaire. Ici, vous êtes un négociant et vivez parmi des négociants. Ne vous inquiétez pas de ne pas avoir encore de nouvelles de la *Matilde* et de l'*Unione*. Si quelque chose leur arrive vous l'apprendrez par les annonces du Lloyd. Vous êtes venu remplir votre mission mais personne ne vous a donné de terme. Avec le temps, je l'espère, vous découvrirez qu'elle n'est pas aussi importante. Ni pour vous ni pour ceux de chez nous. À ce que je crois comprendre, les Principautés ne sont plus importantes pour nous dans cette direction. Quelque chose a changé là-haut. Le nouveau ministre pense à ses pourparlers avec Vienne et je suppose que cet intérêt est nourri par celui de monsieur Drouyn de Lhuys, le ministre des affaires étrangères de Sa Majesté l'empereur des Français. Je crois que ce serait une bonne chose d'attendre. Aujourd'hui, les armes qui se trouvent sur les navires de monsieur Gerbolino nous apporteraient peut-être plus d'ennuis que d'avantages.

Bota se retourna dans l'ombre, il sentait ses joues s'empourprer, le vice-consul savait des choses que personne, absolument personne ici ne devait apprendre et cependant il les lui disait avec une telle candeur que sa première pensée fut que tout n'était qu'une provocation. — Mais, il y a là-bas des colonnes qui attendent, un plan mis au point jusqu'au dernier détail, tout est un baril de poudre muni d'une mèche, il faut seulement une étincelle pour que cette immense baraque s'effondre. Il entendit Meazza rire doucement.

— Des plans, mon ami? les plans sont faits pour l'éventualité où... Vous comprenez? Tout est mis au point? il me faudrait rire aux éclats, mais le cheval prendrait peur de mon rire, au point, dites-vous? Je vous ai déjà expliqué, dès le premier jour de votre arrivée, que là-bas tout s'arrange sans tenir compte de ce qui se passe *ici*. Et *ici* c'est un autre monde, avec

d'autres intérêts, vivant à un autre rythme. Nous faisons savoir à ces messieurs les ministres de Milan qu'ici le gouvernement a été changé mais le temps qu'ils en reçoivent la nouvelle, le gouvernement a changé de nouveau. Le prince est un politicien comme il nous en faudrait un, mais comme que nous ne l'avons pas, il nous faudra nous en débarrasser. Une guerre avec l'Autriche? Une révolte, une révolution? Il se produirait une telle tempête que notre chaloupe tricolore pourrait bien prendre un peu trop d'eau. Et il en va de même pour les Moldo-Valaques. Le prince Cuza le sait et n'acceptera jamais de faire de son pays l'allumette qui mettrait le feu à la poudrière de l'Europe. Comprenez donc, cher frère, nous ferons semblant de mettre le feu d'une main, mais de l'autre nous arracherons la mèche. Qu'est-ce qui nous manque encore? La Lombardie et Venise, et Rome. Si nous les avions, l'Italie pourrait discuter et dicter sa volonté. Peut-être serons-nous alors l'État le plus libéral d'Europe, comme il semble aujourd'hui que nous le soyons, mais nous serons un État qui ne sera plus obligé d'être libéral à cause de sa faiblesse. Ainsi il arrivera que votre mission véritable soit exactement opposée à celle qui vous a été confiée. Les armes de l'*Unione* et de la *Matilde* ne devront jamais arriver dans l'Arsenal de Cuza, parce qu'une fois là elles seront un atout entre les mains de ce prince, et que, grâce à elles, il réussirait un beau jour à empêcher le royaume de Sardaigne de gagner la confiance de l'Autriche.

— Et quel intérêt aurait-il à faire pareille chose? demanda sèchement Bota. Tout ce qu'il entendait était parfaitement plausible et il n'y trouvait pas d'autre explication sinon que le nouveau ministre Ricasolli cherchait une voie plus facile pour réaliser le plan de Cavour. — Je ne sais pas. Je ne sais pas encore, mais c'est possible. L'Autriche ne donnera rien sans compensation. La Lombardie et la Vénétie sont deux provinces et une issue à la mer. Il est à croire que Vienne vendra en échange d'autres provinces, une autre mer.

Après une longue pause, pendant laquelle on entendit des voix et des bruits de roues, signe qu'ils étaient très près de la maison Velisar, Meazza ajouta: — Simples suppositions que tout cela, frère Bottai. Et le silence est l'une des colonnes qui soutiennent notre temple. La voiture s'arrêta devant un portail figurant un arc de triomphe, gardé par deux serviteurs en livrée à la française tenant des torches desquelles coulaient des gouttes d'or et répandant une odeur étrange, c'était de l'huile d'olive, pareille à celle employée par les Anciens lors des saturnales.

Ni Meazza ni Botta ne se hâtèrent de mettre pied à terre, ils regardaient par la vitre de la voiture la maison éclairée, les couples qui entraient avec cérémonie, le rassemblement de voitures dans la cour immense. Meazza dit d'un ton indifférent: — Une partie de ce que je viens de vous dire est incluse dans les informations que reçoit Santini. C'est *leur interprétation* qui diffère. Bota inclina le front jusqu'à toucher la vitre froide — la confiance est une autre colonne du temple.

Quelqu'un ouvrit énergiquement la portière et on entendit la voix de l'huissier: Monsieur le vice-consul de Sardaigne, signor Meazza !

Puis Bota se vit dévisagé par deux yeux noirs enfoncés dans la graisse. — Ah ! quel honneur, monsieur Bottai, tandis que l'huissier reprenait — monsieur l'agent de commerce de Gênes, signor Bottai ! — Les mots français s'entendaient mal, couverts par le renâclement des chevaux et le bruit des lourdes bottes des cochers. De l'intérieur s'échappaient les sons d'une valse et on apercevait dans les raies de lumière les panaches des officiers de *roşiori* s'inclinant gracieusement.

Bota était troublé, ce que Meazza venait de lui dire lui avait fait connaître brutalement une hiérarchie hétérodoxe d'intérêts et de valeurs extérieure au monde d'où il venait. L'armée, et particulièrement la légion transylvaine, lui apparaissaient maintenant comme une étrange île de naïveté et de principes utopiques. Mais ce qui le troublait le plus c'était que le jeu politique du gouvernement de Victor-Emmanuel pouvait devenir à un moment donné contraire à ses idéaux, et non seulement aux siens mais aussi à ceux de beaucoup de ses amis et de ses camarades d'armes qui attendaient en Italie l'instant où ils affronteraient les Habsbourg. Si Meazza était sincère, et il ne pouvait en douter même s'il l'eût désiré, les lois qui les gouvernaient tous les deux étaient bien trop puissantes, et sa mission ici devenait non seulement inutile mais même contraire aux intérêts de ceux qui pouvaient donner un appui effectif aux volontaires, aux peuples prêts à se révolter. Le Général, Türr, Miroslawski, les arrangements de Klapka avec le prince Cuza, Canini qui se trouvait quelque part non loin de là, et qu'il devait retrouver? Canini, de toute évidence, c'était le seul qui pourrait l'édifier. Et s'il ne le trouvait pas il n'aurait pas le choix. Il devait remplir sa mission, la mission que Türr lui avait confiée à Naples. Même si la politique, les instructions de Ricasolli disaient autre chose. Il sourit en lui-même, ces instructions, de l'aveu même du consulat, quand elles parvenaient ici, il leur arrivait quelque chose, elles acquiéraient une nuance supplémentaire qui pouvait les dénaturer. Il prit le parti d'attendre. Que pouvait-il faire d'autre qu'attendre et tâcher de comprendre de son mieux tout ce qui se passait ici. Il se trouvait en Roumanie et c'était le principal. Meazza le toucha légèrement du pommeau de sa canne, c'est à peine alors qu'il remarqua que son habit était doublé de soie rouge de Venise, qu'il portait un haut-de-forme mat, à ruban brillant et que son visage exprimait un émerveillement enfantin. — Regardez, Bottai, n'est-ce pas que vous ne vous le seriez pas figuré?

Il regarda le long du couloir vers l'immense salle de bal dominée par un lustre dont les pendeloques se balançaient à cause de l'air échauffé par des centaines de bougies, et les sons clairs du cristal perçaient par-dessus la musique et les voix. Il chercha à découvrir ce qui enchantait tant Meazza et, jetant un regard autour de soi, il comprit — la salle était décorée dans un style naïf qui s'inspirait du goût de la société française d'une soixantaine d'années auparavant, de cette période où tout était simple et nouveau, où l'on voyait avant toute autre chose la volonté de construire un monde différent de ce qu'il avait été jusqu'alors. Il regarda plus attentivement et découvrit qu'en réalité ce n'était pas une imitation ou une influence tardive, mais bien autre chose, une naïveté ironique, qui concernait peut-être les invités.

Les rinceaux et les tableaux qui couvraient la moitié du plafond, où l'on avait peint avec une visible négligence des personnages féminins à profil grec, entourés d'enfants qui sortaient des rayons d'un soleil immense représenté au centre, là où était accroché le lustre, les inscriptions en français dont il déchiffra quelques-unes — la Déesse Raison, la Fraternité, la Liberté, tout cela était très haut, très loin, non pas les surveillant mais s'éloignant de ceux qui dansaient d'un pas à peine esquissé, qui se saluaient ou qui causaient à mi-voix. — Auriez-vous imaginé, mon cher, trouver pareille chose ici, à Galaţi? répéta Meazza.

Et tandis que Bota contemplait le plafond, le vice-consul se rapprocha de lui et lui chuchota: — C'est la signorina Marina qui a fait cela. Délicieusement folle, terriblement lucide. Vous ne regretterez pas d'être venu.

La salle de bal était entourée de colonnes qui soutenaient une galerie circulaire, et au-delà des colonnes il y avait de longues tables où servaient quelques domestiques en une tenue occidentale parfaite, ce qui n'empêchait d'ailleurs pas, comme le remarqua Bota, la plupart des invités de s'incruster autour des plateaux de victuailles ou de sucreries.

Les musiciens se tenaient en haut, dans la galerie, le chef de musique faisant face au salon, ils étaient vêtus d'uniformes militaires, probablement la musique d'un des régiments. Bota observa que la moitié des invités était en uniforme, les autres étant un mélange inattendu d'hommes en costumes européens et caftans orientaux. C'étaient les fonctionnaires des consulats, les officialités, les négociants, les agents de commerce qui formaient de petits groupes dans lesquels on discutait surtout par gestes retenus, expressifs. Marina Velisar n'avait pas encore paru, c'était une habitude française et le vieux Velisar faisait les honneurs de la maison, celui qui avait ouvert la portière de la voiture quand ils étaient arrivés. Il était ému, peut-être seulement soucieux que tout aille bien et de temps en temps il frappait dans ses mains à l'intention du chef de la musique pour qu'il fît jouer un fragment de polka ou de mazurka, comme ça, histoire de faire passer le temps, expliquait-il.

Meazza le conduisit vers un groupe hétérogène, formé d'officiers, de messieurs en habit et d'autres en caftans. Il reconnut dès le premier abord Iunian Vartic, le fournisseur d'Omar Ferzi, le représentant de la Turquie à la Commission Danubienne et sans attendre que la vice-consul fît les présentations, Iunian Vartic lui ouvrit largement les bras, disant en italien avec une voix forte, plus forte qu'il n'eût été normal: — Quel honneur, quel plaisir, monsieur le représentant de la maison Gerbolino lui-même! Puis, en français, aux personnes présentes — permettez-moi de vous présenter mon compagnon de voyage de Vienne à Galaţi, signor Bottai, dont la présence dans notre ville peut seulement signifier que l'Occident se sent à l'aise en Orient.

Bota inclina la tête, indiquant par là qu'il désirait continuer la conversation en français, ce qui du reste était coutumier à ce genre de soirées où les conversations avaient lieu en français, plus même, dans un jargon parisien venant du Marais, par suite peut-être de récentes lectures d'Eugène Sue.

Peu à peu Bota comprit qu'il y avait dans ce groupe quelques propriétaires de maisons de commerce, parmi lesquels monsieur Ştefan Ciuntu, puis Oscar Negroponti, l'un des frères Mendl, ceux qui avaient fait une magnifique affaire en vendant à l'armée anglaise de la viande conservée, produite par Mr A.L. Powell, lequel avait fondé en ce but une boucherie à Galaţi, dotée d'une machine à vapeur. Il y avait encore monsieur August Weingant, propriétaire de la grande brasserie située hors de la ville, qui apprit à Bota dès les premières dix minutes que les lois bizarres du prince Cuza lui défendaient d'installer sa fabrique en ville car, figurez-vous, une brasserie est considérée comme une distillerie, d'où le danger d'incendie. Et August Weingant de commenter sarcastiquement: — Comme si je ne mettais pas assez d'eau dans ma bière, comme cela je suis obligé d'en mettre davantage. Pour couvrir les frais de transport. Enchanté de sa plaisanterie, il en rit pendant un quart d'heure, montrant ses petites dents blanches et pointues, ce qui fit passer Bota de l'autre côté du groupe, tant sa ressemblance avec un rat de navire était choquante. Ce n'étaient pourtant pas ces personnages qui intéressaient Bota, mais les officiers, dont l'un était colonel, un homme d'une cinquantaine d'années, portant moustache et barbiche à la Napoléon III, qu'il apprit être le colonel Cristescu, commandant du régiment de *roşiori* en garnison dans la ville. Il espérait trouver parmi eux des gens qui puissent l'aider le cas échéant, dans l'affaire des caisses d'armes transportées par les deux navires gênois. Il y avait encore le préfet de police Filipescu et deux hommes de loi aux voix étudiées, de baryton. L'un d'entre eux, plus gros que haut de taille, ayant des pattes d'oie au coin des yeux, des gestes paresseux et des favoris abondants légèrement roux, qui se mariaient à la couleur bleu intense des yeux, expliqua à Bota que l'on commentait justement la brochure *La Capitale de la Roumanie* de monsieur Costache Negruzzi, fraîchement parue à Iaşi, qui démontrait avec raison que la ville la plus indiquée pour un tel honneur était justement Galaţi, ce qui aurait été équitable aussi bien pour les Moldaves que pour les Valaques. — Car, fit l'avocat d'une voix plus forte, l'union ne signifie pas l'annexion de la Moldavie par la Valachie, la perte pour la Moldavie de son histoire et de sa couronne. Et le prince Cuza, un Moldave qui oublie son pays, s'empresse de ravir à notre pauvre petit pays ses droits historiques et ancestraux, entassant tout pêle-mêle dans les ruelles de Bucarest. Peut-être la poche crèvera-t-elle et tout s'écoulera alors dans le Danube. Il leva le bras, comme s'il voulait esquisser un geste de revendication et de défense et ajouta avec un soupir enveloppant. — Que la Cour de Cassation, au moins, soit établie à Iaşi, serait en quelque sorte une compensation.

Le silence se fit dans le groupe, les dires de l'avocat couvraient en fait une réalité plus âpre, les querelles intestines du Parlement avaient ici des échos bien plus forts qu'ailleurs, ici où tout se mesurait en mètres cubes de bois de sciage, en tonnes de blé et en piastres. Les princes Moruzi, Soutzo, les deux Ghica de Moldavie, les Cantacuzène faisaient opposition au Parlement à tout acte du prince visant à consolider un État encore soumis au contrôle juridique des Puissances. La Turquie n'avait encore émis aucun

acte par lequel elle reconnût de facto et de jure la Roumanie. Les gouvernements séparés, de Iaşi et de Bucarest, changeaient rapidement, chaque geste d'indépendance à l'égard des Puissances étant accompagné d'un changement de cabinet. Le Prince Cuza prenait ses risques, payant cher chaque pas en avant, mais sa ténacité et son habileté politique avaient des résultats visibles. Le dernier incident, qui avait coûté la chute du cabinet Panu avait signifié une victoire, non seulement une victoire mais un point acquis envers la tutelle du Tsar. Bota avait appris l'incident provoqué par un Albanais, Popa Costea, chef de bataillon dans l'armée du Tsar, que Rolla, ministre de la justice à Iaşi, avait chassé de son cabinet à cause de son attitude insolente. L'officier l'avait provoqué en duel et le Conseil des ministres avait décidé son expulsion. Popa Costea s'était opposé et avait tué un officier et un soldat, étant finalement arrêté. Le prince Cuza se rendit compte de la gravité de la situation, un incident avec la Russie lui ferait perdre son appui dans la question de la reconnaissance de jure de l'Union. Un renoncement à l'application de la juridiction roumaine dans ce cas aurait signifié un renoncement de facto aux prérogatives de l'État roumain. La décision fut prise avec fermeté et rapidité. En 24 heures l'officier russe avait été jugé et condamné à mort, puis grâcié par le prince. L'intervention énergique de protestation du consul russe s'avèra tardive, ce qui n'empêcha pas le cabinet Panu de démissionner. L'ingéniosité et la fermeté de la décision de Cuza avait soulevé une vague de sympathie générale, lui permettant de continuer à agir en se sachant soutenu par le peuple. Bota savait tout cela mais ce n'étaient que des faits divers. Ce que lui avait dit l'homme de loi était tout autre chose et le calme qui s'était établi signifiait infiniment plus que le compromis élégant obtenu dans le cas de Popa Costea.

L'orchestre attaquait des fragments de mazurka, de quadrilles et de valses, s'arrêtant brusquement lorsqu'il lui semblait que mademoiselle Marina Velisar allait paraître. La salle bourdonnait comme une ruche et le fait que de nombreux groupes s'étaient formés n'était pas bon signe pour ce qui devait suivre. Les serviteurs faisaient circuler des plateaux de verres de liqueur et de pâtisseries, de bonbons et de sorbets, séparant les groupes formés selon des règles étranges, dames d'un certain âge et jeunes sous-lieutenants, commerçants et notables, consuls et jeunes demoiselles accompagnées de leurs familles, tous vibrant d'une nervosité cachée, l'absence de mademoiselle Marina étant commentée du bout des lèvres et les paupières baissées.

— Je pense que vous avez tort, mon cher Şerbănescu, — ce dernier étant l'avocat qui venait de parler. La brochure de monsieur Negruzzi est l'œuvre d'un homme de lettres et ceux-ci sont généralement enclins à exagérer, je pense qu'ils le font parce qu'ils n'ont pas suffisamment confiance dans les mots. La capitale? Est-ce vraiment la question qui agite nos patriotes? Seul un esprit d'enfant habitué au marchandage pourrait inventer une telle question, comme si l'Union devait se faire avec la balance et l'abaque, que me donnes-tu pour que je te donne. Le colonel Cristescu regarda ceux qui l'entouraient en semblant chercher un appui, une main sur la garde de

son sabre et caressant de l'autre sa barbiche d'un geste machinal. Il s'était rendu compte au dernier moment de la gaffe qu'il venait de faire, l'allusion malicieuse aux intérêts des commerçants de Iaşi qui voyaient leurs affaires compromises par l'établissement définitif du gouvernement à Bucarest avait touché la sensibilité des commerçants présents. Il rencontra le regard investigateur de Bota, eut l'impression que c'était le seul capable de le soutenir et s'adressa à lui: — Chez vous, en Italie, par exemple, quelqu'un pourrait-il se figurer la capitale à Sassari ou même Palerme? Ou encore quelqu'un a-t-il pensé d'abord à la capitale et ensuite à l'armée, aux institutions, à l'administration? Et sans attendre de réponse, le colonel Cristescu frappa de la main le fourreau de son sabre, le faisant résonner étrangement dans cette salle — eh bien, non ! Car la première mission d'un prince qui fonde un pays est d'affermir son État, sans tenir compte des ambitions et des caprices des uns ou des autres. Je vous demande, messieurs, le Pays avait-il une armée avant l'Union? Non. Et aujourd'hui nous avons une armée, et une artillerie, des troupes d'infanterie et de cavalerie, et les manœuvres de Furceni ont démontré que l'armée n'était pas un corps de parade. Mais il nous faut du temps, de l'argent et des hommes pour en faire l'armée dont nous avons besoin. Vous le savez mieux que moi, messieurs, que nous avons besoin d'une armée forte, capable de gagner par le sang ce qui nous est dû.

Le colonel Cristescu s'était empourpré, sa tunique était trop étroite pour son corps de géant, il faisait chaud dans la salle à cause de la flamme des bougies et des hommes qui attendaient le signal de la première valse. Il se trouva soudain entouré d'un groupe attentif qui augmentait sans cesse, tout le monde le regardait avec une curiosité évidente, personne ne s'attendant à ce que justement le colonel Cristescu se lançât dans une discussion politique de ce genre, bonne seulement pour les jeunes gens agités qui se promenaient en vêtements de mode parisiennes devant le café Teodorini. Mais le colonel parut ne pas faire attention à l'expression de la plupart de ceux qui le regardaient et, pointant son doigt vers l'avocat Şerbănescu, il demanda: — Ou bien devrions-nous croire avec ces messieurs, les libéraux Brătianu, Rosetti, qu'il suffit de crier liberté et justice pour que cela soit. La Moldavie est vieille, la Valachie aussi, mais la Roumanie, messieurs, est jeune, presque un enfant. Moruzi et les Cantacuzène voudraient que le nourrisson soit laissé dans ses langes sales, tandis que les Brătianu et Rosetti, voyant que l'eau est sale, veulent la jeter sur l'heure, et l'enfant avec.

Quelque part derrière ceux qui l'écoutaient des applaudissements isolés se firent entendre en même temps que la voix de Marina Velisar: — Je suis heureuse d'entendre une déclaration claire et loyale de la part d'un digne représentant de l'armée. Mesdames, messieurs, la première valse! Et mademoiselle Marina Velisar, vêtue d'une longue robe droite, descendant jusqu'aux talons, ornée d'un seul motif géométrique brodé sur la poitrine, avec des manches flottantes s'élargissant à partir du coude, ses cheveux noirs ceints d'une guirlande de feuilles de vigne tressées de raphia, pris le colonel par le bras en invitant par une simple pirouette les couples à la danse.

Bota se retira près d'une colonne. Meazza l'accompagna ou plus exactement le poussa jusqu'au mur pour dégager la place aux couples enivrés par la musique.

— Cela se passe toujours comme ça ! murmura Meazza appuyé au mur, tenant son verre à deux mains comme pour réchauffer la boisson. — Vous parlez du colonel? demanda naïvement Bota. Et Meazza pouffa: — Eh, le colonel, je ne sais pas ce qui l'a pris ce soir, peut-être est-il vraiment nerveux à cause de la brochure de Negruzzi. Les gens d'ici accordent une trop grande importance aux littérateurs, c'est presque une manie de se croire un homme politique dès qu'on a écrit deux ou trois poésies. Les politiciens sont des intellectuels et les intellectuels sont inévitablement des gens de lettres. Je crois que c'est la chance de Cuza. Eux écrivent des poèmes et lui émet des décrets. Je ne parlais cependant pas du colonel mais de la signorina Marina. Il lui plaît de se faire attendre et de paraître par surprise. C'est une manière spéciale de jouer avec les hommes. Qu'en pensez-vous? Et Meazza vida son verre, en fait l'opinion de Bota lui était indifférente.

L'orchestre changea brusquement la valse en une polka, le chef d'orchestre semblait pris d'enthousiasme, les introductions qui avaient précédé l'ayant incité, il se penchait très bas par-dessus la balustrade comme s'il avait voulu pousser les couples à la danse. C'était très différent de ce que Bota avait vu jusqu'alors; en France il y avait un cérémonial de la danse; en Italie, surtout dans le Sud, on ne dansait qu'avec sa partenaire, faisant abstraction de tout le reste, même de la musique. Les goûts, les regards devenaient toujours plus privés de pudeur, plus sensuels, mais seul l'intéressé en déchiffrait le sens.

Appuyé à la colonne de briques vêtue de trachyte, il aurait pu y inscrire son nom avec son ongle pour pouvoir y revenir, il regardait avec enchantement, il avait découvert la chose qui était autrement que dans tous les autres bals qu'il avait vus. Les gens d'ici dansaient seuls. Il y avait bien des couples, des ensembles, des spectateurs et un orchestre, mais il était clair pour qui pouvait le comprendre qu'ils dansaient seuls, chacun écoutant sa propre musique, l'entendant à sa manière, et leurs gestes étaient harmonieux, mais individuels, isolés de ceux des autres, en dépit des apparences, chacun avec son rythme intérieur, avec le plaisir solitaire d'entendre la musique.

Marina glissait presque sans avoir l'air de toucher le sol à côté du gigantesque colonel; celui-ci, se débattant entre les soubressauts de son sabre et ceux de ses aiguillettes passées sous l'épaulette, se trouvait assez empêtré, mais la présence de Marina près de lui rachetait amplement ce désagrément. Bota pouvait la voir à loisir. Il la regarda attentivement, non sans un certain cérémonial, l'image de Fabia avait estompé toute autre silhouette féminine et c'est pourquoi il chercha un moyen pour être de nouveau apte à comprendre une présence dans sa plénitude. Il se sentait bien dans cette pièce, en fait il s'y sentait en sûreté comme il ne s'était plus senti depuis longtemps. Parfois, et seulement depuis qu'il était à Galaţi, il lui venait à l'esprit une image de son enfance, de sa maison, les jeux d'autrefois, l'odeur de la cuisine enfumée, une nuit passée dans les champs sous les étoiles à garder les che-

vaux, une autre à une chasse à l'affût dans un champ de maïs. À ces moments il se sentait comme maintenant, bien que rien ne fût plus différent à l'ambiance de son enfance que cette salle de bal déjà envahie par la fumée douceâtre des bougies de cire, l'odeur du cuir des ceintures et des bottes des militaires et celle de naphtaline qu'exhalaient les caftans ou les manteaux fourrés si rarement tirés de leurs coffres. La musique glissait parfois avec des artifices de fanfare d'une mazurka plus vive à une danse paysanne mais cela ne dérangeait personne, quelques-uns des jeunes officiers passant de l'élégance un peu forcée, de poupée décorative pour manteau de cheminée, à une autre, pleine d'énergie et de rythme, et ils le faisaient soit par nouveau snobisme, soit sous la magie de la musique.

— Monsieur le représentant est nostalgique? entendit-il la voix légèrement rauque à cause de la fumée ou d'un enrouement chronique du préfet Filipescu. Il avait parlé italien et Bota mima la surprise: — Monsieur le préfet connaît la langue de Pétrarque? et l'instant suivant il se rendit compte que Filipescu ne pouvait pas le croire vraiment surpris, il trouvait difficilement ses mots pour avoir pensé jusqu'alors en roumain comme cela lui arrivait toutes les fois qu'il était seul et se sentait tranquille, l'apparition de Filipescu ne l'avait pas étonné, mais dérouté. L'intention du préfet était claire, il l'avait cherché dans toute la salle, maintenant il le regardait attentivement sous ses sourcils épais, les lèvres légèrement allongées, en nage sous son habit trop étroit. — Oh ! non, je ne peux pas dire que je parle la langue de Pétrarque. Mais, comme j'habite ici depuis près de trente ans, période où Galaţi à bénéficié de la situation de port franc, j'ai eu l'occasion et le temps d'apprendre votre langue. Mais ce n'est pas et de loin la langue de Pétrarque, c'est l'idiome usuel de messieurs Secchia ou Petrocochino, que je tiens en estime particulière. Mais, monsieur Bottai, ce n'est pas pour cela que j'ai interrompu votre rêverie, de toute façon je m'en excuse.

Bota essayait de se rendre compte si le préfet était vraiment ironique ou si sa manière de parler, imprécise avec des nuances contradictoires, était due à ce qu'il avait appris l'italien avec des marchands familiers du monde levantin. Il se convainquit ensuite que ce n'était ni l'un ni l'autre mais bien un aspect de sa nature de policier. — Savez-vous, monsieur Bottai, le fait que la maison Gerbolino envoie à Galaţi un agent aussi entreprenant que vous à une époque si incertaine pour le commerce italien nous fait penser que les perspectives sont favorables.

Bota devint attentif, les paroles du préfet cachaient autre chose que l'optimisme des propriétaires d'entrepôts, en fait ses soucis étaient autres, ou devaient être autres. — Le prince Cuza et avec lui tous les hommes politiques, ne tenez pas compte des plaisanteries, Galaţi ne sera jamais autre chose qu'un port, c'est ce qui lui convient le mieux et cela lui suffit, ajouta-t-il *soddisfatto* avec un contentement mélancolique dans les yeux, eh bien, ils désirent tous que, jusqu'au printemps prochain, les Principautés Unies soient reconnues de jure aussi par la Turquie, ce qui nous donnera la stabilité politique. Et la stabilité politique signifie la prospérité économique, en votre qualité de négociant vous devez le savoir mieux que moi, n'est-ce pas? et

le *n'est-ce pas* du préfet sembla à Bota chargé de tant de signification qu'il eut la sensation de ne plus détenir aucun secret, que son séjour à Galaţi était en train de se transformer en un spectacle de *commedia dell'arte,* comme il en avait vus à Turin, où tout le monde sait qui est le trompé et qui le trompeur mais regarde jusqu'au bout parce qu'il aime voir que rien ne change de ce qu'il sait être. Le préfet Filipescu fit signe à un valet qui s'approcha avec le plateau, prit deux coupes de champagne: — Chez les Velisar on ne boit que du champagne français, ce qui est une joie pour ceux qui savent ce que c'est que la civilisation, — lui en tendit une et trinqua en faisant toucher à peine le bord des coupes, — le fait que la maison Gerbolino envoie à la fois deux navires chargés à Galaţi est très réjouissant. Habituellement les navires partent chargés de Galaţi. Je voulais vous dire, monsieur Bottai qu'Omar Ferzi s'intéresse de très près aux navires de votre compagnie. Il but près de la moitié de sa coupe en inclinant son front, cherchant en même temps regarder par-dessous ses sourcils touffus. — Un enchantement, monsieur, un véritable enchantement. Donc, comme je disais Omar Ferzi . . . Et brusquement il jeta à Bota un regard glacé, comme s'il avait voulu l'obliger à être sincère. — En avez-vous parlé avec Iunian Vartic, son agent? Je veux dire — avez-vous parlé de la *Matilde* et de l'*Unione?*

Bota jeta un regard absent vers la salle de bal, il voulait gagner du temps. Ce que lui disait le préfet de police le désarçonnait, jusqu'à présent il s'était seulement figuré qu'il pourrait se trouver dans la situation de devoir faire de la figuration mais à cet instant tout devenait clair. Le préfet de police savait tout de sa mission, bien plus il lui faisait savoir carrément que quelqu'un d'autre encore, l'homme d'Omar Ferzi, était renseigné à ce sujet, — Je n'ai pas l'habitude de causer de l'activité commerciale de la compagnie que je représente, — fit Bota d'une voix sèche, retenue. Et en fait, monsieur le préfet, je ne comprends pas pourquoi un tel intérêt pour le commerce d'une quelconque compagnie italienne? Autant que je sache des centaines de navires passent annuellement par le port franc de Galaţi, la police des Principautés s'intéresse-t-elle au sort de chacun d'eux? Il sourit, presque avec condescendence: — Je ne puis croire que la police du prince Cuza soit en concurrence avec le Lloyd. Je suis persuadé qu'elle a des soucis plus sérieux.

Le préfet Filipescu fit: — Mmoui, caressa sa barbiche presque blanche, alors passons aussi à la question sérieuse, signor Bottai. J'attire officiellement votre attention que vous êtes en défaut, car vous êtes depuis quelque jours déjà à Galaţi et ne vous êtes pas présenté au secteur de police. Tout le monde, signor Bottai, ami ou non, doit respecter la loi. Et pour ce qui est de votre habitude de causer ou non des affaires de la compagnie je vous signale amicalement que Vartic effendi nous a informés que la *Matilde* et l'*Unione* auraient à bord un chargement prohibé. Nous sommes persuadés qu'il n'en est pas ainsi, mais cette, comment dire, cette dénonciation, nous oblige à ouvrir une enquête. Je pense pouvoir communiquer au représentant d'Omar Ferzi que le représentant de la maison Gerbolino garantit pour le chargement. Verrerie et porcelaines, n'est-ce pas?

Bota inclina la tête, il était humilié, il avait appris qu'il avait été trahi, privé de sa couverture, mais ne comprenait pas pourquoi. Pourquoi l'avait-on encore envoyé ici, pourquoi l'avait-on envoyé d'urgence et en grand secret alors qu'ici tout était connu et que sa présence n'éveillait qu'une ironie bienveillante? Les navires étaient quelque part dans un port de pêcheurs sentant le goudron et les mollusques morts sans qu'il sache quand ils arriveraient, et ici les Turcs et les Autrichiens en savaient tant sur leur compte que la police considérait nécessaire de le protéger. C'était étrange, non, c'était hilariant, ridicule, il se sentait accablé d'un sentiment épouvantable, forcé à ne plus avoir confiance en personne, ne sachant ce qu'il devait faire, ignorant où étaient ses ennemis, apprenant à l'improviste que tout ce qu'il savait était faux et que tout ce qu'il devait accomplir inutile.

Il s'appuya à la colonne, la boisson s'était éventée, elle ne jetait plus de gouttelettes minuscules à chaque mouvement. Les couples dansaient échauffés par la musique et par le champagne qui « coulait probablement à flots » aux tables du fond, d'où l'on entendait les détonations de bouchons qui semblaient des cris de femmes excitées. Il avait appuyé sa nuque à la pierre froide et regardait les images extravagantes qui décoraient le plafond, elles étaient ironiques, ah ! oui, c'était ça, l'ironie, c'était bien ce qui l'entourait, ce dans quoi ils l'avaient obligé de se mettre, on l'avait envoyé ici pour être pris en dérision, et il sentit sa gorge se serrer, quelque chose se soulever dans sa poitrine. C'était peut-être la colère, peut-être le désespoir. Il porta la verre à ses lèvres lorsqu'il entendit: — Ah, monsieur le représentant, si seul, si silencieux et (un geste qui cherchait le mot) si triste.

Meazza se trouvait près d'elle, les joues empourprées, les cheveux lui tombant sur le front. Bota se dit qu'il était ivre, mais cela n'avait aucune importance: — Signorina Marina désirait faire votre connaissance. Elle vous offre ce quadrille.

Ce fut à cet instant à peine que Bota réalisa que Marina Velisar lui avait adressé la parole en roumain, et que seul une dixième de seconde, ou peut-être l'intervention de Meazza, l'intervention de Meazza? tout devenait un cauchemar, l'avait sauvé, l'avait empêché de répondre dans la même langue. Il salua, et entra dans la file d'officiers de *roşiori* un poing sur la hanche, attentif au rythme que le chef d'orchestre imposait avec énergie de son balcon.

(A suivre)

En français par CONSTANTIN STURZA

Aurel Rău

Né en 1930, il fait ses débuts en 1953 avec le volume le Bouleau. **À ces premiers vers — d'inspiration sociale — suivent les volumes** les Feux sacrés **(1956),** Là où les eaux parlent à la terre **(1961),** Estampes **(1964),** Sur les hauts reliefs **(1967),** les Dieux assiégés **(1972),** Vers sur les douanes **(1976), où la contemplation profonde, la méditation lyrico-philosophique se constituent de plus en plus comme un territoire privilégié de sa pensée poétique.**

Traducteur attentif et avisé de quelques grands poètes modernes (Saint-John Perse, Kavafis, Séféris...), le poète n'en est pas moins un essayiste raffiné.

LA MARCHE DU GRAND-PÈRE VERS LA MAISON AU PRINTEMPS

Grand-père entrevoit un mince filet de feu
(car nous avons allumé un feu de jeunes feuilles) ;
il va se guider sur ce point fixe de repère,
malgré le vent qui s'est levé.
Aujourd'hui grand-père passe par une dure épreuve.
Il s'élance, mais le vent fait parfois coucher la flamme
et alors il est tel un amas de terre, sans pouvoir
déraciner le champ.
Ses yeux ne voient pas plus haut que l'herbe.
Il s'arc-boute, mais ses pieds boudeurs
l'écoutent et ne l'écoutent pas, comme qui dirait :
une moitié-d'homme, Seigneur,
à-cheval-sur-une-moitié-de-lièvre-boiteux.

Nous soufflons sur le feu afin de raccourcir la marche
du grand-père vers la maison à travers nous.
Il n'a pas de besace sur ses épaules, ni de hache,
des oiseaux l'appellent de tous les taillis.
Si la nuit l'enveloppait, il connaîtrait les étoiles,
Et ne saurait s'égarer.
Lui envoyer un cheval, on n'en trouve pas dans toute la contrée.
Il entrevoit le feu, un mince filet de feu.

LE BONHOMME DE NEIGE

C'est ça, les enfants. Les années se bousculent,
Le dégel guette, les nerfs sont en pelote,
Venez tous, nous ferons le bonhomme de neige
— ou nous allons périr — en cette nuit même !
Tant que les flocons ressemblent à des flocons et s'amassent,
Tant que les pères grincheux dorment pour de vrai,
Tant que Robinson Crusoé vit au milieu des mers,
Tant que le serpent de l'ennui n'a pas encore mordu,
Tant que nous n'avons pas sauté de la planète,
Tant que le bec noir n'a pas frappé aux vitres,
Tant que les pôles ivres de pirouettes,
N'ont pas encore perdu leur pelage d'ours blanc,
Une dernière boule, donc, par bonds, un roulement après
Flambant-luisant à travers les sens et point ne s'arrêtant,
Plus nette que le poing de la mort ou que la haine,
Douce comme le sein de la mère après l'avoir tété,
Monade dont les dragons n'ont pas dressé de piège,
Fanal au zénith de la voûte en guise d'étoile !
Les enfants, l'important c'est le bonhomme de neige,
Tout le reste ne compte pas et ça, vous le verrez.

PIERRE DE RHODES

Elle était pareille à l'œuf d'un oiseau.
Je l'avais trouvée parmi des milliards d'autres au seuil de la plage,
dans les jeux de la mer.
Vous savez, la mer s'en va et revient, toute seule elle change
à chaque instant de rythme,
en renvoyant au soleil des flambeaux.
Je l'avais trouvée par hasard lorsque je n'avais point d'espoir
elle me semblait irréelle — relevant strictement de l'imagination
mais c'est rare et là aussi
elle se décide pour une expression explicite.

L'après-midi dans Rhodes au seuil de la plage, en l'ouvrage
de la mer.
Telle une viole, peut-être, dont les hommes jouent, mais
fouillée du regard
démontrant que seul le rêve l'invente, ce chiffre 8
depuis toujours inscrit entre le mal et le bien, légèrement oblique,
plutôt
égaré,
qui évoque des bouteilles confiées aux vagues ;
ou même sceau de l'infini.
L'effet des lignes, des couleurs, reposait sur le non-repos, selon
que le flux
la renvoyait. Dans le choix de sa forme, on devinait des mâts,
des natures toujours en germe, des créneaux, des lueurs
d'astres et de longs cheminements. Une offrande, dirions-nous,
qui malgré
tant d'égarements dans d'autres sens, vient de l'art
de polir, millénaire. Celle d'un oiseau.
Puis la mer l'arracha promptement.

En français par TISA BĂDULESCU

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

L'ORIGINALITÉ DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE ROUMAINE

par Solomon Marcus

De l'histoire de la littérature à l'histoire des sciences

La science et la technique se posent depuis longtemps la question des rapports entre originalité et imitation, entre initiative et influence. Cependant notre discussion ne portera pas sur les *styles, courants ou procédés de composition* mais bien sur les *résultats, découvertes, inventions, idées, conceptions ou méthodes de l'investigation.* Les termes utilisés, jusqu'à présent du moins — n'étaient pas ceux *d'imitation, influence, synchronisme, protochronisme* mais de *priorité, précurseur, pionnier, utilisation, application, généralisation, amélioration.* (D'autres, tels qu'*anticipation* ou *plagiat* s'employant tout autant dans le commentaire du phénomène artistique et dans celui du phénomène scientifique). S'agirait-il là d'une simple distinction de termes ou bien d'une autre, plus profonde, portant sur la nature des choses? Question bien embarrassante, car les études de typologie de la culture qui embrassent avec le même *souci d'objectivité* aussi bien la littérature et l'art que la science, la technique et la philosophie nous manquent encore, et les efforts de certains écrivains de relire et de refaire l'histoire de la littérature roumaine à un degré de généralité et d'abstraction qui rende possible un éventuel transfert de modèles du domaine de l'histoire littéraire dans celui de l'histoire des sciences sont dignes d'éloges (voir, à ce propos, Paul Anghel, *Une histoire possible de la littérature roumaine. Explications méthodologiques.* « O istorie posibilă a literaturii române. Explicaţii metodologice »), Biblioteca Argeş, 1969). Il n'est pas dépourvu d'intérêt de se demander, par exemple, s'il n'y a pas un équivalent du baroque dans le développement des mathématiques roumaines (n'y pourrait-on ranger, par exemple, le goût du bizarre et du paradoxe d'un Pompeiu, ou encore celui de Vâlcovici, Moisil, Froda et Anton Dumitriu?), mais de telles questions ne sont pas de première urgence. On pourrait aussi mentionner des tentatives de transferts dans un sens opposé. La difficulté et le risque que présentent de telles analogies sont bien évidents si l'on tient compte du fait que la nature des phénomènes qui se répètent dans l'histoire culturelle n'est pas suffisamment claire par rapport à la nature des phénomènes qui se répètent dans l'histoire de la science (L'idée de Xenopol, — par ailleurs historien roumain de grand prestige — d'opposer les phénomènes de répétition de la science aux phénomènes de succession de l'histoire ne se soutient plus aujourd'hui).

Extrapolations dangereuses

Les participants aux discussions sur le synchronisme et le protochronisme se sont hâtés d'étendre à toute la culture roumaine, par la terminologie du moins, les données qu'ils avaient obtenues par suite de l'analyse du seul domaine littéraire. Cependant, certaines analogies avec le développement de la science ne sont pas suffisamment approfondies. En guise d'introduction à la discussion sur le protochronisme de la littérature roumaine, le professeur Edgar Papu (*Pages choisies de nos classiques* « Din clasicii noştri », Éd. Eminescu, 1977, chapitre « Données explicatives ») fait mention de quelques ouvrages sur le développement de la science roumaine mais le dénominateur commun entre la science et la littérature roumaines n'en reste pas moins encore à établir. En ce sens, il faut distinguer entre les ouvrages de recherche et ceux de compilation (même si parfois très honnête). L'établissement rigoureux de certaines priorités, anticipations ou initiatives doit être le résultat d'une étude des sources effectuée par des spécialistes; il suppose une investigation comparative extrêmement difficile, donc une profonde connaissance aussi bien de la culture roumaine que des cultures avec lesquelles elle entre en contact ou en compétition (l'ouvrage, récemment paru aux Éditions de l'Académie roumaine, sur la priorité de Nicolae Paulescu en ce qui concerne la découverte de l'insuline, est exemplaire en ce sens).

De l'histoire des mathématiques à l'histoire de la culture

L'examen minutieux du développement des mathématiques roumaines aboutit à des idées plus générales, susceptibles d'intéresser aussi les hommes de culture non-mathématiciens.

Le XIX^e^ siècle (la première moitié surtout) a été, pour les mathématiques roumaines, favorable aux traductions et aux compilations (voilà un élément d'analogie évidente avec le développement de notre littérature). On compila surtout les manuels étrangers (français, allemands, italiens, etc.) pour poser les bases d'un enseignement en roumain. Nous voulions nous mettre au pas de l'Occident (nous mettre en synchronie !) qui avait sur nos mathématiques une avance appréciable. Mais cela, loin d'annuler notre personnalité, ne nous a pas empêchés de prendre des initiatives remarquables. Il est particulièrement important de constater qu'à une époque où la culture européenne était entrée dans un processus de spécialisation de plus en plus différenciée et les créateurs multidisciplinaires devenaient de plus en plus rares (la Renaissance se perdait dans le passé et le classicisme français n'était plus qu'une expérience consumée) la culture roumaine avait formé, surtout à partir de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, un type d'intellectuel humaniste aux intérêts culturels distribués également à tous les domaines de la connaissance humaine: disciplines mathématico-techniques, sciences naturelles et sociales, lettres et arts. Il est vrai que cette situation n'était que le résultat d'un retard dans le développement, une conséquence

des vicissitudes de l'histoire; mais ce handicap avait été transformé en un élément d'originalité particulièrement significatif, nous permettant de former un type de personnalité multidisciplinaire, au niveau des grands progrès de la science des deux derniers siècles.

Les mathématiciens-écrivains

Le *Stolnic* Constantin Cantacuzino, Nicolae Milescu le *Spătar*, Antioh Cantemir (aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles), Samuil Micu et Gh. Şincai, Costache Conachi, Gh. Lazăr, Gh. Asachi, Ion Heliade Rădulescu, Petrache Poenaru, Simion Marcovici, Ion Ghica et Farkas Bolyai (au XIX^e^ siècle) représentent, chacun à sa manière, la formule de l'homme de culture total, dont le penchant à la rigueur est équilibré par le goût de la finesse. Tous furent à la fois mathématiciens ou ingénieurs, historiens, philosophes ou poètes, militants pour le progrès social. C'est ainsi que, et en dépit du retard économique et social de notre pays, l'enseignement de la géométrie se faisait, vers la moitié du siècle dernier, grâce à l'activité d'un Petrache Poenaru, au plus haut niveau atteint à ce moment-là dans le monde (c'est-à-dire d'après le manuel de Legendre), et que Ion Ghica avait pu élaborer un *Vademecum* de l'ingénieur et enseigner l'économie politique à l'Académie Mihăileanu de Iaşi (parallèlement à son activité littéraire) au moment où dans notre pays il n'y avait pas encore d'enseignement technique proprement-dit.

Ce sont là des faits malheureusement trop peu connus et bien souvent même escamotés, ce qui diminue considérablement la compréhension de l'originalité de la culture roumaine. Cependant, nous ne saurions entrer ici dans des détails d'argumentation que nous avons largement présentés à d'autres occasions. On a fêté récemment deux cents ans depuis la naissance de Costache Conachi, mais personne ne s'est souvenu que ce poète élégiaque avait été l'un de nos premiers ingénieurs-arpenteurs, ayant fait ses études à l'étranger (comme Ion Ghica, d'ailleurs). Bien des dictionnaires ignorent encore cette double hypostase, scientifique et humaniste, propre à une bonne partie de nos hommes de culture.

Arrachés à leur tradition naturelle

Ainsi, considérés hors de leur tradition naturelle, un Spiru Haret, précurseur et même pionnier, par sa *Mécanique sociale*, des méthodes mathématiques et de la théorie des systèmes dans les sciences sociales (reconnu comme tel par Anatol Rapoport, personnalité qui fait aujourd'hui autorité dans ce domaine), un Pius Şerban Coculescu (connu sous le nom de Pius Servien), et un Matila Ghyka, fondateurs, avec G.D. Birkhoff, de l'esthétique mathématique, un D. Caracostea, parmi les premiers au monde (comme je l'ai montré dans mon ouvrage *Poétique mathématique)* qui aient appliqué les méthodes modernes de la statistique mathématique à l'étude des œuvres littéraires, des mathématiciens comme Gr. C. Moisil et Octav Onicescu, si préoccupés du phénomène économique et social, un N. Georgescu-Roegen, qui introduit

dans l'étude de ce phénomène la vision moderne de la théorie mathématique de l'information, semblent des figures solitaires venues de nulle part et dont l'existence est un pur hasard. Ainsi, le phénomène roumain, vu par Dan Zamfirescu comme la réalisation d'une synthèse originale entre deux Europes distinctes, l'une de tradition latine, l'autre de tradition byzantino-slave, est à la fois le résultat d'un équilibre entre la vision scientifique et la vision artistique, équilibre qui se manifeste non seulement au niveau global (comme dans toutes les cultures), mais aussi au niveau des personnalités qui l'ont représenté.

La vision cosmique

La recherche mathématique roumaine s'est trouvée dès le début sous le signe des questions fondamentales, rattachées aux grandes théories de l'univers. Élaborée au siècle dernier, en Transylvanie, par János Bolyai, en même temps qu'elle l'était par Lobatchevski, la géométrie non-euclidienne allait révolutionner notre vision de l'espace. Spiru Haret est l'auteur de la démonstration de la variabilité des grands axes des orbites planétaires, sa théorie constituant un élément fondamental de l'astronomie moderne. C'est toujours à la fin du siècle dernier que Constantin Gogu met fin à une controverse sur les inégalités de longue période dans le mouvement de la lune, dues à l'attraction perturbatrice de la planète de Mars, tandis que Nicolae Coculescu résout le problème posé par Poincaré concernant la fonction perturbatrice dans le problème des trois corps. Dans notre siècle, Victor Vâlcovici élabore une nouvelle hypothèse cosmogonique concernant le système planétaire du Soleil, s'appuyant sur l'acceptation de l'existence d'un disque solaire sous la forme d'une membrane fluide, à proximité de laquelle serait passée, à un moment donné, une formation nébuleuse, qui aurait créé les planètes solaires (Mercure, Vénus, La Terre, Mars), issues de la matière éjectée par le Soleil, et des planètes extra-solaires (Jupiter, Saturne, Neptune, Pluton) issues de la nébuleuse de la galaxie passée à proximité du disque du Soleil.

Une conception de l'univers particulièrement originale est élaborée par l'académicien Octav Onicescu. On sait que, pour résoudre certaines difficultés de la mécanique classique de Newton, confrontée à des phénomènes où interviennent des corps se mouvant à très grande vitesse ou qui se trouvent à de très grandes distances, la théorie de la relativité a révisé le cadre conceptuel spatio-temporel des phénomènes physiques. L'académicien Onicescu a eu l'idée de reprendre l'itinéraire de la mécanique newtonienne dans ses lignes initiales, tout en cherchant directement dans la matière et le mouvement les éléments nécessaires à l'extension de cette mécanique aux nouveaux problèmes posés par l'expérience.

N'oublions pas que l'académicien Gh. Vrănceanu a fait lui aussi appel, dans l'élaboration de la théorie des espaces néolonomes (1926) et dans ses recherches ultérieures, aux problèmes fondamentaux des systèmes néolonomes de la mécanique et à ceux de la théorie de la relativité.

L'élaboration des grandes théories. L'antichronisme des mathématiques roumaines

Un autre aspect de l'envergure internationale des mathématiques roumaines se dégage de leur caractère polémique, de leur manière interrogative de contribuer à l'élaboration des grandes théories et des résultats « définitifs », par le recours à de nouveaux points de vue. C'est sous le signe de ces « provocations » qu'est placé l'un des premiers ouvrages scientifiques du mathématicien roumain, Emanoil Bacaloglu, et publié en 1859 dans une revue allemande (à ce moment-là, dans les Principautés Roumaines il n'y avait pas encore d'université, ni de revues scientifiques).

Le point de départ est un résultat de Gauss sur la définition de la courbure d'une surface, par analogie à la définition de la courbure d'une courbe plane. L'expression proposée par Gauss présentait l'inconvénient de ne pas réagir aux déformations qui ne s'accompagnaient pas d'une dilatation ou d'une contraction, ce qui contredisait l'idée intuitive de courbure. Par conséquent, l'expression de Gauss est la même quand une surface comme le cylindre ou le cône s'appliquent sur un plan ; et comme la courbure d'un plan est évidemment égale à zéro dans chacun de ses points, il résulte, d'après Gauss, que la courbure d'une surface cylindrique ou cônique est elle aussi égale à zéro, ce qui est en contradiction avec l'intuition. Il est donc évident que la méthode de Gauss de définition de la courbure d'une surface n'est pas applicable aux surfaces développables sur un plan. Sophie Germain (1831) tenta d'échapper à cette difficulté en proposant une nouvelle expression qui ne s'annulait plus pour les surfaces développables mais ne présentait par contre plus d'analogie avec l'expression de la courbure d'une courbe plane. Dans sa thèse de 1856, Renard, disciple de Puiseux, prétendit que la formule de Gauss serait à repousser même pour le cas général, car elle reposerait sur une analogie purement formelle et non pas de fond, avec la situation des courbes planes. Dans sa polémique avec Renard, Bacaloglu défend l'analogie qui sous-tend la formule de Gauss et, tout en suivant le procédé de Gauss, obtient une nouvelle formule, qu'il propose comme mesure de la courbure d'une surface dans l'un de ses points. Cette mesure présente les qualités de la formule de Gauss sans plus s'annuler pour les surfaces développables sur un plan. Le résultat de Bacaloglu fut ensuite repris et simplifié par divers auteurs, sa signification physique dans les phénomènes de capillarité étant par la suite relevé. Reconnaissant l'importance de cette formule de Bacaloglu, le mathématicien italien A. Terracini propose, dans son ouvrage *Le origini dei primi concetti della geometria differenziali* (Periodico di matematiche de 1935), de la désigner désormais du nom de *courbure de Bacaloglu*. Chez nous, cette courbure a été utilisée par le professeur Florica Cîmpan, de l'Université de Iași, laquelle a, du reste, consacré à Bacaloglu une monographie écrite avec beaucoup de compétence et d'affection.

La thèse de Haret, que nous venons de mentionner, défiait les opinions accréditées par une longue série d'auteurs, à commencer par Laplace (1773) et Lagrange (1776) et à continuer, au XIX^{e} siècle, par Poisson et

Mathieu, qui avaient tous cru à l'invariabilité des grands axes des ellipses planétaires. Leurs résultats n'étaient pas faux, mais concernaient des approximations insuffisamment fines. Le résultat de Haret a surpris même Henri Poincaré, qui avait essayé de démontrer, comme ses prédécesseurs, le résultat opposé mais qui devait retrouver ultérieurement, en 1892, par une autre démarche, le résultat de Haret. Dans son traité de mécanique céleste, Tisserand recommandait l'utilisation du résultat de Haret pour la vérification du résultat de Leverrier concernant les perturbations de l'orbite de la planète Saturne. La priorité de Haret sur Poincaré est, de ce fait, évidente, mais... en 1899, c'est au seul Henri Poincaré que le roi Oskar II de Suède offre le grand Prix pour le problème des *n* corps. (Une telle situation allait se répéter quelques décennies plus tard avec Nicolae Paulescu, frustré d'un prix Nobel bien mérité pour la découverte de l'insuline).

Quelques années plus tard, nouvelle « provocation »: dans sa thèse de doctorat, soutenue à Paris, en 1905, Dimitrie Pompeiu démontre contre le résultat antérieur de Zoretti, accepté par toute la communauté scientifique de l'époque, l'existence d'une fonction analytique continue sur l'ensemble de ses singularités. Mais il fallut encore attendre pour que ce résultat paradoxal, qui contredisait l'intuition et trompait toute attente, fût enfin validé (plus exactement, il fallut attendre que le grand mathématicien français Arnaud Denjoy le confirmât !).

Un autre épisode significatif concerne Simion Stoilow. Dans le domaine de l'analyse mathématique, le XIX^{e} siècle se plaçait sous le signe de la théorie des fonctions à variable complexe. Mais, dès les premières décennies de notre siècle, cette théorie perdait en ampleur et semblait en être arrivée à la fin de sa carrière. Le seul qui entrevît une nouvelle possibilité de développement de cette théorie, par le biais de la topologie, fut le Hollandais Brouwer, qui formula, sans pouvoir le résoudre, le problème de la caractérisation topologique des fonctions analytiques. La solution du problème — l'acte de naissance d'une nouvelle discipline mathématique, la *Théorie topologique des fonctions* — fut trouvée en 1927, par le mathématicien roumain Simion Stoilow.

Les exemples de ce genre pourraient se multiplier (quelques-uns sont présentés dans notre livre *Témoignages de la pensée mathématique roumaine* « Din gîndirea matematică românească », Ed. Ştiinţifică şi enciclopedică, Bucarest, 1975). Ils représentent, pour nous en tenir à la dichotomie proposée par le professeur Edgar Papu, une troisième attitude, qu'on pourrait appeler antichronisme et qui réside dans le courage de contester un point de vue accrédité et de le remplacer par un autre, invraisemblable, mais qui s'avère ultérieurement juste et est accepté comme tel par toute la communauté scientifique. C'est ainsi que, pour nous rapporter à notre dernier exemple, Stoilov a relancé la théorie des fonctions à une époque où la majorité des chercheurs ne lui trouvaient plus d'intérêt. On a constaté, en plus d'une occasion, qu'une culture relativement jeune comme la culture roumaine, mais d'une vigueur reconnue par bien des étrangers, peut jeter

un regard plus neuf sur une réalité que l'œil d'une culture plus ancienne scrute avec difficulté sans plus rien y constater d'intéressant.

Dans la science, l'anticipation est un phénomène normal et général, car la science se développe par étapes, de sorte que (surtout dans les mathématiques) chaque étape prend essentiellement appui sur les étapes précédentes. Toutes les fois qu'apparaît une théorie scientifique nouvelle, on en trouve les fondements et les antécédents dans le passé le plus reculé. Il est important de déceler les anticipations, pour avoir une vision des plus complètes sur l'histoire de la connaissance humaine; mais, sous l'aspect de l'originalité et de la valeur, nous tenons la négation créatrice, le courage de dénoncer, dans une opinion générale, la routine qui paralyse le progrès et la capacité d'accréditer une idée nouvelle pour plus importants et plus significatifs encore. N'oublions pas que Gauss, — peut-être le plus grand mathématicien de tous les temps — a manqué effectivement de courage quand il a hésité à proclamer la possibilité de la géométrie non-euclidienne, étant donc dépassé, à ce sujet, par Lobatchevski et Bolyai.

La vocation interdisciplinaire

C'est toujours de la jeunesse de la culture mathématique roumaine que résulte probablement sa vocation interdisciplinaire. « Quand il est grand, l'érudit roumain ne s'en tient pas à une seule spécialité », dit le philosophe roumain Constantin Noica. L'écrivain Paul Anghel évoque les « titans roumains » et constate que « tous les grands génies de la culture roumaine ont été préoccupés de la globalité de l'humain », tandis que l'historien littéraire Dan Zamfirescu vise le même phénomène quand il parle de la « vocation de la synthèse, la vocation d'aborder la totalité des phénomènes de la vie et de la réalité, le refus de la spécialisation telle qu'elle a évolué depuis la Renaissance ». Les faits invoqués plus haut nous amènent à constater que les mathématiques confirment l'appréciation faite par Dan Zamfirescu à propos du développement de la littérature roumaine. Selon le même auteur, la diversité de genres dans lesquels se sont toujours illustrés les grands créateurs roumains, depuis Neagoe Basarab jusqu'à G. Călinescu, est l'expression d'une vocation de la totalité. En effet, le souci de totalité est présent non seulement chez Cantemir, Hasdeu, Iorga et Moisil, mais aussi chez Onicescu, Mircea Eliade, Ştefan Lupaşcu, N. Georgescu-Roegen (l'un de ses ouvrages fondamentaux est sous presse aux Éditions Politiques) ou Mircea Maliţa. Du fait de leur jeunesse, les mathématiques roumaines n'ont pas eu à affronter des préjugés indéracinables et ont pu se rallier sans difficulté aux deux révolutions qui ont essentiellement modifié cette science à notre époque, la révolution structurale (qui a donné aux mathématiques un plus haut degré d'abstraction, les rendant en même temps capables de modeler les phénomènes qualitatifs) et la révolution algorithmique (par laquelle nous avons pu entrer en dialogue avec les calculateurs électroniques). Nous avons accepté la synchronisation aussi bien avec l'esprit de Bourbaki (le groupe de chercheurs français qui a conféré un statut rigou-

reux au structuralisme mathématique) qu'avec celui de Turing (le créateur du concept qualitatif de calcul). Mais la synchronisation avec l'Occident n'a été, pour les mathématiques roumaines, qu'un tremplin pour la découverte de nouvelles solutions dans les arts plastiques, la théorie de l'information, la théorie des distributions, la théorie de l'apprentissage, l'application de la théorie des automates à l'étude des phénomènes économiques, dans la linguistique et, en perspective, dans l'étude des relations diplomatiques et dans celle de la littérature. Ce ne sont pas là des mérites que nous nous arrogeons mais une sorte de certificat qui nous est accordé par le monde scientifique, par ses représentants les plus avisés, la littérature de spécialité en faisant foi. Le chemin vers le protochronisme et surtout vers l'antichronisme passe le plus souvent par le synchronisme. La vocation interdisciplinaire des mathématiques roumaines n'est pas spéculative mais essentiellement explicative. Le portrait des mathématiques roumaines gagne en ampleur si l'on relève d'autres traits significatifs, tels que l'intérêt pour les fondements, pour les faits originels (chez Vâlcovici, Barbilian, Neculcea), le penchant pour la philosophie (chez Stoilow, Moisil, Onicescu), la création dans des conditions de sacrifice et de frustration. Mais nous préférons aborder un problème plus urgent.

La radiographie d'un cas

Pour donner plus de précision aux problèmes de priorité auxquels la science roumaine se trouve confrontée, nous nous arrêterons, à cause de ses significations particulières, à la priorité — découverte avec 50 ans de retard — qu'a le mathématicien roumain Gabriel Sudan sur le premier exemple de fonction récursive non-primitivement récursive. Il s'agit là d'un résultat classique, figurant dans tous les ouvrages de logique mathématique moderne, mais attribué à Ackermann. Nous avons présenté la radiographie de ce cas dans notre livre cité *Témoignages de la pensée mathématique roumaine* (1975). Un article sur cette priorité a été envoyé à la revue internationale « *Historia Mathematica* ». La revue a tout d'abord refusé de le publier, sous prétexte que l'article de Sudan (paru dans une revue roumaine de janvier-juin 1927) ne portait pas la date de son arrivée à la rédaction. Au cours d'une longue et difficultueuse correspondance, on a pu prouver, textes publiés à l'appui, qu'Ackermann connaissait, au moment de la publication de son article, la recherche de Sudan, et que ce dernier connaissait lui aussi les préoccupations d'Ackermann. La publication de l'article a été finalement acceptée avec l'amendement suivant: Ackermann et Sudan sont, tous les deux, les auteurs du premier exemple de fonction que nous avons mentionné.

Cette indifférence, longue d'un demi-siècle, qu'a manifestée Sudan à l'égard de sa propre découverte (Sudan est décédé en 1977) est significative pour l'attitude de certains de nos hommes de culture, créateurs doués d'une maturité d'esprit exceptionnelle mais se complaisant dans une adolescence sociale quand il s'agit de contrôler si les résultats de leur activité

sont effectivement portés à la connaissance de tout le monde. Cette attitude renvoie directement à ce boycott de l'histoire dont parle le poète et philosophe Lucian Blaga. On oublie trop souvent que créer et communiquer sont les deux hypostases obligatoires d'une culture. Si la deuxième sans la première mène à la démagogie, la première sans la deuxième mène à l'inefficacité.

Une inégalité de chances

Nous avons participé à une première confrontation internationale qui nous a obligés à revoir certains arguments et à en affermir d'autres. D'autres confrontations devront sans doute avoir lieu avant que le nom de Sudan soit inscrit à côté de celui d'Ackermann, dans les nouvelles monographies et synthèses ou dans les traités de logique mathématique. Cela signifiera très probablement un chemin et une route longue et pénible parcourue sans certitude de victoire. Mais si nous voulons nous convaincre de l'authenticité d'une valeur scientifique et en apprécier l'ampleur, nous devons accepter qu'elle soit soumise à l'examen de toute la communauté scientifique mondiale, prévoir l'éventuelle réfutation de certaines hypothèses, être prêts à de possibles amendements. Pour une petite culture comme la nôtre (c'est de son étendue que nous parlons), dans un monde où le handicap des petites cultures existe encore — car les inégalités qui existent entre pays développés et sur-développés, d'une part, et ceux en voie de développement, d'autre part, ont pour effet une inégalité de chances pour les cultures en question — il ne faut pas attendre que cette confrontation vienne mais bien la préparer, la provoquer et l'accueillir si l'on veut éviter à l'avenir des frustrations tel que Paulescu et Sudan les ont connues. Une telle confrontation fait partie du processus naturel de communication entre les cultures. Elle est nécessaire non seulement pour la vérification et la validation des valeurs mais aussi pour leur production. Elle se fait sur pied d'égalité, chaque culture ayant l'obligation de prendre en considération les acquis des autres cultures, mais aussi le droit de prétendre que les autres cultures tiennent compte de ce qu'elle peut leur offrir et de participer à la vérification et à la validation des valeurs qu'elles proposent.

Cette attitude n'a rien de commun avec ce que le professeur Edgar Papu appelle suggestivement « conscience retardataire » et qui, malheureusement, subsiste encore. La conscience retardataire n'a pas confiance en sa propre capacité créatrice, et s'il lui arrive cependant de l'accepter, elle considère que la validation des valeurs est de la compétence exclusive de quelques centres culturels étrangers. Évidemment, cette attitude est rarement rendue explicite, mais de nombreuses situations concrètes la confirment. La faute en revient, en partie, à l'information défectueuse à l'intérieur de notre propre culture. Il nous arrive de ne pas remarquer certaines valeurs justement parce qu'elles sont trop près de nous.

Faits uniques et faits de répétition

Les problèmes concernant l'alternative protochronisme/synchronisme, le rapport entre originalité et priorité ne constituent finalement qu'un seul problème, celui de la production et de la stimulation des valeurs, de leur présence dans la conscience du public. Il ne s'agit pas de disputes sémantiques, d'un malentendu dans l'usage des termes; il s'agit de la compréhension et de la hiérarchisation des faits de culture. Ainsi, la distinction entre le précurseur d'un domaine et le créateur de celui-ci est essentielle; le premier appartient à cette période de longues accumulations qui préparent une nouvelle théorie, le second réunit les éléments accumulés, les arrachant à leur état disparate et latent pour leur donner une forme explicite, cohérente et unitaire. Archimède n'est qu'un précurseur du calcul différentiel et intégral; les créateurs de ce calcul sont Newton et Leibniz. La priorité concerne, par contre, un seul et même résultat, mais obtenu à des moments différents par des auteurs distincts. Il est évident que, dans les disciplines socio-humanistes (qu'elles soient scientifiques ou artistiques), le problème de l'équivalence de deux résultats, idées ou méthodes pose plus de difficultés que dans les sciences exactes. Il est vrai aussi que l'originalité, surtout en art, se révèle par des événements uniques non pas par des faits de répétition. Mais il n'est pas moins vrai que la seule manière d'étudier les valeurs originales, de les introduire dans un système de référence, est leur répartition dans certaines catégories, dans certaines séries d'ordre logique, philosophique, social, culturel ou esthétique. Les faits artistiques ou littéraires obéissent eux aussi (pour le moment, du moins) à cette contrainte. Thèmes, styles, courants, méthodes, entrent ainsi dans la chaîne inévitable des hiérarchisations qui comporte des priorités et des anticipations. Cependant, dans ce domaine, le problème des priorités pose bien plus de difficultés.

Pour un nouvel ordre culturel international

Il faut une nouvelle attitude et de nouveaux critères qui président à la reconnaissance et à la circulation des valeurs scientifiques, culturelles et littéraires dans le monde. Les cultures doivent toutes avoir les mêmes chances d'affirmation, surtout dans le domaine scientifique, où l'activité de traduction des articles et des livres en langues de circulation internationale n'est pas susceptible d'affecter la valeur des ouvrages traduits. La nouvelle attitude et le nouvel ordre doivent être soigneusement préparés avec le concours de tous les peuples, sans exception. Rappelons-nous que même entre les grandes cultures du monde le métabolisme culturel a fonctionné d'une manière imparfaite. Beaucoup d'éléments communs ont été ignorés par les cultures européenne et américaine, par exemple. De telles situations ne sont pas près de disparaître en dépit de l'amélioration par rapport au passé qu'il nous est permis aujourd'hui de constater.

L'HISTORIOGRAPHIE DE L'ART EN ROUMANIE

— problèmes et réalisations —

par Vasile Drăguț

Les travaux du *Congrès International des Historiens de l'Art* (CIHA) se dérouleront l'automne prochain à Bologne, en Italie. Manifestation scientifique prestigieuse qui se tient tous les dix ans (elle a eu lieu la dernière fois à Budapest, en septembre 1969), cette réunion mondiale des chercheurs dans le domaine des beaux-arts a été chaque fois une magnifique occasion de stimuler les échanges d'idées, d'accélérer l'introduction des contributions de chaque pays participant dans le circuit informationnel.

Se préparant pour le Congrès de Bologne, les spécialistes roumains de l'histoire des arts ont la satisfaction de constater que le bilan de leurs dix dernières années d'activité a été particulièrement riche aussi bien en ce qui concerne le nombre d'ouvrages publiés que la valeur des contributions originales. Dans presque tous les domaines spécifiques de la recherche sur l'histoire de l'art, les spécialistes roumains ont fait preuve d'une capacité accrue de finaliser leurs travaux, les résultats obtenus étant mis à profit sous forme d'études et d'articles ou de communications et de débats scientifiques.

Nous nous proposons dans cet article de passer en revue les ouvrages les plus importants publiés au cours de ces dix dernières années (1968—1978) afin de mettre en lumière la dynamique des recherches dans notre pays et de souligner les problèmes principaux auxquels est confrontée l'historiographie de l'art monumental.

*

Comme toutes les autres disciplines de la grande famille des sciences historiques, l'historiographie de l'art s'enrichit grâce aux résultats des recherches directes sur le matériel spécifique qui fait l'objet de l'étude — l'œuvre d'art —, ce qui implique une très large gamme de méthodes et d'angles d'investigation (nous pensons aussi bien aux recherches traditionnelles, du type iconographique et muséologique, qu'aux investigations par les moyens modernes de laboratoire sur la structure intime, matérielle et technologique, de l'œuvre d'art), mais son développement effectif est dû surtout au perfectionnement du système d'interprétation, au passage du stade analytique et descriptif à la compréhension approfondie de la création et de sa dynamique à une époque donnée, des significations d'ordre spirituel considérées dans le système de relations esthétiques et dans une perspective historique.

En rappelant ces vérités, en principe bien connues, nous songeons au fait que pendant cette dernière décennie l'historiographie de l'art a connu, en Roumanie, une période d'effervescence qui mérite toute notre attention non seulement pour les réalisations obtenues et les ouvrages publiés mais aussi — et surtout — pour les problèmes de méthode et d'attitude générale à l'égard du patrimoine artistique.

Bénéficiant d'une remarquable tradition, jalonnée au fil des ans par les contributions de savants jouissant d'une réputation internationale, comme Alexandru Odobescu, Nicolae Iorga, George Balş, Alexandru Busuioceanu, George Oprescu, Petru Comarnescu, Eugen Schileru, etc., l'historiographie roumaine de l'art s'est assuré le renouvellement permanent des énergies par l'intermédiaire de l'enseignement universitaire spécialisé de Bucarest (la section d'histoire et de théorie de l'art et de muséologie de l'Institut d'arts plastiques Nicolae Grigorescu) et de Cluj-Napoca (par les spécialisations dans l'art européen et roumain à la faculté d'histoire de l'Université Babeş-Bolyai) ainsi que par un processus méthodique de spécialisation dans le cadre de l'Institut d'Histoire de l'Art de Bucarest [1] et des principaux musées d'art de Roumanie [2]. La coordination unitaire des plans de recherche, assurée par l'Institut d'Histoire de l'Art, pour éviter les parallélismes stériles, l'organisation de nombreux symposiums et de nombreuses sessions scientifiques où sont présentées des communications, ainsi que la publication régulière des travaux de nos spécialistes dans des revues comme *Études et recherches sur l'histoire de l'art* (« Studii şi cercetări de istoria artei »), *Revue roumaine d'histoire de l'art*, *L'Art* (« Arta »), *La Revue des musées* (« Revista Muzeelor »), *Monuments historiques et artistiques* (« Monumente istorice şi de artă »), etc. — dans les publications annuelles éditées par les musées de notre pays, dans des ouvrages collectifs ou dans des volumes d'auteur sont tout autant de facteurs d'ordre pratique contribuant à instaurer une atmosphère de travail stimulante qui favorise l'échange actif d'idées, entretient une attitude exigeante et suscite un intérêt constant pour les approfondissements théoriques.

Une question particulièrement importante qui a préoccupé et continue de préoccuper les spécialistes est celle des grandes synthèses artistiques, des ouvrages ayant la valeur d'un instrument de référence, capables de refléter sans équivoque le stade des connaissances auquel notre époque est parvenue.

Il nous faut mentionner avant tout les deux tomes de l'*Histoire des arts plastiques en Roumanie* (« Istoria artelor plastice în România »), ouvrage monumental réalisé de 1968 à 1970 par une équipe de chercheurs de l'Institut d'Histoire de l'Art sous la direction de George Oprescu. Servis par une bonne typographie, ces volumes embrassent toute l'histoire des arts plastiques, des temps les plus reculés jusqu'en 1800, un ample chapitre étant consacré à la création populaire. Rassemblant des recherches effectuées il y a déjà assez longtemps et les contributions originales des auteurs de cet ouvrage, ces deux volumes ont réussi à offrir une ample et éloquente image du phénomène artistique autochtone dans son long devenir historique. Nos spécialistes

préparent à présent une nouvelle édition des deux premiers tomes de l'*Histoire des arts plastiques en Roumanie* et travaillent aux trois volumes suivants qui traiteront des problèmes de la création artistique jusqu'à l'actualité immédiate.

Dans cette phase où se préparent les grandes synthèses, l'inventaire méthodique et l'étude monographique de chaque époque, de chaque zone ou chaque domaine revêtent une grande importance car c'est justement dans ce genre d'ouvrages qu'on peut trouver la solution — quand bien même elle ne serait que transitoire — des grands problèmes controversés.

Présentant les ouvrages de cette catégorie dans l'ordre chronologique des époques étudiées, nous nous arrêterons en premier lieu sur le volume substantiel du professeur Vladimir Dumitrescu — *L'Art préhistorique en Roumanie* (« Arta preistorică în România », 1974). Cet ouvrage, qui appartient à une suite d'études consacrées aux principales époques artistiques de Roumanie — conformément au plan de publication des Editions « Meridiane »[3] — constitue la première monographie qui dresse un ample tableau des manifestations artistiques les plus anciennes dans l'espace carpato-danubien. Spécialiste de réputation internationale, qui déploie depuis longtemps une activité remarquée (mentionnons en particulier son ouvrage *L'Art néolithique en Roumanie* — « Arta neolitică din România », 1968), le Pr Vladimir Dumitrescu a réussi à mettre en évidence les vertus artistiques des produits céramiques appartenant aux civilisations néolithiques de Cucuteni, Petreşti, Gumelniţa, Coţofeni, Vădastra, Hamangia, etc. — démontrant par la même occasion, preuve à l'appui, que notre territoire a été habité d'une manière intense et continue, et que le néolithique en Roumanie était l'expression d'un remarquable développement général des métiers de l'époque. L'auteur souligne ensuite les beautés des vases de céramique et des objets de métal appartenant à l'âge du bronze — armes, parures, vases — ainsi que le prestige dont jouissent, dans le monde des spécialistes, les pièces appartenant aux civilisations d'Otomani, Sighişoara-Wietenberg, Gîrla Mare-Cîrna, etc. Pratiquement, cet ouvrage démontre à l'évidence que les ressources généreuses du sol et du sous-sol de la Roumanie étaient connues depuis les temps les plus reculés et que les civilisations locales ont atteint très tôt un haut niveau de développement, dans les conditions spécifiques des époques de référence. C'est ce qui explique pourquoi les deux périodes de l'âge du fer, qui débouchent sur la sphère chronologique de la protohistoire et de l'histoire des Thraces carpato-danubiens — des Géto-Daces, en d'autres termes — présentent à leur tour des aspects particulièrement originaux, malgré les importations celtiques ou scythiques.

Bien qu'il n'ait pas bénéficié jusqu'à présent d'une ample étude de synthèse, l'art antique de Roumanie a fait l'objet de nombreuses recherches où se trouvent conjugués les efforts des archéologues, des historiens et des historiens de l'art. Si l'intérêt pour une meilleure connaissance des colonies grecques de la zone pontique et du Bas-Danube l'emportait encore il y a quelques décennies, on observe aujourd'hui que les spécialistes attirés par les problèmes de l'art géto-dace ou de l'art daco-romain des quatre premiers

siècles de notre ère sont de plus en plus nombreux. D'importantes études ayant un caractère monographique ont été publiées pendant la période dont nous nous occupons; mentionnons également les substantielles descriptions-synthèses rédigées à l'occasion des amples expositions thématiques organisées à l'étranger.

Les études sur l'art des Daco-Gètes publiées par Ion Horaţiu Crişan *(La céramique daco-gète* — « Ceramica daco-getă », 1968) et par Radu Florescu *(L'Art des Daces* — « Arta dacilor », 1968) ainsi que les incursions de Hadrian Daicoviciu dans ce domaine *(Les Daces* — « Dacii », 1965) sont particulièrement utiles. Remarquable événement scientifique, l'exposition *Les Illyriens et les Daces* organisée en 1976 par le Musée National de Belgrade et le Musée d'histoire de la Transylvanie, de Cluj-Napoca, et présentée à Bucarest et à Belgrade, a donné lieu à la publication d'un catalogue monumental des 602 pièces exposées, catalogue qui constitue un précieux instrument de travail pour tous les spécialistes qui ont affaire à ce domaine.

La principale conclusion qui se dégage de ces ouvrages, solidement étayés par des exemples concrets, est que la population géto-dace était parvenue dès le IV^e^ siècle av.n.è. à un développement économique et politique remarquable auquel correspondaient des réalisations artistiques d'une incontestable originalité. Le système d'agglomérations et de fortifications aussi bien que la céramique ou l'art des métaux montrent à l'évidence l'existence d'un milieu artistique robuste, capable de se définir sans équivoque par rapport aux principales sphères artistiques de l'époque.

Les grandes expositions archéologiques qui ont eu lieu en 1969 à Cologne *(Römer in Rumänien,* organisée par le Römisch-Germanisches Museum de Cologne en collaboration avec le Musée d'histoire de la Transylvanie) et en 1970 à Rome *(Civiltà romana in Romania* et son monumental catalogue publié par les soins des Éditions De Luca) ont joué un rôle considérable dans la connaissance de l'art romain de la Dacie antique et de l'art daco-romain dans lequel se sont exprimés les vaincus comme les vainqueurs, dans des conditions qui ont favorisé la naissance du peuple roumain. Réunissant chacune plus de mille pièces, ces manifestations ont offert une image éloquente de la florissante culture daco-romaine qui a obtenu des réalisations remarquables dans tous les domaines de la création. Dans les grands centres urbains antiques — à Ulpia Trajana Augusta Sarmizegetusa, à Drobeta, Apulum, Tomis —, dans les principales localités ayant un caractère militaire — Troesmis, Tibiscum, Ulmetum, etc. — ainsi que dans de nombreuses localités rurales, les fouilles archéologiques ont permis de mettre au jour des constructions monumentales, des amphithéâtres, des thermes, des édifices publics, des statues en pierre et en bronze, des parures en métaux nobles, un immense matériel documentaire qui témoigne de l'épanouissement, sur le territoire de la Dacie antique, d'une vie artistique vigoureuse et originale qui reflète tout naturellement une prospérité matérielle et spirituelle durable.

L'étude de Radu Florescu consacrée au monument triomphal de Tropaeum Traiani — Adamclisi [4] représente une contribution précieuse à la connaissance de l'art romain en Dacie. Construit en l'an 108 par l'em-

pereur Trajan pour célébrer ses victoires sur les Daces, ce monument, qui jouit d'une notoriété universelle, a été réalisé avec la participation de nombreux artisans autochtones et sa valeur s'exprime aujourd'hui sur de nombreux plans: historique, artistique, ethnographique et technique. Il convient de mentionner que les métopes qui décorent le monument représentent plusieurs hommes et femmes dans leur costume spécifique dace et que la fidélité avec laquelle les détails du costume sont reproduits constituent un argument en faveur de l'appartenance des artisans sculpteurs à la population autochtone.

Les études sur l'art romain des basses époques dans la région du Bas-Danube — qui accompagnent tout naturellement les recherches archéologiques — sont entrées en corrélation avec les études sur l'art byzantin, car le riche matériel qui s'est accumulé à la suite des fouilles a rendu nécessaire une révision substantielle des interprétations historiques. L'identification et l'exploration méthodique de plus de trente basiliques datant des IV^{e}—VII^{e} siècles (Mangalia, Constantza, Adamclisi, Sucidava, Beroe, Troesmis, Noviodunum, etc.), la découverte d'édifices monumentaux richement décorés de mosaïques (Constantza), la récupération d'un grand nombre d'objets d'art (parures, vases, etc.) sont tout autant de témoignages de la continuité de la domination romano-byzantine [5] dans la région du Danube, en Dobroudja aussi bien qu'au Banat, en Olténie et dans le sud de la Valachie. Si l'on tient compte de ces réalités, on ne saurait non plus être surpris par les échos de l'art romano-byzantin sensibles dans tout l'espace carpato-danubien, phénomène qui s'explique aussi par les traditions plus anciennes de la population autochtone. Valorisés par des synthèses remarquables — comme celle de notre regrettée Corina Nicolescu *(L'héritage de l'art byzantin en Roumanie* — « Moştenirea artei bizantine în România », 1971) — ainsi que par d'amples expositions [6], ces aspects de la vie artistique sur le territoire de la Roumanie justifient tout l'intérêt qu'on leur porte par la qualité effective de leur réalisation formelle, qualité où l'on peut aisément reconnaître la prospérité économique et culturelle des localités situées dans la zone du Bas-Danube.

Mais lorsqu'on parle des siècles qui ont suivi l'impact daco-romain et qui ont vu le processus de formation du peuple roumain, on ne saurait oublier — à côté des réalisations autochtones et de celles qui ont été favorisées par les relations avec Byzance — les contributions artistiques des peuples migrateurs qui se sont succédés du IV^{e} au XII^{e} siècle sur le territoire de la Roumanie d'aujourd'hui. De nombreux trésors gothiques, gépidiques ou de provenance incertaine témoignent d'un art remarquable des métaux précieux, art dont la diversité s'explique par la confluence des éléments de tradition hellénistique et romaine et des éléments d'origine orientale, dans une vision éclectique qui est, en général, propre aux migrants. Les célèbres trésors de Pietroasa, Şimleul Silvaniei, Concești, Apahida, Sînnicolaul Mare, qui retiennent depuis longtemps l'attention des spécialistes, ont été l'objet récemment d'une analyse approfondie due à Răzvan Theodorescu (dans l'ouvrage *Un millénaire d'art au Bas-Danube* — « Un mileniu de artă la

Dunărea de jos », 1976). Les données d'ordre historique et archéologique corroborées par de minutieuses dissociations stylistiques permettent à l'auteur de souligner le fait que les siècles tourmentés de l'époque des migrations n'ont pas constitué une césure sur le plan artistique et culturel, une rupture avec le reste du monde, mais ont donné lieu, au contraire, à une fertile ouverture culturelle dont certains secteurs de la création autochtone n'ont pas manqué de bénéficier.

Pour la période qui va du X^e au XIV^e siècle et qui correspond à l'apparition et à l'affirmation progressive des formations préétatiques autochtones, l'étude du phénomène artistique se confond, pour une large part, avec la recherche des principaux témoignages de l'existence du peuple roumain de cette époque. Par delà les problèmes spécifiques de l'analyse stylistique et iconographique — si importante pour le profil de sa discipline — l'historien de l'art ne saurait négliger le sens profond des œuvres et des monuments qui se sont conservés, jalons chargés de toutes les significations d'un devenir historique tourmenté, mais sûr et ininterrompu. Aujourd'hui, quand certains auteurs, au mépris de la vérité et de la rigueur scientifique, cherchent à mettre en doute la continuité naturelle du peuple roumain dans l'espace légitime de sa propre patrie — la mise en évidence des phénomènes artistiques autochtones revêt les attributs d'une démonstration historique.

Dans la catégorie des études consacrées aux arts plastiques des pays roumains du X^e au XIV^e siècle, il convient de mentionner en premier lieu les amples synthèses de Răzvan Theodorescu (*Byzance, Balkans, Occident aux commencements de la culture médiévale roumaine — X^e—XIV^e siècle* — « Bizanţ, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti — secolele X—XIV », 1974; *Un millénaire d'art au Bas-Danube* — « Un mileniu de artă la Dunărea de jos », 1976) ainsi que l'ouvrage déjà cité de Corina Nicolescu qui s'occupe surtout des reflets de l'art byzantin au nord de la région du Bas-Danube et dans le bassin carpatique. L'ouvrage de Gheorghe Anghel *Cités médiévales de Transylvanie* (« Cetăţi medievale din Transilvania », 1972), qui présente un grand intérêt pour la question qui nous préoccupe, contient un chapitre important sur les forteresses construites par la population autochtone avant l'apparition des Magyars, comme celle de Biharia — du voïvode Menumorut — et celle de Dăbîca, sur le Someş, — du voïvode Gelu — tous deux chefs d'origine roumaine, comme le précise d'ailleurs *Gesta Hungarorum*, la chronique du Notaire anonyme du roi Béla.

Les résultats des recherches archéologiques effectuées à Streisîngiorgiu (dans le sud de la Transylvanie, département de Hunedoara) ont une valeur démonstrative exceptionnelle pour l'histoire de l'art roumain ancien. Les fouilles archéologiques auxquelles on a procédé à l'occasion des travaux de restauration de l'église Sf. Gheorghe [7] ainsi que le décapage du parement ont montré que l'édifice a été construit aux environs de l'an 1100 pour servir de chapelle de cour princière [8]. L'église de Streisîngiorgiu, qui a l'aspect d'une salle avec un sanctuaire rectangulaire, a été soigneusement construite avec des pierres de taille provenant des ruines romaines (thermes, temples

Anonyme valaque du XVI[e] siècle:
La pêche miraculeuse
Enluminure du Tétraévangéliaire du prince Alexandre II
Musée du monastère de Sucevitza

GHERVASIE DE PUTNA:
Frontispice du missel de Feleac, fin du XV^e^ siècle
Musée de Cluj-Napoca

datant des IIe—IIIe siècles) des bains Călan qui se trouvaient non loin de là. Cette église, le plus ancien monument médiéval qui s'est entièrement conservé dans notre pays et qui n'a jamais changé de destination, prouve que l'architecture du type préromain a pénétré en Transylvanie dès le XIe siècle et atteste en même temps, sans nul doute, l'existence d'une société roumaine bien organisée dont la soif de culture ne le cédait en rien à celle de toute autre société européenne de l'époque [9]. À la lumière de cette découverte — et d'autres dont nous parlerons ci-dessous — les thèses sur l'immigration tardive du peuple roumain en Transylvanie se révèlent dénuées de tout fondement. Toujours en ce qui concerne ce monument, il nous faut mentionner un autre fait très significatif, à savoir que l'inscription dédicatoire de la première couche de peintures murales remonte à 1313 et précise qu'il s'agit du voïvode roumain Balea et du peintre Teofil dont l'origine roumaine est attestée justement par les aspects linguistiques de l'inscription [10]. Bien que le processus de restauration des peintures murales ne soit pas encore terminé, les premiers résultats des recherches dans le domaine de l'histoire de l'art sont en mesure de confirmer l'existence en Transylvanie, bien avant le XIVe siècle, d'un milieu artistique roumain ayant d'anciennes traditions, capable d'élaborer des programmes iconographiques originaux et de cristalliser un style propre fondé sur l'assimilation sélective de certains éléments d'origine byzantine [11]. Les observations auxquelles ont donné lieu les découvertes de Streisîngiorgiu doivent être liées aux recherches entreprises par l'auteur de cet article *(Monuments anciens dans la région de Hunedoara* — « Vechi monumente hunedorene », 1968), par Radu Popa *(Le Pays de Maramureş au XIIe siècle* — « Ţara Maramureşului în veacul al XII-lea », 1970; *Les forteresses du Pays de Haţeg* — « Cetăţile din Ţara Haţegului », 1972) et d'autres spécialistes sur les monuments roumains de Transylvanie au XIIIe et au XIVe siècle. Les résultats des recherches archéologiques et architectoniques ultérieures nous permettront de verser de nouvelles pièces à ce dossier [12].

Comme on devait s'y attendre, un grand nombre d'historiens de l'art ont été attirés par l'étude de l'art roumain du XIVe au XVIIIe siècles, période d'effervescence continuelle sur le plan de la création lorsque, malgré les incessants désastres causés par les invasions ottomanes et tartares, les réalisations dans le domaine de l'architecture, la peinture murale et la broderie ont souvent atteint un haut niveau d'originalité et d'authenticité.

Un intérêt tout particulier a été accordé, ces dernières années, aux peintures murales médiévales et de nombreuses études de synthèse à caractère monographique leur ont été consacrées. Une synthèse générale de la peinture roumaine ancienne et de ses multiples domaines (icônes, fresques, cartons de broderies) a été publiée par Vasile Drăguţ *(La Peinture ancienne, Antécédents, Moyen Âge,* dans le volume *La Peinture roumaine* — « Pictura românească », 1976) qui a également fait paraître une étude d'ensemble sur *La Peinture murale en Transylvanie* (« Pictura murală din Transilvania », 1970). Les problèmes de la peinture murale en Valachie au XVIe siècle ont fait l'objet d'une étude approfondie dans l'ouvrage de Carmen Laura Dumi-

trescu *La Peinture murale en Valachie au XVI^e siècle* (« Pictura murală din Ţara Românească în sec. XVI », 1978). Mentionnons tout d'abord — pour ne retenir que les principales thèses avancées dans ces études — le rôle de modèle stylistique et iconographique joué par la peinture byzantine de l'époque des Paléologues, peinture dont l'héritage a été mis à profit jusqu'au XVIII^e siècle; il convient également de souligner l'importance — en Transylvanie surtout — des confluences stylistiques avec la peinture gothique et, plus tard, baroque, l'expression des peintures roumaines anciennes étant cependant fortement caractérisée par une tendance permanente visant à simplifier et à tempérer les compositions, à éviter les couleurs trop criardes. On retrouve cette tendance qui correspond à la manière des artistes populaires (elle constitue, en fait, une émanation de la création populaire roumaine) dans un certain nombre d'œuvres d'art roumaines, anciennes et modernes, auxquelles elle confère une identité qui ne peut prêter à confusion.

Les peintures murales de Moldavie, qui jouissent d'une notoriété universelle, ont fait l'objet de plusieurs études signées par Virgil Vătăşianu *(La peinture murale du nord de la Moldavie*, 1974), Maria Ana Musicescu *(Voroneţ*, 1969), Sorin Ulea *(L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave* — « Originea şi semnificaţia ideologică a picturii exterioare moldoveneşti », 1972), Vasile Drăguţ *(Dragoş Coman, l'auteur des fresques d'Arbore* — « Dragoş Coman, maestrul frescelor de la Arbore », 1969; *Humor*, 1973), Irineu Crăciunaş *(La peinture extérieure des églises de Moldavie* — « Bisericile cu pictură exterioară din Moldova », 1969 et 1970). Malgré certaines contradictions — inévitables et tout à fait naturelles — entre les différentes interprétations, les études publiées ces derniers temps ont réussi à mettre en relief la grande valeur des peintures murales de Moldavie du XV^e et du XVI^e siècles, la manière originale dont a été conçu le programme iconographique où l'on a introduit des thèmes et des accents antiottomans [13] ainsi que de véritables plaidoyers contre la réforme (qui contestait le culte de la Vierge, le culte des saints et, en général, le culte des images saintes [14]. Elles ont également fait ressortir que les auteurs de ces peintures d'une singulière beauté étaient Roumains, et leurs noms — Gavriil Ieromonah, Toma de Suceava, Dragoş Coman, Ion et Sofronie, etc. — méritent de figurer parmi ceux des grands artistes de l'époque. C'est aussi l'avis de l'historien de l'art Paul Philippot qui considère que Dragoş Coman est un « Pisanello byzantin, peut-être le plus grand peintre orthodoxe du XV^e siècle » [15]. Les peintures murales de Moldavie qui depuis longtemps ont retenu l'attention et suscité l'estime des grands spécialistes de l'art médiéval européen, comme Charles Diehl, Henri Focillon, Josef Strzygowski, Puig i Cadafalch, André Grabar, David Talbot Rice, ont également bénéficié de l'intérêt manifesté par le Centre International pour la Conservation des Biens Culturels (ICCROM) — Rome — UNESCO, qui a élaboré un plan de recherches systématiques et de conservation dont le « spiritus rector » a été le professeur Paul Philippot, directeur, pendant plusieurs années, du Centre UNESCO pour la conservation et la restauration des biens culturels.

L'étroite collaboration qui s'est établie, sur les chantiers de restauration, entre les spécialistes appartenant à des domaines différents — historiens de l'art, peintres restaurateurs, chimistes, biologistes, architectes, etc. — a eu aussi pour conséquence l'élaboration d'une méthode originale de recherches sur l'œuvre d'art, méthode qui part de l'idée que l'œuvre doit être considérée comme un document polyvalent de l'histoire — matérielle et spirituelle — et en même temps comme un « organisme » ayant une vie spécifique. Les premiers résultats de ce système de travail ont été présentés dans le cadre d'un colloque international organisé à Suceava en juillet 1977 par le Commité national roumain ICOMOS, avec le soutien de l'UNESCO, et ont été très bien accueillis par tous les spécialistes présents, parmi lesquels nous mentionnerons Jean Taralon, François Enaud (France), Norman Bromelle (Grande-Bretagne), Paul Philippot (Belgique), Anika Skovran (Yougoslavie), Hans Zipper (R.D.A.).

Les icônes représentent un chapitre important de la peinture médiévale roumaine auquel nos spécialistes ont consacré non seulement de nombreux essais partiels mais aussi quelques études plus étoffées dont nous mentionnerons celles publiées par Corina Nicolescu (*Icônes roumaines anciennes* — « Icoane vechi românești », 1971) et Marius Porumb (*Icônes du Maramureș* — « Icoane din Maramureș », 1975) ainsi que le très utile catalogue de la collection d'icônes du Banat (*La collection d'art religieux ancien de l'archevêché de Timișoara et de Caransebeș* — « Colecția de artă religioasă veche a arhiepiscopiei Timișoarei și Caransebeșului », 1973) dressé par I.B. Mureșianu. Les icônes roumaines anciennes qui n'étaient connues jusqu'à ces derniers temps que d'une manière isolée, à l'occasion de leur inventaire ou de leur restauration, nous révèlent peu à peu leur originalité et leurs qualités artistiques; il est significatif qu'on manifeste une préférence marquée pour les types « classiques », de tradition byzantine.

Un grand nombre d'études publiées ces dernières années s'occupent des arts décoratifs et appliqués. Une substantielle *Histoire du costume de cour dans les pays roumains* (« Istoria costumului de curte în țările române ») a été publiée en 1970 par Corina Nicolescu à qui l'on doit également un ample catalogue intitulé *L'orfèvrerie laïque et religieuse dans les pays roumains du XIV^e^ au XIX^e^ siècle* (« Argintăria laică și religioasă în țările române, sec. XIV—XIX », 1968) et une étude synthétique sur *L'art des métaux précieux en Roumanie* (« Arta metalelor prețioase în România », 1973). Marin Matei Popescu, l'auteur de l'ouvrage *Parures médiévales dans les pays roumains* (« Podoabe medievale în țările române », 1970) a apporté une contribution d'une réelle utilité à l'étude de cette question tant par la nouveauté que par la valeur artistique du matériel présenté. Răzvan Theodorescu, qui s'est intéressé à l'art des métaux, a réussi à faire ressortir l'importance de la création dans ce domaine du IV^e^ au XIV^e^ siècle, période où l'orfèvrerie a tenu une place de premier plan dans les pays roumains, rivalisant avec l'architecture et servant de support à l'entretien des relations artistiques. [16]

La broderie médiévale roumaine, qui a déjà été étudiée dans le passé avec beaucoup d'intérêt pour ses qualités exceptionnelles qui en font l'une

des grandes réussites de l'art européen, a retenu l'attention de Maria Ana Musicescu à qui l'on doit plusieurs analyses de certaines pièces isolées ainsi qu'un volume monographique — *La broderie médiévale roumaine* (« Broderia medievală românească », 1969) — admirablement illustrée.

La sculpture décorative sur bois, qui n'est pas encore suffisamment connue, se révèle — grâce aux recherches persévérantes de Florentina Dumitrescu — un domaine passionnant par sa diversité typologique, par la richesse de son répertoire, par les raffinements de l'exécution. Dans le cadre d'une étude d'ensemble publiée dans le volume collectif *L'art du bois chez les Roumains* (« Arta lemnului la români », 1975) mais surtout dans des études partielles [17], Florentina Dumitrescu a réussi à mettre en lumière une quantité impressionnante d'œuvres inédites, appartenant surtout à l'époque Brîncoveanu, et à établir les principaux groupes stylistiques de la sculpture décorative sur bois, art particulièrement réceptif aux innovations compositionnelles. L'ouvrage d'Andrei Pănoiu *Le mobilier ancien roumain* (« Mobilierul vechi românesc », 1975), qui accorde une attention toute particulière aux relations avec la création populaire, contribue également à une meilleure connaissance de ce domaine de l'art, appliqué notamment à l'ébenisterie.

L'initiative visant à valoriser les manuscrits anciens miniaturés, initiative où la collaboration entre les Éditions « Meridiane » et l'inlassable chercheur qu'est C. Popescu-Vîlcea s'est révélée vraiment bien inspirée, a été particulièrement fructueuse ces dernières années. C'est ainsi qu'on a introduit dans le circuit public et scientifique, en 1972, les admirables miniatures réalisées par le métropolite — lettré et artiste — Anastasie Crimca, le dernier grand miniaturiste de tradition médiévale, ensuite, en 1974, les miniatures qui illustrent le missel du métropolite Ştefan (1648—1688) ainsi que, en 1977, les illustrations du logothète Petrache pour le roman, largement répandu à l'époque, *Erotokritos* (« Erotocritul »).

Pour prévenir l'éventuelle curiosité du lecteur étranger, nous mentionnerons spécialement — bien qu'il ne s'agisse pas d'une catégorie séparée d'études — les ouvrages qui montrent comment les courants artistiques de l'Europe occidentale se sont reflétés dans l'art médiéval et moderne de notre pays. On sait que par l'intermédiaire des groupes nationaux cohabitants qui pratiquaient au Moyen Âge la religion catholique — les Saxons, les Szeklers et les Hongrois — certaines formes de l'art occidental, du roman au gothique, de la Renaissance au baroque, ont pénétré de bonne heure dans notre pays.

Les volumes de synthèse de l'*Histoire des arts plastiques en Roumanie* (« Istoria artelor plastice în România ») ont consacré de nombreuses pages à la présentation générale de ces courants artistiques et à l'étude de leur processus d'intégration dans le phénomène artistique autochtone; l'auteur des chapitres qui traitent de cette question est le Pr Virgil Vătăşianu, un savant ayant une longue expérience dans ce domaine. L'architecture romane en Transylvanie a bénéficié des recherches effectuées par Eugenia Greceanu (*Données nouvelles sur l'architecture romane de la zone centrale de la Transylvanie* — « Date noi asupra arhitecturii romanice din zona centrală a

Transilvaniei », 1970), alors que pour l'architecture gothique il nous faut signaler les très utiles études publiées par Corina Popa *(Les églises du gothique tardif aux environs de Bistrița* — « Bisericile gotice tîrzii din jurul Bistriței », 1970), Dan Busuioc *(Considérations sur la datation du monastère cistercien de Cîrta* — « Considerații privind datarea mănăstirii cisterciene de la Cîrta », 1978), Herman Fabiani *(Tours de patriciens à Sibiu, à la fin du Moyen Age* — « Turnuri de patricieni în Sibiu la sfîrșitul evului mediu », 1974 et *La valorisation du fonds d'architecture civile de Sibiu* — « Valorificarea fondului de arhitectură civilă din Sibiu », 1975) et surtout Mira Dordea-Voitec *(Reflets gothiques dans l'architecture moldave* — « Reflexe gotice în arhitectura Moldovei », 1976) qui a réussi à nous offrir une présentation et une analyse très personnelle des problèmes du gothique en Moldavie.

La peinture gothique a fait l'objet de plusieurs articles à caractère monographique ainsi que d'une étude générale, accompagnée d'un répertoire iconographique, publiée par Vasile Drăguț [18]. Mentionnons également, du même auteur, une ample synthèse *L'Art gothique en Roumanie* (« Arta gotică în România », 1979) qui traite de tous les aspects de l'art gothique en Roumanie et en particulier des configurations spécifiques qui résultent de la confluence avec l'art byzantin et l'art oriental, le tout adapté aux exigences des traditions locales.

Les études publiées en 1976 dans l'ouvrage collectif *Studien zur siebenbürgischen Kunstgeschichte* par Gustav Gündisch, Albert Klein, Harald Krasser et Theobald Streitfeld sont également d'une grande utilité pour une meilleure connaissance de l'art gothique en Transylvanie. Les auteurs nous ont offert un modèle d'étude monographique, laquelle a pour objet l'église évangélique de Sebeș-Alba et ses trésors artistiques. L'ouvrage de synthèse le plus important publié jusqu'à présent sur la plastique gothique figurative sur pierre en Transylvanie a pour titre *La sculpture gothique de Transylvanie* (« Sculptura gotică din Transilvania », 1974) de Gheorghe Arion, et contient, outre le catalogue, un index iconographique.

La littérature sur l'art de la Renaissance et sur le baroque en Roumanie n'est pas très abondante mais ces dernières années quelques ouvrages substantiels sont sortis qui s'occupent soit de l'architecture, soit de l'orfèvrerie, soit des problèmes généraux d'une époque donnée. Nous mentionnerons ainsi les études publiées par B. Nagy Margit qui s'appuient sur un riche fonds documentaire concernant les châteaux et les palais de Transylvanie des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles [19], ensuite la solide monographie que Viorica Guy Marica a consacrée, en 1972, au grand artiste-orfèvre Sebastian Hann et enfin l'étude sur les reflets du baroque dans l'art Brâncoveanu publiée par Vasile Drăguț en 1971, avec des photographies de Nicolae Săndulescu.

Il va sans dire que tout ce que nous avons cité jusqu'à présent ne représente qu'une modeste part du fonds général d'articles et d'études consacrés aux arts plastiques en Roumanie du XIV^e^ au XVII^e^ siècles. Nous avons surtout mentionné les ouvrages édités dans des volumes et d'une manière sporadique seulement les textes publiés dans les revues spécialisées. Il est

donc nécessaire de rappeler que des études d'une très grande valeur ont couronné les recherches de spécialistes renommés comme Teodora Voinescu, Emil Lăzărescu, Alexandru Efremov, Tereza Sinigalia, Dan Ionescu, Ioana Cristache Panait dont il faut souligner la présence assidue dans les revues spécialisées. De nombreux articles ont été également publiés par les auteurs mentionnés auparavant.

Nous ne pouvons terminer ce survol des études consacrées à l'art médiéval en Roumanie sans signaler deux ouvrages d'information générale: *Histoire de l'architecture en Roumanie* (1974), remarquable synthèse due au professeur Grigore Ionescu et le *Dictionnaire encyclopédique de l'art médiéval roumain* (« Dicţionarul enciclopedic de artă medievală românească », 1976) publié par l'auteur de cet article.

Le XIX^e^ siècle — carrefour de deux époques, entre la longue période de l'art médiéval et l'ère tourmentée de la contemporanéité, — représente, pour l'art roumain, un immense creuset d'attitudes nouvelles, créatrices, portées à l'incandescence. La lutte pour la liberté sociale et nationale, pour l'unité et l'indépendance du peuple roumain a été un facteur décisif pour la cristallisation des options de conscience et de l'expression stylistique des artistes roumains du XIX^e^ siècle, la période de la révolution de 1848 ayant été déterminante à cet égard. La principale synthèse de ce siècle où a eu lieu le grand passage d'un art de type féodal, dominé par les souvenirs de l'Empire byzantin, à un art moderne, ouvert aux innovations de langage de l'Europe occidentale, est celle de Vasile Florea et porte sur la peinture (*La peinture du XIX^e^ siècle* dans *La peinture roumaine en images* — « Pictura românească în imagini », 1976). Abondamment illustré, le texte suit toutes les phases d'une rapide transformation qui, en quelques décennies seulement, ont assuré à la peinture roumaine une synchronisation parfaite avec les mouvements de la peinture européenne, française en particulier. Vasile Florea est aussi l'auteur d'une monographie intéressante (1970) consacrée au peintre Theodor Aman à qui on doit la fondation de l'Académie des Beaux-Arts de Bucarest (1864) et les premiers succès dans la voie de la modernité de la peinture roumaine. Le centenaire de la proclamation de l'Indépendance de la Roumanie — indépendance issue de la guerre contre les forces armées de l'Empire ottoman (1877—1878) — a fourni à nos spécialistes l'occasion de réaliser un volume collectif d'études publié sous la direction de Ion Frunzetti [20].

Le premier volume de la monographie consacrée au peintre Ion Andreescu, ouvrage monumental (qui aura 4 volumes) élaboré par Radu Bogdan dont l'intention déclarée est d'offrir non seulement une présentation analytique d'un grand artiste mais aussi une démonstration d'une nouvelle méthode de recherche, a été publié en 1970. Il nous faut encore mentionner une monographie remarquable consacrée à un autre classique de la peinture roumaine moderne — Nicolae Grigorescu: celle publiée en 1974 par Vasile Varga à qui l'on doit également une très importante monographie sur Ion Andreescu (publiée en collaboration avec Eleonora Costescu).

La période des années 1900, lorsque les expériences du style « l'art nouveau » se sont imposées dans toute l'Europe, a fait l'objet d'une étude approfondie de Paul Constantin — *L'Art 1900 en Roumanie* (« Arta 1900 în România », 1972) — qui décrit clairement les avatars de ce style en Roumanie. Paul Constantin est également l'auteur de la *Petite encyclopédie d'architecture, d'arts décoratifs et appliqués modernes* (« Mica enciclopedie de arhitectură, arte decorative şi aplicate moderne », 1977), un livre très utile qui accorde une attention toute particulière aux réalisations des artistes roumains.

Les questions si brûlantes et si controversées de l'art du XX^e siècle ont bien entendu attiré de très nombreux chercheurs et la quantité d'ouvrages qu'ils leur ont consacrés est trop grande pour qu'on puisse les citer tous dans cet article. Nous mentionnerons surtout l'importance que les critiques et les historiens d'art de Roumanie ont attachée à l'étude de l'œuvre du sculpteur Constantin Brâncuşi, artiste qui a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire de la sculpture universelle. Des monographies d'auteur ou des ouvrages collectifs, certains publiés à l'occasion du symposium organisé à Bucarest pour la célébration du centenaire de la naissance de Brâncuşi (1976) ont montré avec la force de l'évidence que l'œuvre brancusienne est profondément enracinée dans la tradition de l'art roumain, que ses liens avec la spiritualité de la création populaire sont des plus intimes. Les études publiées par Barbu Brezianu (en particulier *L'œuvre de Constantin Brâncuşi en Roumanie* — « Opera lui Constantin Brâncuşi în România », 1974) sont d'une importance capitale pour la connaissance de ce grand sculpteur. Barbu Brezianu a réussi à valoriser une quantité immense de documents et de faits peu connus dans de nombreux ouvrages à caractère partiel ainsi que dans une ample monographie scientifique d'une valeur fondamentale. Il convient également de rappeler les études pertinentes de Dan Hăulică *(Brâncuşi ou l'anonymat du génie* dans la revue *Secolul 20*, 2/1976), les souvenirs de Petre Pandrea *(Brâncuşi, souvenirs et exégèses* — « Brâncuşi, amintiri şi exegeze », 1976), l'album de Petre Oprea (« Constantin Brâncuşi », 1972) ainsi que plusieurs recueils d'articles qui ont réussi à mettre en lumière l'actualité permanente de l'œuvre brancusienne [21].

L'absence d'études embrassant, dans une large synthèse, l'art roumain du XX^e siècle a été partiellement compensée ces derniers temps par la parution d'un très utile *Dictionnaire des artistes roumains contemporains* (« Dicţionar al artiştilor români contemporani », 1976) réalisée par Octavian Barbosa. Il nous faut également mentionner les études d'ensemble sur la peinture de Dan Grigorescu *(La Peinture roumaine)* et de Marin Mihalache *(La Peinture contemporaine)* publiées dans le volume *La Peinture roumaine en images* (« Pictura românească în imagini », 1976), de Ion Frunzetti *(La Peinture roumaine contemporaine* — « Pictura românească contemporană », 1975), de Teodor Enescu *(Le symbolisme et la peinture* publiée dans le volume *Pages de l'histoire de l'art roumain moderne* — « Pagini de artă modernă românească », 1972) ainsi que l'étude consacrée à la sculpture moderne et contemporaine sur bois publiée par Andrei Paleolog dans le volume collectif

L'art du bois chez les Roumains (« Arta lemnului la români », 1975). Quant aux arts décoratifs, signalons l'effort de synthèse très méritoire d'Olga Bușneag *(Les arts décoratifs roumains* — « Arta decorativă românească », 1976).

En dehors des ouvrages à caractère général, il nous faut mentionner de nombreuses monographies d'artistes publiées ces dernières années comme celles signées par Ion Frunzetti *(Dimitrie Paciurea, Brăduț Covaliu)*, Dan Grigorescu *(Ion Vlasiu)*, Eleonora Costescu *(Gh. Petrașcu)*, Mircea Deac *(Al. Ciucurencu)*, Vasile Drăguț *(Catul Bogdan)*, Anatol Mîndrescu *(Th. Pallady)*, Petre Oprea *(Marius Bunescu, M.H. Maxy, Corneliu Mihăilescu)*, Marina Preutu *(Dimitrie Ghiață)*, Olga Bușneag *(Margareta Sterian)*, etc. Cette énumération est forcément incomplète. Tous ces ouvrages publiés au cours des dix dernières années contribuent à une meilleure connaissance de l'art roumain moderne et contemporain par une analyse plus poussée de l'œuvre de quelques grands artistes ainsi que par une interprétation plus nuancée des rapports avec l'art universel.

À ce propos mentionnons qu'un grand nombre d'historiens et de critiques d'art roumains se sont livrés à l'analyse des phénomènes de l'art européen et universel et que certains de leurs ouvrages ont d'ores et déjà été bien accueillis par les spécialistes étrangers. Nous signalerons en particulier les recherches sur l'art italien effectuées par Victor Ieronim Stoichiță, les ouvrages de Dan Grigorescu sur l'expressionnisme, le cubisme, le pop'art, ainsi que les volumes consacrés à différents problèmes de l'histoire de l'art universel publiés par Andrei Pleșu *(Voyage dans le monde des formes* — « Călătorie în lumea formelor », 1974), Ion Biberi *(L'Art surréaliste* — « Artă suprarealistă », 1974), Grigore Arbore *(Le Futurisme* — « Futurismul », 1975) et Adina Nanu *(Sur les traces de Dürer* — « Pe urmele lui Dürer », 1976 et *Art, style, costumes* — « Artă, stil, costum », 1976).

Dans le cadre d'un programme soutenu de diffusion des valeurs artistiques universelles, les Éditions « Meridiane » de Bucarest ont créé une remarquable collection d'albums richement illustrés et consacrés à de grands peintres (Giotto, Botticelli, Léonard de Vinci, Frans Hals, Rembrandt, Goya, Constable, Turner, Utamaro, Hokusai, Roubliov, etc.), à de grands sculpteurs (Phidias, Michel-Ange, Maillol, Rodin, Moore, etc.), à des courants artistiques (l'impressionnisme, le cubisme, etc.). Accompagnés de choix de textes critiques et précédés d'études substantielles signées par des spécialistes roumains, ces albums forment une véritable « université libre ». Le succès de librairie qu'ils obtiennent témoigne de l'intérêt que le grand public manifeste à leur égard. Rappelons, ne serait-ce qu'en passant, que les Éditions « Meridiane » ont réussi à publier en roumain un nombre impressionnant de traductions d'ouvrages appartenant à l'historiographie universelle de l'art, ce qui prouve que le livre d'art tient une place importante dans la vie culturelle de Roumanie. En effet, on peut dire que presque tous les grands historiens de l'art figurent sur la liste des traductions éditées ces dix dernières années. Citons les noms de Charles Diehl, Henri Focillon, Lionello Venturi, André Grabar, Mikail Alpatov, Viktor Lazarev, E.H. Gombrich, Max Fied-

Enluminure ornementale aux armes de la Moldavie et de la Valachie
Registre monastique de la seconde moitié du XIX^e siècle.
Archives de l'État — Bucarest

Cortège royal — enluminure de l'*Erotokrite* du logothète Petrache (fin du XVIII[e] siècle)
Bibliothèque de l'Académie — Bucarest

länder, Giulio Carlo Argan, Jacques Lassaigne, Pierre Francastel, Erwin Panofski, Jurgis Baltrusaitis, Paul Philippot, Corrado Maltese, Jan Bialostocki, Herbert Read, Michal Walicki et beaucoup d'autres encore.

Il va de soi que la publication en roumain des œuvres fondamentales appartenant à l'historiographie universelle de l'art n'assure pas seulement la bonne information du public: elle stimule aussi les recherches des spécialistes roumains qui ont élargi leur champ d'action ces dix dernières années.

À cet égard, il nous faut constater la modernisation évidente des méthodes de recherche dans le domaine de l'art populaire. Longtemps sous l'influence des méthodes descriptives, l'étude de l'art populaire a été revivifiée par l'effort de déchiffrement des significations spécifiques, par l'élargissement des investigations comparées et surtout par l'exploration des possibilités d'une projection sur l'époque contemporaine. Les spécialistes, qui ont cessé de considérer l'art populaire comme un phénomène fermé, ont réussi à identifier des voies de communications avec la création contemporaine et à établir une relation très stimulatrice entre les formes artistiques. Ainsi reconsidérées, les études sur l'art populaire ont dépassé la sphère traditionnelle de l'ethnographie pour se rattacher à l'historiographie de l'art.

Sur le plan de l'édition, la décennie qui fait l'objet de cette analyse a commencé par la publication d'un ouvrage monumental: *L'Art populaire roumain* (« Arta populară românească », 1969) réalisée par une équipe de spécialistes de l'Institut d'Histoire de l'Art sous la direction de Paul Petrescu. Les chapitres consacrés à l'architecture populaire (P. Petrescu), au décor intérieur des logements (R. Capesius), au mobilier rustique (P. Petrescu et R.O. Maier), aux tissus (M. Focşa), à la peinture populaire (C. Irimie), sont très étoffés et l'ouvrage tout entier montre à l'évidence la richesse extraordinaire de l'art populaire roumain. Bénéficiant d'une longue tradition qui plonge ses racines dans des époques historiques très reculées, l'art populaire roumain appelle l'attention par la noblesse des compositions spatiales et décoratives, par la logique des rapports entre le matériel, la technique, l'ornementation et la fonctionnalité, par la subtile abstraction des éléments empruntés à la réalité immédiate. L'art populaire roumain, qui s'est développé sur la base d'une conception unitaire, surprend et enchante par la variété des expressions locales, chaque objet étant motivé dans le contexte bien défini du milieu d'origine. Toutes ces caractéristiques sont mises en valeur dans cet ouvrage qui représente la première ample monographie consacrée à l'art populaire roumain dans son ensemble.

Plus nombreuses, les recherches sur l'architecture populaire se sont concrétisées dans quelques synthèses générales remarquables dues à des spécialistes bien connus comme Grigore Ionescu (*L'architecture populaire en Roumanie*, — « Arhitectura populară în România », 1971), Paul Petrescu (*L'architecture rurale des bâtiments de bois en Roumanie* — « Arhitectura ţărănească de lemn din România », 1974, ouvrage qui s'impose par la claire appréhension des qualités esthétiques spécifiques de cette architecture) et Andrei Pănoiu (*Sur l'architecture des bâtiments en bois* — « Din arhitectura

lemnului », 1978, ouvrage qui tente de faire une analyse typologique par catégories de constructions — maisons, moulins, églises, etc. — et introduit dans le circuit scientifique de nombreuses informations nouvelles). Des monographies zonales sur l'architecture ont été publiées par Florea Stănculescu, Adrian Gheorghiu, Paul Petrescu, Ion Godea, Ioana Cristache Panait et d'autres chercheurs dans le cadre d'une activité soutenue.

Paul Petrescu a apporté une contribution importante à la connaissance et à la compréhension de l'art populaire roumain dans la perspective des valeurs esthétiques. Les ouvrages de cet auteur fécond (citons notamment les volumes *Motifs décoratifs célèbres* — « Motive decorative celebre », 1971 et *La création plastique paysanne* — « Creaţia plastică ţărănească », 1976) ont enrichi d'une manière substantielle la littérature consacrée à ces problèmes. Préoccupée par l'architecture intérieure de la maison rurale, Georgeta Stoica a publié plusieurs ouvrages de référence ainsi que d'importantes études sur les parures et les costumes populaires [22]. De solides monographies zonale *(L'art populaire du nord de la Transylvanie* — « Arta populară din nordul Transilvaniei », 1969; *L'art populaire de Bucovine* — « Arta populară bucovineană », 1978) ont été publiée par Tancred Bănăţeanu, chercheur complexe et profond qui a étudié avec persévérance le phénomène de l'art populaire dans l'ample perspective de l'ethnologie culturelle.

Un chapitre varié et captivant de l'art populaire roumain est celui de la peinture sur verre. Provenant de nombreux centres actifs au cours des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles jusqu'au début du XX^e^, les peintures exécutées sur verre ont attiré l'attention de plusieurs spécialistes qui leur ont consacré des études fouillées comme celles signées par Cornel Irimie et Marcel Focşa *(Icônes sur verre* — « Icoane pe sticlă », 1968), Ion Apostol Popescu *(L'art des icônes sur verre de Nicula* — « Arta icoanelor pe sticlă de la Nicula », 1969), Iuliana Dancu et Dumitru Dancu *(La peinture paysanne sur verre* — « Pictura ţărănească pe sticlă », 1975).

Nous ne saurions terminer cette présentation des études consacrées aux qualités artistiques de la création populaire sans rappeler les travaux importants élaborés par Kos Karoly et qui ont pour objet l'art des Hongrois et des Szeklers de Transylvanie, les liens qui l'unissent à l'art autochtone des Roumains. Mentionnons aussi une monographie particulièrement utile sur l'architecture et la décoration intérieure des maisons saxonnes de Transylvanie, le tout considéré dans la perspective d'une culture de l'habitat. L'auteur de cet ouvrage *(Das siebenbürgisch-sächsische Bauernhaus. Wohnkultur*, 1977), Roswith Capesius a aussi le mérite d'avoir réalisé la première vaste synthèse du *Mobilier des paysans roumains* (« Mobilierul ţărănesc românesc », 1974) soulignant non seulement ses qualités artistiques mais aussi le fait qu'il appartient à une grande famille où se retrouvent les peuples latins du Portugal et d'Espagne jusqu'en Italie et en Roumanie. De nombreux autres ouvrages publiés ces dernières années sont capables de démontrer simultanément deux vérités: la richesse de l'art populaire de notre pays et l'intérêt croissant que les chercheurs portent à ce domaine. Rappelons, parmi les ouvrages les plus sérieux, les volumes

Le costume populaire dans le bassin du Crişul Alb (« Portul popular din bazinul Crişului Alb », 1975) de Tereza Mezeş, *Le costume populaire moldave* (« Portul popular moldovenesc », 1976) de Emilia Pavel et *L'art populaire roumain : tissus décoratifs* (« Arta populară românească: ţesături decorative », 1975) de Marina Marinescu.

*

Nous touchons ici au terme de l'incursion que nous nous sommes proposée dans le grand chantier de l'historiographie roumaine de l'art de ces dix dernières années. Il ne s'agissait certes pas d'épuiser ce sujet, d'en examiner toutes les faces, de citer tous les ouvrages qui traitent d'une question si vaste dont on pourrait encore parler longuement. Cette présentation ne prétend pas être exhaustive — et elle ne pouvait pas l'être d'ailleurs. Beaucoup plus modeste, le but de ce tour d'horizon est de mettre en évidence quelques-uns des problèmes représentatifs de la recherche en Roumanie ainsi que de présenter les études les plus importantes publiées entre 1968 et 1978. Ce sont des réalisations qui méritent qu'on y prête attention et qui témoignent, à nos yeux, de la maturité et de l'efficacité de l'école roumaine des historiens de l'art.

NOTES

[1] Fondé en 1950, l'Institut d'Histoire de l'Art est un établissement de recherche scientifique ayant une structure complexe et qui embrasse les disciplines suivantes: arts plastiques, européens et roumains, art populaire, théâtre, musique, cinématographie. Dans le cadre de cet Institut la recherche est organisée de telle façon que les historiens de l'art puissent parfaire leur spécialisation par une documentation appropriée renforcée par des études spéciales faites dans notre pays et à l'étranger.

[2] Il s'agit surtout des musées suivants: le Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie à Bucarest, le Musée d'Art de Cluj-Napoca, le Musée d'Art de Iaşi, le Musée d'Art de Craiova, le Musée d'art contemporain de Galaţi, le Musée d'Art de Constanţa, le Musée « Brukenthal » de Sibiu, le Musée du Pays de Criş d'Oradea et le Musée d'Art de Braşov. Mais des collections d'objets d'art ou des musées importants existent encore à Arad, Timişoara, Baia Mare, Alba Iulia, Turnu Severin, Bacău, Tulcea, Ploieşti, Piteşti. Pour tous les muséographes qui travaillent dans ces musées, il existe un système de stages périodiques de perfectionnement organisés dans notre pays et à l'étranger.

[3] Outre l'ouvrage cité, cette série comprend encore les volumes *L'Art antique en Roumanie* (« Arta antică în România ») par Emil Condurachi, *Un millénaire d'art au Bas-Danube* (« Un mileniu de artă la Dunărea de jos ») par Răzvan Theodorescu (publié en 1976), *Dix siècles d'art en Roumanie* (800—1800) (« Zece secole de artă în România ») par Vasile Drăguţ et *L'art roumain moderne et contemporain* (« Arta românească modernă şi contemporană ») par Ion Frunzetti.

[4] Radu Florescu, *Adamclisi*, Bucarest, 1973. Les mérites de cet ouvrage ne se réduisent pas à des aspects d'ordre théorique; grâce aux études effectuées par l'auteur on a pu restaurer le monument et les pièces originales ont été déposées dans un musée spécialement construit à cet effet. Pour protéger le noyau d'emplecton on a réalisé, avec des copies en similipierre, une maquette du monument grandeur nature.

[5] Nous employons l'expression « romano-byzantine » pour désigner les réalités de l'Empire romain d'Orient jusqu'au VII[e] siècle. Il est vrai que, selon Georg Ostrogorsky, le dernier empereur romain sur le trône de Byzance a été Justinien (G. Ostrogorsky, *Storia dell'impero bizantino*, Torino, 1968, p. 66) mais malgré les réformes d'Héraclius, la transformation complète de l'empire situé sur le Bosphore du point de vue politique et culturel, ainsi que l'officialisation générale de la langue grecque, en tant que symptôme de cette transformation, n'ont eu lieu que pendant les siècles de la querelle des Iconoclastes.

[6] Rappelons, à cet égard, l'exposition *Trésors de l'art ancien en Roumanie*, Petit Palais, Paris, 1970 et l'exposition *La culture byzantine en Roumanie* organisée à Bucarest à l'occasion du XIV[e] Congrès international d'études byzantines, 6—12 septembre 1971.

[7] L'étude et la restauration de l'église Sf. Gheorghe de Streisîngiorgiu — effectuées à l'initiative de l'auteur de cet article — ont été confiées à une équipe formée de l'architecte Şerban Popescu-Dolj, en sa qualité de chef de projet, l'archéologue Radu Popa, les peintres restaurateurs Marius Rădulescu et Oliviu Boldura, l'ingénieur chimiste Ion Istudor, l'historien d'art Tereza Sinigalia.

[8] Radu Popa, *Streisîngiorgiu. Ein Zeugnis rumänischer Geschichte der 11—14 Jahrhunderts im Süden Transilvaniens*, in *Dacia*, N.S. XX, 1976; idem, *Streisîngiorgiu. Témoignages sur l'histoire roumaine du XI[e] au XIV[e] siècle dans le sud de la Transylvanie*, in: *Monumente istorice şi de artă*, 1978, no 1. Cette dernière étude comprend des éléments nouveaux et importants par rapport à l'ouvrage publié antérieurement.

[9] À consulter sur l'architecture du monument, dans le contexte des nouvelles recherches et des travaux de restauration: Şerban Popescu-Dolj, *La restauration de l'église de Streisîngiorgiu* (« Restaurarea bisericii din Streisîngiorgiu »), in *Arhitectura*, 1977, no 4.

[10] Ion Radu Mircea, *Quelques considérations paléographiques et linguistiques au sujet de l'inscription votive de 1313—1314 à Streisîngiorgiu* in: *Dacia*, N.S XX, 1976, p. 63 et suiv.

[11] Vasile Drăguţ, *Streisîngiorgiu. Observations préliminaires sur les peintures de 1313—1314* (« Streisîngiorgiu. Observaţii preliminare privind picturile din 1313—1314 »), in: *Monumente istorice şi de artă*, 1978, no 1.

[12] Il s'agit des fouilles archéologiques de Hodoş Bodrog (département d'Arad) où l'archéologue Luminiţa Munteanu a découvert le niveau de fonctionnement du monastère orthodoxe du XI[e] siècle (découverte inédite), des fouilles de Voievozi-Bihor où l'on a découvert une vieille agglomération roumaine avec un monastère datant des XI[e]—XIII[e] siècles (Radu Popa, *La vallée de la Bistriţa au XIII[e] et au XIV[e] siècle. Recherches documentaires et archéologiques dans le nord du Bihor*, in: *Centenar muzeal orădean*, Oradea, 1972, p. 215 et suiv.); mentionnons également les fouilles de Mica-Mănăstirea et de Băiţa (toutes deux dans le département de Cluj) où l'on a identifié des églises roumaines d'architecture romane datant du XIII[e] siècle (l'église de Mica Mănăstirea a été restaurée en 1974—1975; chef de projet: l'architecte Constanţa Modoran).

[13] Mentionné pour la première fois par Vasile Grecu *Eine Belagerung Konstantinopels in der rumänischen Kirchenmalerei*, in: *Bysantion*, I, 1924) le problème de l'orientation antiottomane des peintures murales a été examiné par de nombreux chercheurs parmi lesquels nous citerons: Oreste Tafrali, *Le siège de Constantinople dans les églises de Bucovine*, in: *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, II, Paris, 1924 pp. 456—461;

Paul Henry, *Les églises de la Moldavie du Nord des origines à la fin du XVI^e siècle*, Paris, 1930, pp. 238—241; André Grabar, *Les croisades à l'Europe orientale dans l'art*, in: *Mélanges Charles Diehl*, II, Paris, 1935, pp. 25—32; Petru Comarnescu, *Guide artistique des monuments du Nord de la Moldavie* (« Îndreptar artistic al monumentelor din nordul Moldovei »), Suceava, 1961; Sorin Ulea, *L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave* (« Originea şi semnificaţia ideologică a picturii exterioare moldoveneşti »), I—II, in: *Studii şi cercetări de istoria artei*, 1963, no 1; 1970, no 1.

[14] L'hypothèse selon laquelle la peinture extérieure de Moldavie avait un programme antiréformiste a été avancée pour la première fois par Irineu Crăciunaş (op. cit., I, pp. 423—424; III, pp. 513—520). Pour d'autres arguments, voir Drăguţ, *La peinture murale de Valachie et de Moldavie et ses rapports avec la peinture du Sud-Est de l'Europe au cours du XVI^e siècle*, in: *Buletinul Monumentelor istorice*, 1970, no 4, p. 30.

[15] Paul Philippot, *Die Wandmalerei*, Wien et München, 1972, p. 60.

[16] Răzvan Theodorescu, *Sur la périodisation et certains aspects de l'art des métaux sur le territoire de la Roumanie du IV^e au XIV^e siècle* (« Despre periodizarea şi unele aspecte ale artei metalelor pe teritoriul României în secolele IV—XIV »), in: *Pages de l'histoire de l'art roumain ancien* (« Pagini de veche artă românească »), I, Bucarest, 1970, pp. 7—95.

[17] Florentina Dumitrescu, *Les traits spécifiques de la sculpture sur bois du style Brîncoveanu* (« Trăsături specifice ale sculpturii în lemn brîncoveneşti »); idem, *La sculpture sur bois du style Brîncoveanu* (« Sculptura în lemn brîncovenească »). Étude et répertoire, in: *Pages de l'histoire de l'art roumain ancien* (« Pagini de veche artă românească »), II—III, Bucarest, 1972, 1974.

[18] Vasile Drăguţ, *L'iconographie des peintures murales gothiques de Transylvanie* (« Iconografia picturilor murale gotice din Transilvania » in: *Pages de l'histoire de l'art roumain ancien* (« Pagini de artă veche românească »), Bucarest, II, 1972, pp. 7—83 qui renvoie à tous les articles publiés antérieurement; à consulter également, du même auteur: *La légende du héros de frontière dans la peinture médiévale de la Transylvanie*, in: « *Revue roumaine d'histoire de l'art* », XII, 1975, pp. 11—40.

[19] B. Nagy Margit, *Reneszánsz es barokk Erdélyben*, Bucarest, 1970; idem, *Várak kastélyok, udvarházak, ahogy a regiek látták*, Bucarest, 1973. Au sujet des ouvrages publiés en hongrois ou en allemand, il convient de mentionner qu'il existe à Bucarest une maison d'édition — « Kriterion » — qui publie un grand nombre d'ouvrages uniquement dans les langues maternelles des nationalités cohabitantes de Roumanie: œuvres littéraires, ouvrages d'histoire, d'histoire de l'art, etc.

[20] I. Frunzetti et G. Muntean, *L'art et la littérature au service de l'indépendance nationale* (« Arta şi literatura în slujba independenţei naţionale »), Bucarest, 1977. Signalons encore sur le même thème: Mircea Toca, *La guerre d'indépendance dans les arts graphiques de l'époque* (« Războiul pentru independenţă în grafica artiştilor contemporani ») Cluj-Napoca, 1977; Marin Mihalache, *L'épopée de l'indépendance nationale dans les arts plastiques roumains* (« Epopeea independenţei naţionale în arta plastică românească »), Bucarest, 1977.

[21] x x x *Livre d'amour pour Brâncuşi* (« Carte de inimă pentru Brâncuşi »), Bucarest, 1976; x x x *Hommage à Brâncuşi* (« Omagiu lui Brâncuşi »), dans l'almanach « Tribuna », Cluj-Napoca, 1976.

[22] Georgeta Stoica, *L'architecture de l'intérieur de la maison paysanne* (« Arhitectura interiorului locuinţei ţărăneşti »), Rîmnicu Vîlcea, 1974; idem, *Parures populaires roumaines* (« Podoabe populare româneşti »), Bucarest, 1976; G. Stoica et M. Bagii, *L'art populaire en Valachie* (« Arta populară din cîmpia Munteniei »), Bucarest, 1969; G. Stoica et V. Vasilescu, *Le costume populaire dans le département de Gorj* (« Portul popular din Gorj »), Bucarest, 1971.

❋ *Théâtre*

LE MONDE DU THÉÂTRE À TIMIŞOARA

Nulle autre ville de Roumanie, ni peut-être d'Europe, ne possède, réunis en un seul et même édifice, trois théâtres: roumain, hongrois, allemand, comme c'est le cas du Théâtre National de Timişoara. Dans cette ville, les spectateurs peuvent assister, au cours d'une seule saison, à environ 16 premières, auxquelles s'ajoutent les spectacles de studio que ces trois théâtres offrent régulièrement à leur public. Le théâtre national de Timişoara a une prestigieuse tradition; son répertoire a mis en lumière la valeur de metteurs en scène et d'acteurs d'envergure, témoignant plus d'une fois du niveau atteint par l'art roumain de la mise en scène.

Comme les autres théâtres du pays, le Théâtre National de Timişoara s'ouvre aux initiatives, aux expériences et aux idées novatrices; en ce sens, les spectacles suivis d'un dialogue engagé entre le public et les acteurs, metteurs en scène, auteurs ou scénographes, au sujet de la pièce en question, de la littérature dramatique ou de l'art dramatique en général, s'avèrent plus particulièrement édifiants en ce qui concerne le programme esthétique et éducatif du théâtre.

Les deux dernières saisons — pour nous limiter à une période de temps plus récente — ont offert un répertoire équilibré d'où ne manquaient pas des pièces et des auteurs de référence, tels que Shakespeare, Ostrovski, Miroslav Krleza, Ben Johnson, Richard Nash, ainsi que des pièces roumaines classiques ou inspirées de l'actualité. Ainsi la pièce de Virgil Stoenescu, *Un jeune homme beaucoup trop en colère* (« Un tînăr mult prea furios ») (mise en scène: Dan Alexandrescu, décors: Emilia Jivanov) — fort appréciée par le public et qui a compté récemment sa centième représentation —, essaie d'analyser le microclimat d'un collectif d'ouvriers, où est tenté le « modelage » d'un jeune homme « beaucoup trop en colère ». La distribution, qui comprend des acteurs très doués tels que Mircea Belu, Traian Buzoianu ou Gheorghe Stana, témoigne de l'intérêt accordé aux spectacles pour la jeunesse, aux pièces qui se rapportent directement à l'actualité de la Roumanie. Le spectacle *les Chichiteux* (« Moftangii »), construit à partir de plusieurs esquisses de Ion Luca Caragiale (1852—1912) est conçu dans le même esprit éducatif. La mise en scène de Miron Neţea, lui-même acteur, évoque le monde des petits employés et des faubourgs, avec ses person-

nages « classiques » offrant aux acteurs des rôles de choix. Parmi les pièces favorablement accueillies par le public se distingue aussi *la Ronde des elfes* (« Jocul ielelor ») de Camil Petrescu (1894—1957), dans la mise en scène de Ioan Ieremia. Pièce faisant partie du fonds d'or de la dramaturgie roumaine, *la Ronde des elfes* symbolise en fait la danse des idées, et quiconque y assiste — affirme la légende — perd ses qualités d'homme; celui qui se laisse tenter par l'absolu — par la vérité totale — est vaincu par l'opposition d'une société à la morale maculée. Les rôles principaux, très difficiles à réaliser, comme tous les rôles des pièces de Camil Petrescu, ont été interprétés à Timişoara par les acteurs Gheorghe Stana et Mircea Belu; le premier s'est efforcé de rendre le tourment intime du héros, la condition intellectuelle du journaliste socialiste prêt à tout sacrifice pour la réalisation de l'idée. Si Gheorghe Stana a été plus près de l'image proposée par Camil Petrescu, accentuant la condition intellectuelle du héros, Mircea Belu, lui, a essayé de respecter fidèlement la conception de la mise en scène, axée sur la structure d'une pièce politique d'une grande force. Ce qui constitue, d'ailleurs, l'une des caractéristiques des spectacles de Ioan Ieremia en permanente consonnance avec l'actualité. Qu'il s'agisse de la *Comédie des erreurs* de Shakespeare ou de la *Tempête* (« Viforul ») de Delavrancea, de *la Ronde des elfes* ou de *la Mort d'Alfredo Gris* du

Jocul ielelor («la Ronde des Elfes») de Camil Petrescu au Théâtre d'État de Timişoara. Mise en scène: Ioan Ieremia

dramaturge vénézuélien Rodolfo Santana, Ioan Ieremia essaie d'y découvrir des vérités de notre temps. L'actualisation énergique pratiquée par le metteur en scène a parfois suscité l'étonnement; mais tout le monde a reconnu en Ioan Ieremia l'une des personnalités les plus nettement dessinées de la jeune génération, justement parce qu'il sait réaliser un spectacle sans raffinements inutiles, avec des renvois directs aux faits, aux idées et aux événements du XX^e siècle, tel, par exemple, le dernier des spectacles de Ioan Ieremia, *la Mort d'Alfredo Gris.* Le détenu n° 2 est d'une candeur angélique, les idées stupides qui l'assaillent n'altèrent pas sa condition d'homme du commun. L'idée qu'il est un assassin — idée qui suscite l'admiration de son entourage — n'est acceptée que pour ne pas contrarier ses agresseurs. Les paraboles ouvertes envoient aux camps de concentration mais à des contextes dans lesquels la lâcheté et l'hypocrisie apparaissent sous des masques trompeurs. Deux acteurs, Daniel Petrescu dans le rôle du commandant et Sandu Simionică, dans celui du compagnon de cellule, créent la gravité des moments psychologiques exceptionnels. La résignation du personnage, ses rétractations sont construites avec une grande finesse.

Si Ioan Ieremia fait dans ses montages appel au langage direct, aux renvois sans équivoque à la réalité immédiate, cherchant et découvrant des personnages de notre temps, protestant à voix haute contre le mensonge, la lâcheté, l'indolence, la corruption, au nom d'un engagement qui ne laisse pas de place au doute, Emil Reus travaille ses spectacles au nom de certains symboles artistiques soulignés fortement et sans relâche. Les métaphores scéniques, tranchantes chez Ieremia, tendent chez Emil Reus vers la subtilité; les indications immédiates, parfois brutales, deviennent des renvois à des symboles de la culture. Spectacle de grand enjeu, *Solness le Constructeur* (dans la mise en scène d'Emilia Jivanov), qui essaie de circonscrire la méditation ibsénienne sur la « condition de l'artiste », se distingue par les partitions des acteurs: l'excellent Vladimir Jurăscu, énergique, tumultueux, à la large gamme expressive, ou le groupe des jeunes acteurs parmi lesquels Monica Mihăescu, Nuşa Nistor Micu, Ioan Micu. La représentation du *Cinquième cygne* (« A cincea lebădă »), la pièce la plus accomplie de Paul Everac, l'un des meilleurs dramaturges roumains actuels, présenta moins de risques, l'entente entre le metteur en scène et les acteurs s'y révélant meilleure, les symboles du spectacle plus clairs. Emil Reus construisit un spectacle où les accents ne tombent ni sur la partition comique, ni même sur les intonations critiques, mais au contraire sur le cadre. La demeure de Mirea (où se passe une bonne partie de l'action) n'est pas un espace habitable; c'est, allégoriquement parlant, un musée de famille. L'homme, comme le suggèrent les objets qui l'entourent, n'a pas de vie personnelle, de vie intime.

Le Théâtre National de Timişoara a, tout naturellement, accordé aussi son attention à la comédie. Comme il fallait s'y attendre, la pièce . . . *escu* de Tudor Muşatescu (1903—1970), auteur de plusieurs chefs-d'œuvre dans la lignée de Caragiale, a remporté un vif succès. Monté par Ion Maximilian dans les décors de Virgil Miloia, le spectacle souligne les traits

Maître Jakob et ses enfants de Hans Kehrer, d'après le roman de Adam Müller-Guttenbrunn, sur la scène du Théâtre allemand d'État de Timişoara

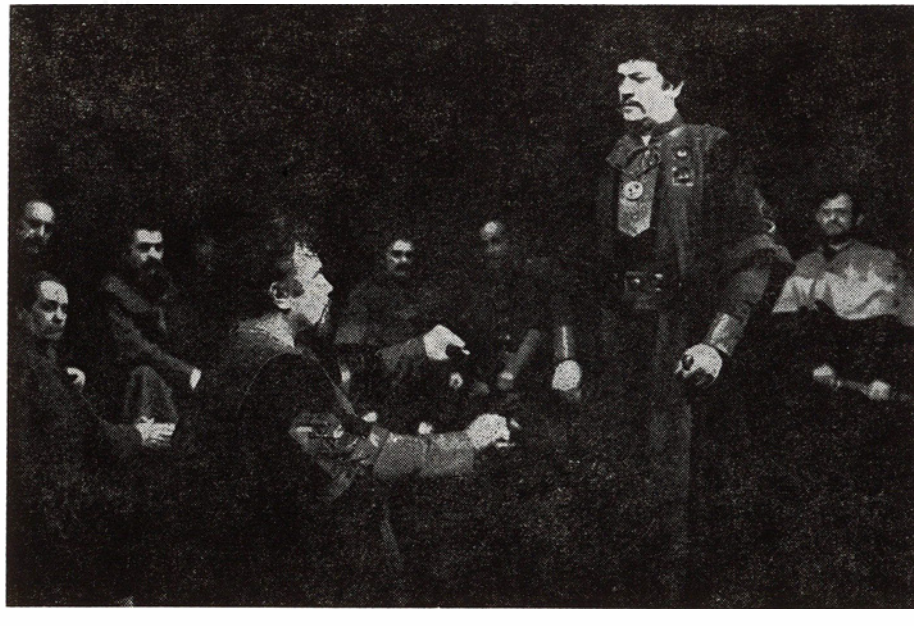
des types « étudiés » dans le monde de la politique roumaine d'avant-guerre. *Jeunes mariés cherchent une chambre* (« Tineri căsătoriţi caută cameră »), de Mikhail Rochtchine (mise en scène de Dan Radu Ionescu, décors d'Emilia Jivanov), tente d'engager un dialogue avec le public des jeunes sur l'amour, sur l'idée de la responsabilité, sur la relation entre le « moi » et les autres. C'est encore Dan Radu Ionescu qui met en scène la comédie *la Gravelle* (« Piatră la rinichi ») de Paul Everac (décors Doïna Almăşan Popa), pièce qui, par la vivacité des répliques et leur caractère incisif, s'est longtemps maintenue à l'affiche du théâtre timişorien.

Le Théâtre allemand d'État de Timişoara présente une personnalité bien dessinée. Le bilan de ses 25 années d'activité montre que ce théâtre a monté près de 200 premières. Au nombre des succès des deux dernières se trouvent aussi bien des pièces appartenant à la dramaturgie classique allemande, à la dramaturgie contemporaine de langue allemande, qu'à des auteurs de langue roumaine, présentés au public allemand. *Emilia Galotti* de Lessing (mise en scène de Franz Auerbach, avec Monica Baialici dans le rôle titulaire), devient une lecture pédagogique de la pièce; *La Cassette*

de Karl Sternheim (mise en scène par Peter Fürster, chef de la section d'art dramatique à l'Institut de théâtre « Hans Otto » de Leipzig, avec Irmgard Schati et Adele Radin dans les rôles principaux a été aussi favorablement accueillie de même que la pièce inspirée de notre temps, *Vie privée* («Viaţă particulară») de l'écrivain Ovidiu Genaru (mise en scène: Horst Strsser). Le Théâtre allemand a aussi mis en valeur un certain nombre de pièces dues à des dramaturges de l'endroit, tels que Hanz Keherer, lauréat du prix de dramaturgie de l'Union des Écrivains de Roumanie, dont l'évolution d'écrivain se rattache indissolublement à celle de ce théâtre, depuis ses débuts avec les saynètes *Dans le parler souabe* («In grai şvăbesc»), *Champs submergés* (« Ogoare scufundate »), *Le pain des fous* (« Pîinea nebunilor »), *Maître Jacob* (« Meşterul Iacob ») jusqu'aux œuvres à plusieurs personnages. Les héros de Hanz Keherer sont vite devenus populaires, comme Wetter Matz, par exemple, sorte de farceur dans le genre du roumain Păcală, qui a attiré, au long de plusieurs saisons, un public dépassant toutes les prévisions. Le chemin de l'écrivain rencontre celui de ses personnages; auteur aussi bien qu'acteur, Hanz Keherer contribue à la formation d'autres acteurs, ainsi qu'à la consolidation de cette institution.

Enfin, l'une des caractéristiques de la troupe du Théâtre allemand est le fait qu'elle explore les profondeurs de la comédie dans son interférence avec le music-hall. Les spectacles musicaux, de variétés sont fréquents sur la scène du Théâtre allemand et on y voit même parfois des opérettes.

Bánk Bán de Katona József, sur la scène du Théâtre Hongrois d'État de Timişoara



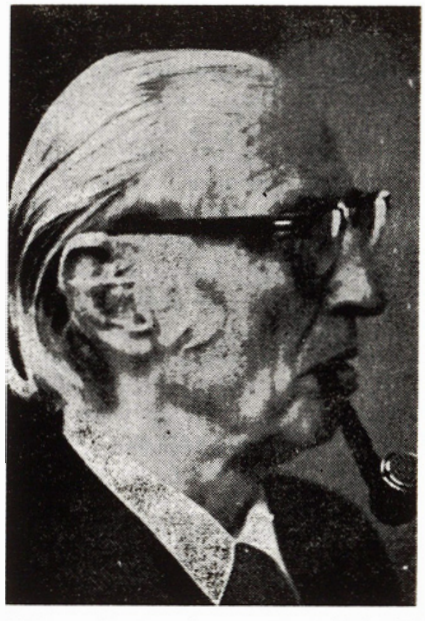
La dernière première du théâtre fut d'ailleurs la revue *Deux cravates* (« Două cravate »), de Georg Kaiser et Mischa Spoliansky; s'il n'est pas dans nos intentions de rappeler ici le « moment » de la revue dans l'histoire du théâtre, il nous faut cependant souligner que la revue eut son époque à elle, époque que le metteur en scène Werner Fresse de la R.D.A. (invité du théâtre) essaie de reconstituer. *Deux cravates* est l'histoire de garçons de café aimés par des femmes millionnaires et de jeunes filles pauvres qui arrivent à se pourvoir de... millions. Sur ce thème, traité tantôt avec ironie, tantôt à rebours, Werner Fresse réalise un spectacle vivant, plein de rythme et d'humour, avec beaucoup de mélodies agréables et... d'applaudissements à la scène ouverte. L'homogénéité de l'ensemble, surtout, est remarquable; dans le rôle principal, Bernd Bömches chante et danse avec le brio d'une grande vedette du music-hall.

Exceptionnel est aussi le bilan du Théâtre hongrois d'État de Timişoara qui a célébré au début de l'année son 25e anniversaire: plus de 200 premières, avec plus de 5 000 représentations. Si nous rappelons que 60% des pièces jouées font partie de la dramaturgie originale, nous pouvons ouvrir un autre chapitre de notre présentation: celui de la participation du Théâtre hongrois d'État de Timişoara à la stimulation et à la promotion de la dramaturgie originale de Roumanie. Pourvu d'une équipe très homogène, disposant de l'acteur d'exception qu'est Sinka Karoly, également metteur en scène (le spectacle avec *L'homme qui apporte la pluie* de Richard Nash a connu un retentissant succès), le Théâtre hongrois d'État de Timişoara a surtout su attirer l'attention par des pièces d'actualité. *Le Nain du jardin d'été* (« Piticul din grădina de vară ») de D.R.Popescu (mise en scène: Attila Seprodi Kiss du Théâtre d'État de Sfîntu Gheorghe), *Un berceau au ciel* (« Un leagăn pe cer ») d'András Sütö (mise en scène: Gyula Cseresnyes), *les Saltimbanques* (« Saltimbancii ») de Radu F. Alexandru (dans la mise en scène de l'auteur) ont constitué tout autant de succès des deux dernières saisons. L'excellent montage de la pièce de Dumitru Radu Popescu, l'une des œuvres les plus intéressantes du dramaturge (n. 1935), consacrée à la résistance antifasciste, met en valeur, sans grandiloquence aucune, la confrontation entre deux mondes, celui de l'innocence sacrifiée par la guerre et l'autre, moralement taré. La pièce, « inspirée d'un cas réel » décrit la vie d'une condamnée à mort, offrant à l'interprète principale, Erzébet Kiss, secondée du reste avec succès par Terez Czegö, Ferenc Fabian, etc., la chance d'un rôle d'une grande complexité. Dans la mise en scène de l'auteur et avec des décors de Virgil Miloia, l'un des plus remarquables scénographes actuels de Roumanie, la pièce du jeune Radu F. Alexandru *Les Saltimbanques* est un débat éthique à implications satiriques: tout au long d'une nuit, trois personnages s'efforcent de découvrir leur condition réelle. L'une des dernières premières du théâtre, *la Quadrature du cercle* de Valentin Kataëv, est l'une des pièces fréquemment abordées dans le répertoire des théâtres roumains. Dans la mise en scène d'Imre Higyed, nouvel acteur et metteur en scène du théâtre, et avec les décors d'Alexandru Winterfeld, la pièce est particulièrement animée, les personnages vivent pleinement, l'humour est grossi juste ce qu'il faut pour mettre

en lumière l'actualité d'une attitude. Dans le rôle principal, le jeune acteur Peter Dukasz fait preuve de charme, de sensibilité; son début sur la scène du théâtre de Timişoara est bien venu. La femme commissaire Tania est interprétée par Eniko Szasz; le metteur en scène se sert des répliques de l'actrice pour attirer l'attention sur des schémas de pensée et de langage. La 25e saison a été l'une des plus fertiles du théâtre. Le *Testament de Peter Tomöry* a remporté au colloque théâtral de Sfîntu Gheorghe un succès tout particulier, l'interprète du rôle principal, Imre Szelyes, obtenant le premier prix d'interprétation masculine. Un grand succès a été également obtenu par le récital de poésie *Rêvons ensemble* ayant comme interprètes Ilona Pall et Layosz Pitterfy, lauréat du prix de la revue « *Ateneu* » au Gala national des récitals dramatiques. Un spectacle d'exception est *Un berceau au ciel* d'András Sütö, dans lequel le metteur en scène Gyula Czeresnyes réussit à créer avec une force toute particulière des moments de la vie du village transylvain de plaine. Il va sans dire que la vie théâtrale de Timişoara est beaucoup plus complexe que ce que nous avons réussi à vous présenter dans cet article. La collaboration avec l'Association des écrivains de Timişoara où un puissant cénacle de dramaturgie déploie son activité (les théâtres de Timişoara envisagent, pour la prochaine saison, la représentation de pièces signées par les dramaturges de Timişoara Aurel Gheorghe Ardeleanu, Iosif Costinaş, Sergiu Levin, etc.) les échanges de visites avec des théâtres de l'étranger et surtout de Yougoslavie et de Hongrie, les récitals de poésie, les dialogues avec le public y sont aujourd'hui des pratiques courantes.

CORNEL UNGUREANU

✻ *Littérature*



JÓZSEF MÉLIUSZ — UN POÈTE DANS L'ARÈNE DU SIÈCLE

Dans *Élégie tardive pour Aloë*, une de ces amples constructions poétiques qui forment le cycle élégiaque *l'Arène* (« Arena »), traduit en roumain par le poète Virgil Teodorescu, József Méliusz — arrivé au sommet de sa création — a mis le terrible lamento de l'homme du XX^e^ siècle, ce siècle des grandes épreuves, tragédies et espoirs: revenant sur sa vie passée, le poète nous dit: « J'ai vécu de fascinations depuis que je naquis / sur cette terre tant éprouvée / si durement blessée / et j'en ai chèrement payé le prix. »

Une voix grave, virile, vibre dans ces mots et dans tous ceux qui forment ce recueil de vers: la voix d'un Ulysse moderne, revenu de ses aventures à travers le siècle, du périple entrepris avec tant d'autres, Silhouettes à peine entrevues au-delà des ondes du souvenir. C'est la voix de la passion: les fascinations dont elle parle lui confèrent leur haut degré de ferveur.

Dans l'« arène » du siècle, le poète septuagénaire n'est pas un simple spectateur, détaché, amusé ou ému. Il s'est voulu dès le début participant à ces luttes qui n'étaient point des jeux et qui faisaient du sol de l'« arène »

une « terre tant éprouvée ». Car qu'est-elle avant tout, cette « arène », sinon l'espace même de l'Histoire. Sur l'histoire, József Méliusz en connaît autant que tout fils de ce siècle qu'il nomme plus d'une fois « magnifique » et « sanglant ». C'est l'histoire des deux grandes conflagrations mondiales, l'histoire de la sanglante guerre d'Espagne, des camps et des incinérateurs nazis, mais aussi l'histoire des confrontations idéologiques, des terribles cas de conscience, des espérances et des déceptions. Oui: « . . . dans la voix du poème se retrouve / l'histoire ». Et non seulement dans cette *Élégie en miettes de Horace Cockery* d'où nous avons pris ces paroles, mais dans toutes les six grandes élégies qui forment *l'Arène.* La voix du poème emprunte à l'histoire, tantôt bruyante autant qu'éloquente, d'autres fois silencieuse, ses clameurs et des sourdines. Comme l'ancien chroniqueur, mais différent de lui, le poète subit le poids du temps tout en voulant se placer au-dessus. Son discours lyrique même est le témoignage d'une conscience triomphante qui s'élève au-dessus des échecs, des désespoirs et des souvenirs sanglants. *Dire l'histoire* c'est mettre de l'ordre dans le chaos de l'Arène. Pour avoir passé par le feu de Troie et les profondeurs de la mer, Ulysse devenu chant et délivré de toute scorie de souvenir a trouvé dans la poésie son salut.

On reconnaît dans *l'Arène* de Méliusz les traces d'une blessure profonde. Cette poésie est faite avant tout de larmes et de révolte. Les souvenirs mêmes sont des cicatrices qui trahissent les traumatismes: « . . . Ce sont de terribles événements, que grava dans le miroir en cire / de mon cerveau / — blessures encore non cicatrisées — / l'Histoire ». Mais ces souvenirs ne sont pas vécus par un seul individu. Quelque présent qu'on soit dans son temps on ne saurait être partout. Et puis, l'histoire n'est pas seulement la nôtre, individus limités dans le temps que nous sommes, mais celle bien plus vaste des peuples. L'histoire a obsédé — où, pour employer son propre mot — a fasciné le poète dès son plus jeune âge. Son premier volume (publié en 1945, alors qu'il comptait déjà quinze ans de littérature) ce *Chant pour l'année 1437* (*Enek 1437-röl*)* est une chronique poétique de la révolte, une évocation de Bobîlna. Mais avant même ce poème les vers de Méliusz (*Avant l'orage* —« Înainte de furtună », *Dans l'orage* — « În furtună », *Paris soulevé, notre espoir* — « Parisul învolburat, speranţă a noastră ») sont portés par une marée historique. D'ailleurs les grands événements de l'époque sont présents non seulement dans sa poésie mais dans toute son activité d'écrivain. Le poète s'est voulu une conscience — témoin de l'histoire. En 1945, il publie le volume de reportages *Témoin*: *Le peuple* (*Tanú*: *a nép*). Une année plus tard paraissait à Cluj son journal de voyage, *Sors és jelkép avagy Egy utazás regényé ezerkilencszáznegyvenháromban* (*Destin et symbole ou le roman d'un voyage en 1943*) réédité dans une forme révisée en 1973 et récemment publié dans la version roumaine de Paul Drumaru. C'est un voyage entrepris pendant la seconde guerre mondiale à travers une Transylvanie saturée d'histoire. Les endroits éveillent des souvenirs. Les villes et les villages, les vallées et les

* La révolte de Bobîlna, grand soulèvement antiféodal de Transylvanie (1437 — 1438).

collines de Transylvanie conservent les traces du sang versé pour la justice la liberté et l'unité nationale. L'écrivain rencontre sur son chemin le souvenir de Doja*, de Horea, Cloşca et Crişan**, d'Avram Iancu***. Méliusz évoque dans des pages fiévreuses les ombres lumineuses des martyrs roumains, hongrois ou allemands, participants aux luttes de 1848, à Arad et dans les monts Apuseni. Son imagination est peuplée de vagues silhouettes ou d'une foule compacte d'individus venus d'un autre temps. Mais le présent, l'actualité cruelle des années de guerre, ne cesse de le hanter. Le journal de voyage devient un document des états de faits, et non moins un document des états d'esprit de ces temps-là. À l'alarme aérienne de Braşov, répondent d'autres alarmes parmi ceux que l'ont poursuit comme adversaires du fascisme. Avec le *Supplex libellus valachorum* sont évoqués d'autres gestes, actes et personnalités de la lutte contre les nouvelles oppressions. Ecaterina Varga fait partie de la longue série de combattants transylvains pour un monde meilleur. Le livre abonde en réflexions faites par le voyageur-essayiste sur les événements de l'époque. La chronique des pérégrinations transylvaines de József Méliusz est à la fois roman « vrai », plein de faits, de héros, de lieux habités par l'homme et essai passionnant, tentative de configurer l'histoire et la géographie spirituelles de la Transylvanie, par quelques-unes de ses sections. La leçon de l'histoire proche ou lointaine est riche en enseignements pour déchiffrer l'avenir que l'écrivain entrevoit avec confiance.

Cette confiance dans l'histoire, le poète aussi bien que l'essayiste en parle plus d'une fois. *La Ballade de la patience*, fragment de *l'Élégie en miettes de Horace Cockery*, commence par la reconnaissance de la ténacité de l'histoire à poursuivre sa Raison impérieuse: « Quelle terrible patience tu dois avoir, Histoire, / pour pouvoir proférer / à tel moment et à tel endroit la parole décisive.» Au-delà des horreurs du siècle, que nous verrons évoquer dans les grandes élégies de *l'Arène*, au-delà des cauchemars, des soucis courants de l'homme contemporain, ou à travers eux peut-être, passe la lumière d'une lucidité supérieure. Le témoin du temps est une victime ayant souffert des coups de l'histoire, mais aussi un juge s'appuyant sur un ordre de valeurs rigoureux. Il accomplit la mission qui donne ou rend à l'homme sa dignité, la mission de juger. Dans *l'Arène* nous assistons donc à un immense procès de l'histoire.

Qui est le poète qui assume — telles les plus hautes consciences de notre époque — la mission de juger l'histoire du siècle et toute l'histoire? Qui lui confère ce droit? « Mon souvenir est un gîte funèbre à terrible écho» — dit-il, dans *l'Élégie Isgadal*. Vers qui vaut la peine qu'on y médite. Nous savons que l'« arène » est en quelque sorte l'équivalent de l'espace de la

---

* *Gheorghe Doja*, chef du soulèvement contre les oppresseurs des paysans de Transylvanie et de Hongrie, en 1514.

** *Horea, Cloşca et Crişan* — dirigeants de la révolte des paysans roumains de Transylvanie de 1784—1785, pour la liquidation du servage.

*** *Avram Iancu* (1824—1872), démocrate révolutionnaire roumain, l'un des dirigeants de la Révolution de 1848—1849 de Transylvanie.

mort. Le souvenir du poète est peuplé d'images terrifiantes. Dans une autre autodéfinition métaphorique l'auteur avoue: « Je suis pareil à une pièce close, qui n'a pas été aérée / en plein jour d'été ensoleillé / en pleine agitation d'une grande cité affolée / au-dessus des nuages de vapeurs d'essence et de la foule de voitures». Les autoportraits métaphoriques sont rares dans cette poésie, malgré le profond lyrisme des autoréflexions du poète. Mais, tout comme « le gîte funèbre », cette pièce « qui n'a pas été aérée » indique le lieu d'origine (en projection subjective) de l'« arène ». *Tragique vision* du poète sur le monde et sur soi. Les élégies qui forment le cycle de sa maturité lyrique sont issues de l'expérience tragique de l'histoire vécue comme une maison des morts: « ma vie est un roman d'épouvante qui étouffe en silence / deux fois trente-deux sans pouvoir rien y faire: / cinquante-huit grosses pierres gisant dans la vase morte / plus lourdes que le plomb. »

Cela ne signifie aucunement que la manière élégiaque de la réflexion lyrique qu'adopte Méliusz, à mesure qu'il prend, avec le siècle, de l'âge, et qu'il gagne en expérience, implique le seul ton de la lamentation jaillie de la conscience de l'évanescence des choses et des êtres. Les grands cercles de son imaginaire, visibles dans les élégies groupées dans *l'Arène*, referment bien d'autres espaces que celui de « gîte funèbre ». En voici quelques-uns: l'espace du village de l'enfance innocente, l'espace de Banat d'origine, l'espace de la métropole, celui de l'Espagne, puis un cercle de l'isolement calme, d'une retraite méditative dans une « Nikla » imaginaire et, enfin, le lieu de souffrance, le Golgotha européen.

L'une des fascinations fécondes en poésie, que révèle la première des élégies réunies dans *l'Arène* est celle du village édénique de l'enfance: « mon berceau d'or dans l'étendue sacrée de la plaine . . . » *L'Élégie du chariot de foin* est en même temps la réminiscence et reconnaissance d'une résurrection. C'est l'évocation d'une « enfance innocente » et de la perte de cette innocence. La même dualité apparaît dans la série d'images édéniques et dans la perspective de celui qui, tout en les rappelant, se situe en dehors de ce paradis perdu. Le village de la plaine du Banat constitue un espace privilégié de la rêverie du poète, espace imaginaire, pathétique, du fait même d'être condamné à la pure qualité de l'imaginaire, car perdu en réalité: « . . . La plaine ensevelie sous les plis profonds de mes rêves / et nul archéologue ne pourrait plus la ressusciter — à jamais perdue / et ne saurait plus être ramenée à la vie. » Cependant, bien que dans cette perte il y ait un peu de tragédie, la première élégie, celle de « chariot du foin », respire un air où règne un « calme mythique ». Au centre de ce calme paradisiaque se trouve la magnifique image mythique et concrète « chariot de foin » et le visage de cette femme séduisante et initiatrice, la charmante Mariska. Sur « le lit céleste / de chariot de foin », celle-ci initie l'enfant innocent aux secrets de l'amour, l'attire dans le cercle de l'Éros. Rite qu'elle accomplit, comme dans toute initiation, avec des gestes et des caresses archaïques aussi bien que neufs, sur cette haute montagne harmonieusement élevée et bien tassée, « œuvre digne d'un homme », qu'est le monticule de foin sur le chariot. Comme dans toute initiation il y a ensuite une nuit où le garçon devenu nubile vit « les terribles aventures de

la nuit et de l'amour ». Mais les étés de l'enfance, passés dans la plaine du Banat, reviennent comme une obsession de bonheur, car ce cercle imaginaire est le seul heureux et dispensateur de bonheur, représentant le paradis des commencements. Sa nature mythique est celle de tout éden du *temps jamais* comme l'annonce le conteur anonyme au début de chaque conte et le reprendra le poète à la fin de son élégie: « comme tout est / et n'a été / jamais . . . »

Quel bond immémorial, de l'atemporel de la préhistoire infantile, rurale, dans le temps de l'histoire, de l'espace de *l'Élégie du chariot de foin*, dans celui de l'« Espagne » de *l'Élégie Hopla* ! Évidemment, Jozsef Méliusz a découvert l'histoire bien avant la guerre civile d'Espagne. Il avait travaillé dès 1932 dans le Front littéraire de gauche, avait été le disciple de Gaál Gábor * et avait commencé à collaborer à la revue « *Korunk* » de Cluj pour en devenir le rédacteur de 1934 à 1940. L'activité de journaliste a développé chez le jeune écrivain le goût de l'actualité et du fait historique. Son témoignage c'est la participation. Surtout au moment où, en Espagne, l'affrontement entre les forces démocratiques et les forces fascistes devient sanglant.

L'ange prisonnier ou l'Élégie Hopla est dédiée à Rafael Alberti, le poète en exil de l'Espagne, l'« ange inconnu ». Dans une poésie-épigraphe de l'élégie de Méliusz nous lisons les mots du poète espagnol: « Je voulais être archange ! / Et je l'ai été / Regardez-moi ». Ce n'est qu'en apparence le mythe de l'ange déchu. C'est l'humain-trop-humain qui fascine le poète militant, et non l'angélique. Si nous avons choisi Rafael Alberti entre tous les poètes qui l'ont approché, c'est que celui-ci représente parfaitement la condition du poète-martyr, c'est-à-dire témoin, directeur de conscience et poète en exil ainsi que celle de l'Espagne en tant qu'espace de la souffrance et de la mort. On peut dire que cet espace — considéré cette fois comme un espace privilégié de la fantaisie poétique — joue dans la poésie de Méliusz le rôle d'un monde des dures épreuves. C'est la condition humaine même qui est *mise à l'épreuve* au cours de cet examen difficile. C'est pourquoi *l'Élégie Hopla* s'attache, dans sa première partie, à délimiter cette condition, à identifier l'homme dans ses différentes hypostases. « L'homme est une fois flamme / ou pierre / et parfois rien / une fois écho / une fois couteau / et à la fin cadavre / tandis que parfois il est tout. » Comme dans les *Élégies de Duino* de Rilke, où l'évocation de l'ange permet une méditation et une vision lyrique sur la condition humaine, dans le poème de Méliusz *l'Ange prisonnier ou l'Élégie Hopla*, les allusions à la nature angélique constituent un registre métaphorique pour un éloge de l'humain qui « parfois » est « tout » mais aussi un réquisitoire contre ceux qui ont deformé le visage humain. N'oublions pas surtout que « L'ange inconnu » c'est l'identité secrète du poète Alberti, et — dans la vision de Méliusz — du Poète comme tel.

Au fur et à mesure que nous pénétrons dans l'intimité des cercles imaginaires de la poésie de Méliusz, les « fascinations » dominantes du poète,

* Gaál Gábor, écrivain roumain d'origine hongroise (1891—1954), critique d'orientation marxiste, mentor et directeur de la revue « *Korunk* » de 1929 à 1940, publication qui a milité et continue de militer pour la fraternité des Roumains et des Hongrois de notre pays.

son « Arène » se révèle à nous comme une épopée unique — en plusieurs « chants » — de l'homme contemporain, cet homme « une fois flamme » et « une fois couteau ». Dans un siècle de graves scissions, qui ont troublé aussi bien les existences que les consciences, et ont entraîné des mutations dans la condition même de l'homme, il était naturel qu'apparût une lyrique-examen de conscience. Les *Élégies de Duino* et *Waste Land* ne sont pas autre chose. C'est cette dernière surtout que rappellent les élégies du poète de *l'Arène*. Car qu'est-ce que l'« arène » sinon une sorte de « terre deserte »? Et pourtant la différence est considérable. Dans le poème de T.S.Eliot (comme dans *The Hollow Men*, du même) un monde s'achève: « *This is the way the world ends* ». L'homme vidé agonise. Dans ces élégies, malgré toutes les violences, malgré la présence de la mort, l'homme se survit à lui-même. Le refrain même est un pied-de-nez malicieux au destin menacé et menaçant.

Cette image d'incendie apocalyptique n'est pas isolée dans *l'Arène* de Jozsef Méliusz. Tout le corpus de vers que forment les six grandes élégies est animé de la même vision d'un processus eschatologique. Jugement dernier d'un monde, pendant les guerres, les grands affrontements du siècle. Jugement de la conscience inquiète. Toutes les violences, toutes les horreurs des camps d'extermination, des chambres à gaz nazis, tous les traumatismes de l'époque éveillent chez le poète la voix profonde du prophète. On entend les lamentations de Jérémie perdu au milieu des ruines d'une humanité durement éprouvée. On découvre le prophétisme furieux, révolté, d'un grand adversaire des injustices de toute sorte. Il n'y a rien d'idyllique dans ces élégies, pas même dans la bucolique *Élégie du chariot de foin*. D'ailleurs, dans *l'Entretien nocturne avec Gaál Gábor*, de 1965, le poète n'avait-il pas déclaré: « Vous avez été mon maître, l'idylle n'est donc pas mon affaire »? Il a été le disciple d'un maître marxiste rigoureux, il a travaillé avec lui à la revue « *Korunk* » et l'a secondé ensuite, après 1946, à la revue «*Utunk* ». Les articles de Méliusz (réunis dans des volumes comme: *Feuillets détachés d'un journal* — « Kitépett napoólapok », 1961, *Pour une nouvelle tradition* «Az uj hagyománýért» 1969), témoignent de la participation enthousiaste du poète aux événements de son temps. Ses articles d'évocation de différentes personnalités, ses polémiques en sont un autre témoignage. Être un directeur de conscience, un guide, quel rêve pour un poète qui se veut homme entre les hommes! C'est un tel directeur de conscience qu'il voyait dans Gaál Gábor: « Cet ironique Gábor, à l'esprit fort, parfaite image de Jérémie / lui qui connaissait à merveille la petite carte européenne, image parfaite de Jérémie, / lui qui connaissait à merveille l'européenne carte de la souffrance . . . » Mais Méliusz n'est pas un « docteur », un professeur, un théoricien. Il est poète, et le désir de témoigner (manifeste aussi dans sa poésie de date moins récente, d'un didactisme parfois trop prononcé) finit chez lui par se sublimer, par devenir vision, prophétisme. Et voilà comment le poète, à partir des victimes des guerres, des oppressions de toutes sortes, à partir du cas du « poète exilé » et surtout de celui, hautement exemplaire, d'un poète-conscience comme József Attila, ouvre un procès de conscience à

ses contemporains, à l'histoire et à soi-même: dans l'esprit de Méliusz, le poète a une haute mission humaine: celle de rédempteur de l'humanité déchue. Toute une *ars poetica* est fondée sur cette identification de la poésie à sa mission rédemptrice. Les vers sont les grands intermédiaires « entre les mots et les choses », une tentative d'ordonner le chaos, un « torrent d'images ordonnées ». Le poète connaît bien les risques d'une telle poésie et s'y consacre avec beaucoup d'ingéniosité. Il donne un nom à « la tige d'œillet de la poésie jamais inclinée ». Il tend à capter par le verbe la lumière solaire de la réalité au-delà du seuil de la nuit. La poésie, sans être obscure ou hermétique, a sa clé, comme toute existence, comme toute pensée. « Tout nous est venu d'Ady . . . » nous dit l'auteur dans le *Café des illusions*. Il a qcouté Kassák, poète constructiviste de l'Avant-garde hongroise, mais éussi Maïakovski, que avait voulu s'approcher de ces modèles exemplaires aue sont Whitman ou József Attila. Le poète sait créer dans ses vastes structures élégiaques de fascinants collages entre des périodes de rhétorique biblique, de lucides formules idéologiques, des fragments de ballade, des séries d'objets et de vers vibrant de pathos révolutionnaire. Voilà ce qu'i dit au sujet de sa poésie: « Sa vraie valeur c'est moi qui la connais et personne d'autre / . . . Moi seul puis savoir / tout ce qui s'est passé en moi jusqu'au dernier mot de l'œuvre / tout ce qui s'est effondré en moi pour une image ou un mot / pour un vers bien fait ou pour ses surprenants secrets / combien de sacrifices j'ai fait / combien j'en ai sacrifié de plus précieux que moi / combien de forêts sauvages, vierges / j'ai dû parcourir pour une voyelle — et pour que la syllabe respire / pour que le vers trouve son rythme / dans l'univers unique qui plonge en moi. / Un univers dont le visage n'est que mon propre visage. » Voilà donc une autobiographie lyrique, méditation d'un penseur, exploration d'un univers auquel s'identifie l'être poétique, examen de la conscience d'une époque et de la conscience de l'individu-poète à l'intérieur de la même époque. La poésie et la prose de Méliusz constituent une œuvre exemplaire de notre temps.

NICOLAE BALOTĂ

LA VIE DES LIVRES

UNE ANTHOLOGIE LYRIQUE ESSENTIELLE*

À d'autres occasions aussi, comme dans les comptes-rendus publiés dans la « *Revue Roumaine* » et consacrés à des recueils plus ou moins similaires à celui-ci, j'ai fait remarquer qu'une anthologie poétique est, tout d'abord, une sélection qui, *par principe*, ne peut être que limitée et limitative. Avant tout y intervient le critère de la représentation par générations et par styles de l'alphabet de la « poésie ». Laquelle pour riche et pour diverse qu'elle soit — comme c'est le cas pour la poésie roumaine d'aujourd'hui — procède obligatoirement par exclusion. Cette fois-ci, le droit à certains renoncements se trouve en quelque sorte énoncé dans le titre même de la sélection opérée: il ne s'agit que de trente poètes roumains contemporains.** Je le souligne une fois de plus, cette « Somme » est discutable, mais volontairement symbolique et synthétique: chacun des poètes qui figure dans l'ouvrage synthétise une tendance esthétique, symbolise des gestes et des comportements significatifs pour l'évolution du langage roumain moderne.

À commencer par le grand Alexandru Philippide, récemment disparu — personnalité poétique chez laquelle prédomine le classique, marqué cependant de vibrations romantiques pures qu'éclaire une infusion de mythologique — pour terminer par l'un des plus jeunes poètes d'aujourd'hui, Mircea Dinescu — réfugié dans les vapeurs d'une ironie fruste, chargée à son tour d'un lyrisme romantique explosif — l'*Anthologie* vise, par conséquent, à nous offrir une image d'ensemble.

Le lecteur soucieux de se former une opinion concise sur le timbre spécifique de la poésie roumaine — sur la dynamique du langage et de ses sens thématiques généraux — dispose de l'*Avant-propos* du critique Laurenţiu Ulici qui a pour titre: ***Le spécifique national de la poésie.*** Il est évident qu'un pareil générique devant un tableau critique de la poésie est susceptible de choquer, mais l'exégète a soin dès le début de prendre des mesures de précaution aussi bien sociologiques qu'esthétiques: « Le spécifique national de la Poésie? Ses mots, c'est-à-dire la Langue. » « Les poètes appartiennent à la langue plus qu'à eux-mêmes », ajoute le préfacier, citant un vers bien connu d'un poète roumain d'aujourd'hui tout aussi connu (Ioan Alexandru). Après quoi il

---

* *30 poeţi români / 30 poètes roumains.* Ediţie bilingvă / Édition bilingue, Bucureşti / Bucarest, Editura / Éditions Cartea Românească, 1978.

** Al. Philippide, Radu Boureanu, Mihai Beniuc, Geo Bogza, József Méliusz, Virgil Teodorescu, Eugen Jebeleanu, Wolf Aichelburg, Maria Banuş, Gellu Naum, Geo Dumitrescu, Ştefan Aug. Doinaş, Ion Caraion, Nina Cassian, Leonid Dimov, Al. Andriţoiu, Vasile Nicolescu, Ion Brad, Aurel Rău, Nichita Stănescu, Romulus Vulpescu, Ion Gheorghe, Marin Sorescu, Gheorge Tomozei, Cezar Baltag, Constanţa Buzea, Ioan Alexandru, Ana Blandiana, Adrian Păunescu et Mircea Dinescu.

continue: «Je ne crois pas à la possibilité de quelque esperanto ou de quelque langue naturelle de remplacer toutes les langues de la terre, pour nous faire tous parler et penser en une seule langue, le seul cas où la langue cesserait d'être porteur du spécifique national. »

Si j'ai cité ce passage de *l'Avant-propos*, c'est avec l'intention claire d'en revenir à une vérité ancienne, généralement reconnue comme un argument de base en ce qui concerne le caractère intraduisible de la poésie: le spécifique structural du langage poétique, lequel provient de la structure même de la langue nationale et littéraire des créateurs. C'est de là que découlent, en fait, les plus grandes difficultés de l'acte de translation lyrique qui, on le sait, tient tout autant de la science de la langue que du don, autrement dit du talent. Mais la gamme des difficultés diffère, à son tour, de l'effigie stylistique et esthétique de chaque poète pris à part. D'une tout autre façon se présentent au traducteur les harmonies vitales de la poésie d'Eugen Jebeleanu — une poésie imprégnée par d'amples substances méditatives, philosophiques — et les aventures du langage surréaliste dans la poésie, ancienne et nouvelle, de Gellu Naum ou de Nichita Stănescu.

Voici, d'ailleurs, les vers sur lesquels s'achève *La prière de la cuillère* d'Eugen Jebeleanu, dans la version française d'Ileana Vulpescu, l'une des quatre signataires des traductions: *Donne de la force à la main de celui qui tremble / et qui, tâchant de me lever / m'éparpille et sans se rendre compte / me remplit jusqu'au bord de ses larmes / et ensuite les avale, plongé dans ses pensées.* On ne saurait à première vue, contester la fidélité de structure à l'idée métaphorique impliquée dans l'original roumain. Mais, à propos de la spécificité que j'évoquais plus haut, comment traduire par exemple un vieux roumanisme comme « a umple-ochi » amené par le poète en une double situation sémantique?: «mă-n-prăştie şi fără să-şi dea seama / mă *umple-ochi* cu lacrimile lui / şi-apoi le soarbe dus pe gînduri » et ainsi de suite. Il est clair que l'auteur a songé à un jeu grave, axé sur la logique des contraires où c'est justement *l'œil* qui nous paraît devenir le protagoniste de la tristesse élémentaire, abandonnée dans la variante française. C'est à juste titre, que nous pouvons parler ici d'une certaine impossibilité linguistico-poétique de *rendre*, instituée par et dans la structure même de la langue.

Des difficultés plus ou moins similaires s'élèvent devant le traducteur dans le cas de la poésie plus nouvelle où le langage est égal — de par la législation sui-generis de l'auteur — à la poésie même. C'est sur cette carte du langage et du méta-langage qu'il faut situer, par exemple, les poèmes de Nichita Stănescu (né en 1933), l'un des novateurs les plus audacieux et les plus profonds, en fait de poésie roumaine, de ces deux dernières décennies. Du volume le plus important peut-être du poète: *11 élégies*, l'anthologie dont nous nous occupons a choisi la neuvième: *l'Élégie de l'œuf*. Il est évident — même pour le lecteur étranger ignorant les secrets de la langue roumaine — et auquel il est offert, cette fois, une bonne version française d'Ileana Vulpescu — que « sinele lîngă sine » ou « însuşi pe însuşi » ou « silaba răcnită », pour ne citer que quelques paradigmes au

moyen desquels Nichita Stănescu brusque le langage lyrique et en général la langue littéraire, deviennent de véritables pierres de touche pour le traducteur. Voici « Sinele încearcă din sine să iasă / ochiul din ochi, şi mereu / însuşi pe însuşi se lasă / ca o neagră ninsoare de greu »: « *Le soi tâche de sortir du soi / l'œil de l'œil, et toujours / le soi-même sur soi-même pèse / comme une neige noire, lourde.* »

D'une autre manière — qui n'est pas profondément différente du point de vue des associations lexicales insolites, frappantes, le lyrisme ironique, explosif, de l'un des très jeunes poètes roumains — j'ai nommé Mircea Dinescu — pose devant le traducteur des problèmes difficiles à résoudre. Mais lorsque s'attelle à la tâche un traducteur expérimenté comme Romulus Vulpescu, lui-même excellent poète — on ne saurait parler que de réussite. Voici comment s'exprime, en français, le Poète, persiflant l'allégorique peintre atteint de sénilité: *quand même et puis, quand même (que pourrais-je finalement lui crier d'autre / que: / algèbre sentimentale, vide constructif / aurore gaga' / cogne trois fois du doigt au ventre de ta mère / et entre / sans la réponse attendre.*

L'anthologie offre également des traductions réussies d'autres poètes, en particulier de Leonid Dimov, Vasile Nicolescu, Adrian Păunescu, József Méliusz, Gellu Naum, Ion Gheorghe — dues à deux traductrices: Irina Radu et Marina Zamfirescu.

Ce premier ouvrage de la collection *Florilegiu* (*Editions Cartea Românească*) peut être considéré comme une réussite; la qualité des traductions constitue un plaidoyer de plus contre le mythe selon lequel la poésie moderne serait intraduisible. Nous disons cela puisqu'en dépit des éternels barrages naturels, réels, que dresse le langage poétique dans tout revêtement autre que l'originaire, les grands poètes du monde — ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui — circulent au sein d'un immense public par le truchement des traductions si souvent condamnées, parfois à juste titre, mais aussi sans qu'elles l'aient mérité.

Un mot encore pour souligner l'idée — excellente — d'avoir accompagné la présence de chacun des poètes, de la bibliographie essentielle nécessaire au lecteur étranger.

CONSTANTIN CRIŞAN

CONSTANTIN NOICA ET LES SIX MALADIES DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN *

Constantin Noica a enrichi la culture roumaine d'aujourd'hui d'un autre témoignage de la conscience de soi, témoignage que l'histoire des idées enregistrera sans doute au même titre que les nobles efforts faits par d'illustres prédécesseurs comme Părvan ou Blaga et que les œuvres plus récentes ou plus anciennes du philosophe Noica lui-même.

Bien que la méditation philosophyique de Constantin Noica se poursuive, paradoxalement, avec obstination, à travers des écrits révélant une vocation d'essayiste originale, son œuvre ne cesse d'être pensée dans la perspective de ce que sera bientôt** son « Ontologie ». Cependant et en dépit de son refus de se soumettre aux contraintes d'un système philosophique quelconque ou de tenter nommément d'en édifier un personnel — et, en ce sens, l'essai est la modalité qui répond le mieux à sa liberté d'esprit présente d'ailleurs dans toute sa bibliographie*** — le philosophe roumain n'a pu éviter d'engager et d'ordonner ses pensées sur la voie jalonnée par l'ontologisme contemporain qu'il a enrichi de notables distinctions.

Soucieux, dès ses premiers ouvrages, de trouver la *preuve du réel* « tel qu'il est », qu'il continue à être (et qu'il désigne dans l'essai *Connaissance efficace* du volume *De Caelo*, par l'ancien terme roumain *estime* = l'être en tant qu'être), Constantin

---

* *L'Esprit roumain à l'épreuve du temps. Six maladies de l'esprit contemporain* (« Spiritul românesc în cumpătul vremii. Şase maladii ale spiritului contemporan »), Bucarest, Ed. Univers, 1978.

** Les catalogues des publications prévues annoncent la publication des ouvrages *Le Devenir en l'être* (« Devenirea întru fiinţă ») et le *Traité d'ontologie* (« Tratatul de ontologie »).

*** Nous rappelons aux lecteurs que le philosophe Constantin Noica, qui vient d'accomplir cette année ses 70 ans, marque dans sa bibliographie un moment important de son évolution spirituelle qui commence avec *Mathesis ou les joies simples* (« Mathesis sau bucuriile simple », 1934), suivi à bref intervalle par les essais réunis dans *De Caelo. Essai sur la connaissance et l'individu* (« De Caelo. Încercare în jurul cunoaşterii şi individului », 1937), qui anticipe les conclusions de son dernier ouvrage par *l'ouverture* et par l'aventure *du possible* dans la connaissance; *Le Journal philosophique* (« Jurnalul filozofic ») et *Pages sur l'âme roumaine* (« Pagini despre sufletul românesc », 1944) sont suivis de *l'Histoire du comment est possible quelque chose de nouveau* (« Istoria lui cum este posibil ceva nou »), *Vingt-sept degrés du réel* (« Douăzeci şi şapte trepte ale realului », 1969), *le Parler philosophique roumain* (« Rostirea filozofică românească », 1970), *Création et Beauté dans la langue roumaine* (« Creaţie şi frumos în rostirea românească », 1973), *Gœthe s'éloigne* (« Despărţirea de Gœthe », 1976), *Eminescu ou quelques réflexions sur l'homme total de la culture roumaine* (1975), tandis que *le Sentiment romain de l'être* (« Sentimentul românesc al fiinţei », 1978) et l'ouvrage qui fait l'objet de notre commentaire constitueront l'introduction à une ontologie de l'individuel, « beau rêve » de l'auteur.

Noica découvre le réel dans l'individualité profonde des choses, dans la signification de leurs particularités essentielles. Il découvre ainsi les «grandes orientations de l'homme» qui expriment, sous l'égide métaphorique des « maladies de l'esprit », les destins des individus, des peuples ou même des vastes époques historiques, et par conséquent de la culture elle-même. L'auteur de l'ouvrage *l'Esprit roumain à l'épreuve du temps* nous fait comprendre l'importance qu'acquiert dans son ontologie *l'individualité communautaire* (non seulement personnelle) et, par ses réflexions sur *l'être roumain*, signale, presque dans chaque nouvel ouvrage, *l'ordre supérieur* que celui-ci peut apporter dans l'existence, au carrefour de notre temps. L'horizon de l'être roumain acquiert des dimensions significatives par les remarquables incursions faites dans la perspective de l'histoire et de la philosophie de la culture, de la gnoséologie et de la logique, de la philosophie fondamentale ou de la métaphysique (domaines où l'auteur s'impose dans la pensée roumaine d'après-guerre). Ce qui explique du reste comment il se fait que Constantin Noica se soit approché de la vision du matérialisme dialectique et historique par le biais de la dialectique d'origine hégélienne du général et du particulier, qui soutient le cheminement de toute signification ontique.

Nous devons souligner aussi que dans son système philosophique Noica n'hésite pas à introduire dans l'examen contemporain de la culture des réévaluations de la philosophie européenne, en donnant non seulement de nouvelles interprétations aux *Catégories* telles qu'elles apparaissent dans les systèmes de Platon, d'Aristote ou de Kant, mais aussi une exégèse fine et surprenante, après tant d'autres commentaires, des *Dialogues* de Platon * et en suggérant par ses observations sur l'esprit contemporain de nouvelles implications ontologiques.

Ces quelques précisions nous ont permis de placer dans le paysage philosophique son ouvrage récent, *l'Esprit roumain à l'épreuve du temps*, au sous-titre encore plus significatif: *Six maladies de l'esprit contemporain.* Le philosophe Constantin Noica a opté, au cours de son évolution intellectuelle, pour une *ouverture* indubitable de l'esprit à l'expression de la profondeur de l'être, à ses fondements individuels mais de moindre ampleur, se séparant par là nettement de la tradition existentialiste. Parlant des « six maladies » il les distingue tout naturellement des maladies somatiques ou psychiques par cela que, étant des *maladies de l'esprit* elles « semblent constitutionnelles » parce que tenant implicitement de l'être, l'esprit étant celui qui reflète pleinement la condition ontique de l'être. Dans ce cas, la manifestation « maladive » à laquelle fait allusion le philosophe roumain sera décelée dans le domaine de la culture comme recouvrant une série de « *situations possibles ou précarités de l'être* », quoique dans ce domaine il aurait été plus légitime de relever la perfection des choses plutôt que leur imperfection. J'apellerais cependant *humanisme ontologique* cette prédilection de Constantin Noica

* *Oeuvres*, vol. I, II, III, qu'il a accompagnés d'interprétations légitimant l'actualité de leurs possibles « ouvertures ».

de surprendre — sous n'importe quelle perspective de l'esprit — le réel, qu'il considère cependant malade (l'univers aussi est malade et évolue sous l'espèce de la précarité) ainsi que l'homme qui, selon le philosophe, est seul appelé *à guérir*, à « se placer au-dessus d'elles (des choses) par l'esprit et la raison »; bref, Noica reconnaît que « le désordre de l'homme est sa source de création ». D'ailleurs, les maladies ne deviennent des « stimuli ontologiques » et ne pénètrent dans la culture qu'au niveau de l'existence humaine. Par la culture les maladies ontiques contaminent l'expérience collective et génèrent les « six grands modes d'affirmation humaine ». Ainsi, par cette herméneutique des maladies de l'esprit, Constantin Noica en arrive à cerner une *structure existentielle*, où les six sens ontiques peuvent établir une diversité de possibles modalités d'analyse de l'humain, tandis que le sens des « six orientations humaines » se reflètera dans la parole où il sera cherché suivant les plus authentiques traditions de l'ontologisme contemporain (l'origine heideggérienne du rapport entre le langage et les choses est évidente).

Nous allons tenter une présentation succincte des six « maladies » surprises par C. Noica, tout autant de déterminations dialectiques de la culture, à travers lesquelles l'être expérimente la *négativité* ou la *positivité* de certaines valeurs fondamentales.

La *katholite** est la maladie produite par la quantité insuffisante de « général » au niveau des choses ou de l'humain; le réel contient dans son sous-texte de nombreux sens du général qui peut manquer ou paraître incertain aussi bien à l'homme qu'aux communautés elles-mêmes. L'auteur analyse quelques cas de katholite tenus pour représentatifs: personnalités historiques ou artistiques, héros de quelques œuvres majeures de la littérature européenne ou communautés exemplaires. Autant de prétextes qui permettent à C. Noica de commenter les variantes de cette maladie ou plus exactement des précarités de l'esprit contemporain — procédé qu'il reprend d'ailleurs pour chaque « maladie » séparément. Une première forme de la *katholite* est celle à laquelle fait défaut non seulement le sens général du monde mais aussi la conscience de ce manque; une deuxième forme comprendrait les personnes assez lucides pour ressentir la difficulté de modeler l'existence par le général. Le cas le plus fréquent est celui de l'homme de science actuel qui s'efforce de donner lui-même un sens général aux choses, mais, un sens artificiel, et se laisse accabler par le sentiment du tragique et du néant. Cependant, le philosophe roumain ne relève pas exclusivement la signification négative des maladies postulées: fidèle à son *humanisme ontologique*, il rappelle souvent leur côté bénéfique donc leur dialectique.

La *todétite* est la maladie de l'abandon au général, par conséquent de l'impuissance de l'esprit à trouver *l'individuel approprié*, maladie présente surtout sur le plan de la connaissance (par laquelle on accède aux perfections abstraites du général). Dans ces pages Constantin Noica

* Les termes utilisés par l'auteur viennent du grec ancien: *katholite* de « Katholou » = en général; *todétite* de « todeti » = cette chose-ci; *horétite* de « horos » = détermination; leurs contraires se construisent avec la particule spécifique « a ».

apporte un éloge au réel qui ne saurait subsister en dehors des déterminations générales et moins encore en dehors de celles qui conduisent à l'individuation et à l'individualisation. La *todétite* semble être familière aux artistes ainsi qu'à certaines communautés historiques qui exaltent les valeurs générales de la civilisation et de la culture sous la forme de la « perfection » de type antique ou Renaissance, de la « précision », rendant ainsi plus aiguë l'absence de l'individuel, abandonnant l'homme aux arcanes de la statistique et de la pulvérisation dans l'insignifiant par l'intelligence et la connaissance. La *horétite* est le dérèglement de cette démarche de l'homme et des choses par laquelle il peut s'accorder les déterminations adéquates. Solidaire des actes de volonté, elle se manifeste aussi à l'échelle de l'histoire, soit dans sa forme aiguë, se manifestant dans le cas des tempéraments impatients, qui ne trouvent pas de déterminations propres à leur volonté, sinon dans les domaines du possible et de l'imaginaire (*Don Quichotte*, *Faust* ou *l'Hypérion* des contes roumains), soit dans une forme chronique, des déterminations figées, plus ou moins évidentes, mais particulièrement *pauvres* et offrant le spectacle déchirant de la complète inefficacité.

L'ahorétie, *l'atodétie* et *l'akatholie* sont des dérèglements provoqués par la lucidité, elle-même constitutive de l'homme. Ainsi, l'homme est rendu malade par la conscience même de la positivité du refus d'avoir des déterminations adéquates, de se modeler par le général ou l'individuel spécifique.

L'ahorétie concerne surtout le moment de la vieillesse, de l'illumination, où le sentiment de la réalité que vit le jeune (la jeunesse) devient positif, le « patient » acceptant lucidement la non-participation et l'ascèse, en ce sens qu'il évite la nécessité et la dynamique des déterminations et s'en tient à l'ordre de la raison en soi. L'*atodétie* est une maladie typique de la culture car l'absence de l'individuel apparaît surtout comme un dérèglement de la connaissance, de l'individuel qui n'en a pas pris connaissance, ne s'est pas personnalisé et s'en tient donc à l'autorité, au sacerdoce du général. La situation est spécifique pour les communautés très jeunes et l'atodétie peut devenir ferment ou symptôme d'une décadence raffinée suivant qu'elle est associée aux valeurs de la pratique ou de la théorie.

Enfin, *l'akatholite* est un dérèglement qui se produit au niveau de la civilisation et qui présente les implications les plus sérieuses pour l'esprit contemporain par le *refus du général* qu'il analyse avec « l'intelligence vide » ou les précarités de l'illumination, de l'intelligence pratique, de l'empirisme et du nominalisme anglo-saxons. Mais cette « maladie » est à l'origine du monde moderne des révolutions scientifiques et techniques. Le refus du général a donc suscité d'autre part la prééminence de l'esprit scientifique, des mathématiques et des logiques symboliques. Cependant, Constantin Noica ne partage pas la réserve radicale de Spengler et de quelques-uns des existentialistes à l'égard du phénomène technologique et scientifique de l'époque moderne: il en explique les limites par rapport à l'horizon de l'être et déplore le refus du général qui ne

peut mener qu'à l'absurde et au manque de sens.

Privée des déterminations authentiques du général, la réalité ne pourra pas être signifiée intégralement par « *l'univers d'individuels* » spécifiques pour la technique. Noica plaide implicitement pour l'humanisation et la modération de la technocratie contemporaine par la présence impérieuse de l'homme et de ses valeurs. Pour illustrer ce déréglement par l'akatholie l'auteur se sert d'un aphorisme chinois: « Celui qui perd Tao conserve la vertu; celui qui perd la vertu conserve l'amour des hommes; celui qui perd l'amour des hommes conserve la justice; celui qui perd la justice conserve la politesse ». C'est pourquoi l'akatholie relègue dans l'ombre les arts classiques et privilégie les arts visuels, le cinéma et toutes les directions de l'esthétique récente fondées sur l'« abstraction » et les concours de l'« électronique ».

Le philosophe considère que le moment contemporain est un moment crucial pour l'esprit car il réactive toutes les maladies que nous venons de décrire même si certaines sections de l'époque — tel le monde européen dont participe aussi l'esprit roumain, par son histoire et ses modèles — sont revendiquées avec plus d'insistance par l'un ou l'autre de ces dérèglements ontiques.

L'auteur est enclin à croire qu'en dehors des « maladies » postulées, l'esprit roumain pourrait en proposer une septième qui, sans avoir pour autant évité l'expérience des autres, signifierait « notre contribution effective à l'épreuve du temps ». En ce sens Constantin Noica développe l'ontologisme « roumain » qui introduit des notes particulières dans l'approche des « grandes perspectives de l'homme » auxquelles il ne demeure aucunement étranger. Ainsi l'esprit roumain est plus réticent à l'égard de l'akatholie car l'excès de technicité et la société de consommation que cette maladie engendrent ne se justifient pas par rapport à la « mesure » du réel. Le Roumain dit que certaines choses ou certains hommes « n'ont rien de sacré », expression qui n'implique pas des connotations religieuses mais de *qualité existentielle*, se rapportant aux vérités et sens fondamentaux. Constantin Noica en arrive ainsi à la conclusion que l'*attitude roumaine* devant la vie suppose la connaissance et la contemplation du général mais non pas dans l'absence de la réalité individuelle. D'où la force de notre sentiment « artistique », celui de « l'incarnation du général dans le concret » et notre répugnance à cultiver le « général vide » en soi. L'auteur constate encore que le peuple roumain ne manifeste aucun empressement à trouver ses déterminations et à les faire connaître aux autres mais qu'il est plutôt enclin à *conserver* son identité, car, « historiquement, il ne s'est pas formé par l'expansion mais par la contraction . . . se concentrant dans l'espace carpatique habité par les Daces, à l'intérieur du vaste territoire de la romanité de l'Est ». Il a cherché ses déterminations permanentes, celles, particulièrement, de la mesure et du concret. Tout en faisant le portrait de l'esprit roumain, Constantin Noica nous propose plusieurs « vérités suggestives » concernant le choix des décisions, interprété souvent comme indécision; la recherche du général mais aussi « la soummission délibérée de l'acte en sa faveur », ce qui

atténue la necessité exaspérante d'affirmation et d'hégémonie historique mais sans mener pour autant à une incapacité des actes créateurs de lois; les merveilleuses expériences du possible donnent à l'esprit roumain les sens de l'unité du contingent et du nécessaire, l'« ouverture » créatrice et la tolérance pour d'autres affirmations possibles dans l'histoire. L'esprit roumain ne désespère pas dans sa recherche des vérités profondes, ayant la vocation *d'atténuer* les sentiments aigus, excessifs ou extrêmes de l'esprit contemporain. Dans les réévaluations ontologiques qu'il propose, Constantin Noica met sous le même patronage spirituel de la négativité dialectique les tendances polaires de l'« ascèse et de la poésie aux mathématiques et à la révolution technico-scientifique » même s'il y a eu des « ruptures » de signification entre le monde européen et le monde asiatique. Dans ce contexte, Constantin Noica croit que l'esprit roumain est appelé *à refaire les ruptures culturelles enregistrées* par son ouverture aux deux spectres spirituels pouvant se retrouver dans les traits ahorétiques qui nous caractérisent.

Faisant une très suggestive incursion dans le langage profondément significatif, qui pourrait illustrer certaines « vicissitudes de l'universel dans la culture européenne », le philosophe roumain décrit les transformations des épistèmes, exprimées surtout par des *substantifs* — au cours du Moyen Âge, des *adjectifs* pendant la Renaissance, des *adverbes* à l'époque du classicisme français, des formes de *comparatif* et de *superlatif* au début du XIX^e^ siècle, et enfin par les *conjonctions* dans le monde moderne. Constantin Noica découvre que l'esprit roumain cultive avec originalité les structures prépositionnelles dont l'ontologie la plus significative serait constituée par le vocable *întru* (dans —pour) qui, « de par son manque de localisation spatiale, contient et rend possibles, en effet, toutes les autres prépositions dans leur exacte spatialité ». *Întru* signifie d'ailleurs que le réel chargé de déterminations appropriées et d'une individuation adéquate se transforme toujours « întru ceva » (en quelque chose), en une finalité qui implique la présence de l'homme dans les choses et dans le monde. Bref, il coïncide avec l'humanisme ontologique auquel nous identifions le synthèse même de cette remarquable contribution roumaine à l'édification du monde contemporain.

PAUL CARAVIA

RÉFLEXIONS SUR UNE ANTIQUE CIVILISATION

Ce qui frappe dès l'abord, dans le livre sur la Chine de Paul Anghel, *Un instant en Chine*, c'est l'absence de l'émerveillement et des exclamations de surprises propres aux ouvrages consacrés aux civilisations de l'Extrême-Orient. L'espèce la plus répandue de journal de voyage abonde en détails insistant sur des faits curieux du point de vue du visiteur, sur le caractère énigmatique des édifices, coutumes ou mentalités: type de description qui crée des distances au lieu de rapprocher.

Un instant en Chine a le mérite de conduire le lecteur surtout vers ce que l'auteur considère la physionomie caractéristique de la Chine, vers les structures dissimulées sous un exotisme que Paul Anghel semble ignorer pour privilégier l'essentiel, et ceci, nous renseigne l'auteur, grâce, pour une bonne part, à notre univers familier bien plus proche de l'univers chinois qu'on ne le croit généralement. Les titres des chapitres: *Espace, Temps, Antiquité, Révolution, Unité, Logique, Arts, Politesse, Candeur, Humour* dévoilent nettement l'intention de l'écrivain de ne pas se laisser captiver par l'anecdotique mais d'aller droit aux essences, aux définitions généralement valables. Déduire de là que nous nous trouvons en présence d'un livre sec, où l'on ne sente pas battre le pouls de la vie quotidienne de la Chine serait faux. Parlant de la politesse, de la candeur et de l'humour chinois, Paul Anghel nous introduit dans l'intimité du monde visité et étudié par lui. L'auteur nous décrit des Chinois travaillant, accomplissant des opérations artisanales compliquées ou encore de gros travaux réalisés avec esprit d'organisation et efficacité des Chinois recevant des hôtes et les soumettant à l'implacable protocole des conversations aimables, des Chinois savourant le spectacle du roi des singes montant au ciel, de jeunes Chinoises dont les yeux sourient comme un salut énigmatique, des enfants chinois chantant ou exécutant, en petits ballerins improvisés, des danses compliquées, des paysans chinois qui oublient de transmettre les salutations de rigueur et ensuite se frappent spontanément le front de la main pour ne pas l'avoir fait à temps. Bon observateur, Paul Anghel opère, de son œil de prosateur avisé, le découpage de gestes, de répliques, de situations mémorables sans cependant insister dans cette direction, sans vouloir faire de ce type de relation le support de son livre. L'écrivain s'efforce d'être un observateur pénétrant, préoccupé de synthèse, et non pas un collectionneur d'anecdotes plus ou moins significatives. L'esprit incisif du prosateur échappe cependant à ce permanent contrôle dans le chapitre suggestivement intitulé *Le Chinois n'est pas un homme avec lequel on puisse boire*

un verre: à bord de l'avion, le voyageur rencontre un Roumain mécontent de son long séjour en Chine. Un vif dialogue, reproduit avec sa note méridionale, fait le portrait, bien connu aux lecteurs roumains de Caragiale, de l'homme qui ne saurait vivre sans causer, sans s'entretenir avec des amis . . . autour d'un petit verre. Paul Anghel a réprimé chez lui presque toute velléité de reporter pour créer ce livre supérieur de voyage dont le charme réside dans la souplesse de l'intelligence associative.

Un instant en Chine nous introduit peu à peu dans l'univers chinois déchiffré sur des coordonnées essentielles. L'idée véhiculée plus ou moins ouvertement le long du texte est que l'homme chinois, sa civilisation et sa culture sont moins non-européens que nous avons pris l'habitude de le croire, à condition toutefois d'éliminer de notre perspective les parallélismes usés. La politesse chinoise tellement soulignée, immuable dans son protocole, compliqué, ne semble plus tellement étrange à l'écrivain s'il la rapporte aux usages d'hospitalité roumains, dont le scénario est presque tout aussi compliqué et que l'on peut rencontrer dans telles zones de notre pays où l'on pratique encore les coutumes archaïques. L'humour chinois qui apprécie la suggestion, la finesse, n'apparaît pas à l'Européen Paul Anghel comme une curiosité s'il le compare à l'humour roumain ou français: « Parmi les Européens, écrit-il, seuls les Français et les Roumains peuvent, peut-être, tenir tête à cet esprit mobile autant que le vif-argent et volatile comme le parfum. Quoiqu'il en soit, l'humour dans la ligne Voltaire-Anatole France-Jules Renard et, en ce qui nous concerne, celui représenté par la ligne Creangă-Sadoveanu-Arghezi (dans le genre suave) sont destinés à faire une excellente carrière en Chine. » S'il existe quelqu'étonnement, bien caché cependant dans les pages de ce livre fulgurant, il provient de la découverte que l'Asie et l'Europe ne sont pas tellement éloignées qu'elles en ont l'air, que le Chinois qui diffère de l'Européen n'en a pas moins de nombreux traits communs avec lui, plus nombreux qu'on ne l'a généralement admis. Pour Paul Anghel la ressemblance entre les paysans chinois et les paysans roumains est frappante: même manière d'accueillir les hôtes, même hospitalité pleine d'humanité, même familiarité décente manifestée au nouveau venu, une gaité et un humour qu'on rencontre aussi dans nos parages et, par-dessus tout, même façon patiente de comprendre la vie en accord avec les saisons et les exigences des travaux agricoles. L'identité d'existence des communautés agraires quel que soit leur emplacement géographique apparaît à Paul Anghel comme l'une des explications de cette communication avec un univers généralement considéré comme hermétique. Implicitement c'est le problème du caractère archaïque des deux cultures qui se pose, cultures millénaires et à étapes bien conservées par les édifices et les documents en Chine, d'une ancienneté indistincte et d'une conservation inégale en Roumanie.

La nouveauté du portrait que Paul Anghel trace de la Chine est donnée par la constatation de son étonnante ancienneté et unité, mais aussi de l'extraordinaire de cette lente et sûre transformation que en a fait, sans pétards ni feux d'artifices, l'un des peuples décisifs du monde moderne. La Chine s'est engagée dans le présent avec tout son bagage millénaire. D'autres peuples aussi anciens que le peuple chinois, nous signale l'auteur, ont perdu soit leur territoire, soit leur État, soit leur langue, soit leurs traditions. Dans l'image grandiose et paisible que nous propose Paul Anghel, la Chine avance en force, à travers les millénaires passés, dans le présent et l'avenir sans perdre ni son territoire, ni son État, ni sa langue, ni ses traditions.

Résultat d'une attentive radiographie, qui utilise non seulement l'information du reporter mais aussi une solide documentation de bibliothèque, *Un instant en Chine* soumet à l'attention du lecteur un phénomène caractéristique de l'époque moderne, celui des peuples archaïques qui commencent à « faire » de l'histoire universelle. C'est ce renversement de perspective qui confère au livre de Paul Anghel son caractère passionnant. Si pour les cultures et les civilisations européennes l'Antiquité constitue une réalité de musée, pour la Chine l'Antiquité est une réalité courante, quotidienne, fréquente. « À l'instar des autres peuples d'Orient, le peuple chinois avance vers l'avenir avec tous les degrés de vie parcourue, dont nul n'est vide ou abandonné, de même qu'avec tous les souterrains vivants de la vie. » La révolution en Chine n'a pas renoncé à ses acquisitions millénaires. Ainsi, par exemple, nous indique Paul Anghel, des systèmes de propagande auxquels la Chine nouvelle a fait appel et qui utilisent fort efficacement les anciens codes de communication. Cette juxtaposition de moyens et son efficacité constituent, de l'avis du voyageur, la preuve vivante de la façon dont la Chine ancienne se retrouve entièrement dans la Chine nouvelle et vice-versa.

C'est la tentative de considérer l'univers chinois de l'intérieur, en renonçant aux clichés généralement admis, qui nous semble le plus important dans *Un instant en Chine*. Paul Anghel nous propose un voyage au-delà du rideau des « chinoiseries » qui décorent les pages des livres de voyage concernant l'Extrême-Orient, pour pénétrer dans l'intimité de la Chine millénaire et moderne. Livre de voyage, mais aussi étude des spécifiques nationaux, journal d'écrivain mais aussi livre de cultures comparées, *Un instant en Chine* produit l'effet d'une révélation. Dans ce livre si attentivement écrit et construit, une mention à part doit être accordée au découpage et à l'emploi des citations de textes traditionnels chinois, qui surprennent par leur apparente simplicité, par leur profondeur non soulignée, par leur finesse. Ainsi, au chapitre ***Logique*** est mentionné un sorite qui, partant d'un problème d'ordre linguistique, aboutit à un problème de désordre

social (Yin Wan Tzi, IVe s.av.n.è.): « Si les désignations (par des noms) ne sont pas justes, alors les mots ne s'accordent pas, et si les mots ne s'accordent pas, alors les choses ne sont pas expliquées. Si les choses ne peuvent pas être expliquées, alors les mœurs et la musique ne progressent pas et si celles-ci ne progressent pas, les châtiments eux non plus ne sont pas infligés équitablement. Et si ceux-ci ne sont pas infligés équitablement, alors le peuple ne sait plus que faire. »

Plus qu'un livre de voyage, *Un instant en Chine*, visant l'essentiel, se situe à la cote de l'intérêt exceptionnel que la Chine éveille aujourd'hui dans le monde.

MIHAI UNGHEANU

NOS COLLABORATEURS

SOLOMON MARCUS (né en 1925), professeur universitaire, docteur agrégé, directeur du Laboratoire de la théorie des systèmes, auprès de l'Université de Bucarest. Mathématicien réputé, Solomon Marcus est aussi l'auteur de nombreux ouvrages et études de linguistique et de poétique mathématiques, domaine où il est reconnu comme précurseur. Membre de nombreuses sociétés scientifiques étrangères. Parmi ses principaux ouvrages, citons: *Grammaires et automates finis* (1964), *La Linguistique mathématique* (1970), *La sémiotique formelle du folklore*, Paris, Ed. Klincksieck, Paris, 1978, ouvrage collectif, sous la direction de Solomon Marcus. *La Linguistique mathématique* et *La Poétique mathématique* ont été traduites en nombreuses langues (anglais, allemand, russe, espagnol, hongrois, tchèque, etc.) et ont été publiées par des maisons d'édition de grand prestige: *Academic Press*, New York, 1967 *(Algebric Linguistics)*, *Dunod*, Paris, 1967 *(Introduction mathématique à la linguistique structurale)* *Teide*, Barcelona, 1978 (*Introduccíon en la linguistica matemática*, en collaboration avec Edmond Nicolau et Sorin Stati, *Gondolat*, Budapest, 1978 *(A nyelvi szépség matematikaja)* etc.

VASILE DRĂGUŢ (né en 1923), professeur d'histoire de l'art à l'Institut des beaux-arts « Nicolae Grigorescu » de Bucarest, dont il est le recteur. Directeur de l'Institut d'Histoire de l'Art, rédacteur en chef de la revue « *L'Art* » et secrétaire de la section de critique de l'U.A.P. Membre du Conseil ICCROM (Centre International de Rome pour la conservation et la restauration des biens culturels). Auteur de nombreux livres, études et articles, dont nous citons: *Dictionnaire encyclopédique d'art médiéval roumain*; *La peinture murale de Transylvanie*; *Dragoş Coman, auteur des fresques du monastère d'Arbore*; *Le Monastère d'Humor*; *L'Art gothique en Roumanie.*

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ILEXIM Dept. Export-Import Presă B.P. 136—37, Telex 11226, București-Roumanie str. 13 Decembrie no 3 ou à nos correspondants à l'étranger

ALBANIE: Drejtorije Qendre e Pärhapjes dhe Propagandisttë dibrit, Kruga Konference e Pestes, Tirana ● R. D. ALLEMANDE: Buchexport, Leninstrasse 16, Leipzig 701 ● R. F. D'ALLEMAGNE: Kubon & Sagner — P.O.B. 68, München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610 ● ARGENTINE: Libraria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC) Buenos Aires ● AUSTRALIE: Current Book Distributors PTY Ltd. 425 Pitt. St. Sydney N.S.Q. 2000 ● AUTRICHE: Globus Zeitung A. 1206, Höchstadplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011, Wien ● BELGIQUE: Office International de Librairie, 30 Av. Marnix, 1050 Bruxelles; Du Monde Entier, Rue du Midi 1062, Bruxelles, 1000; Agence et Messageries de la Presse, 1070 Rue de la Petite Ile, B. 170 Bruxelles 7 ● BULGARIE: Hemus, Boul. Russky, 6 Sofia ● CANADA: Metropolitan News Agency, Inc. 1248, Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal 110, Québec; Ardelean Travel Service, 562 King Street, East, P.O. Box. 2216 — Kitchener, Ontario ● R. P. de CHINE: China National Publications Import Corporation, P.O. Box 88 — Pekin ● R. P. D. de COREE: Chulpanmul, Pyongyang ● CÔTE D'IVOIRE: Agence Ivorienne Hachette — B. P. 9253, route des 220 Logements, Abidjan ● CUBA: Instituto Cubano del Libro, Calle O'Reylly No. 407 La Habana ● CHYPRE: Poulias a. Coniaris Ltd., Prodromon Street 131, Nicosia ● DANEMARK: Munksgaard, Norregade, 6 Kopenhagen K ● ESPAGNE: Agire's subscription service, av. Filipinas 32. Madrid 3; Libreria Herder, Calle de Palmes 26, Barcelona 7 ● ECUADOR: Munoz Hermanos S.A., General Aquirre 178 y de Agosto, Apartado 3024, Quito ● ÉTATS-UNIS: Fam. Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, NY. 10003; Read More Publications Inc. 140 Cedar Street, New York N.Y. 100.006 ● ÉGYPTE: Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, P.O. Box. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ●., FRANCE: Hachette — 58, rue Jean Bleusen, F. 92170 Vanves; Dawson — France S.A Service Librairie, B.P. 40—91121 Palaisseau; Offilib — 48, rue Gay Lussac, 75 Paris ● GRÈCE: Institute for Balkan Studies Vas Sopfian 4, Thessaloniki; Scientific Books, 2 Hyppokratus Street, Athens T.T. 143; Agence de Presse A Samoukos — 68, Bld. Syndron, Athens ● HONGRIE: Kultura P.O. Box. 149 — Budapest 62 ● ISRAEL: Heiflepac Ltd., 11 Arlosorov Street, Haifa POB. 5434; Lepac — 15, Rambam Street, POB. 1136 Tel Aviv ● ITALIE: Messagerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● LIBAN: Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● MAROC: Sochepress — Angle rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● MONGOLIE: Mongolgosknigtorog, Ulan Bator ● NORVÈGE: Tiedskrift Sentralen — Karl Johangt 41—43, Oslo 1 ● PAYS BAS: Swets & Zeitlinger — 347 b Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Haag 2076; Meulehoff Bruna, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197; Van Gelberen und Zoon — Isolator Weg 17, Amsterdam ● POLOGNE: Ars Polona Ruch, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● PÉRU: Libreria y Distribudora Siglo S.A., Giron Trujillo 222, Rimac, Apartado 5872, Lima ● PORTUGAL: Libreria Buchholz, Lisboa, Rue Duque de Palmela 4, Av. da Liberdade; Central Distribudora Libreria — 57, Av. Santos Dumond 4 D Lisabona 1 ● ROYAUME-UNI: Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 30 St. Bride Street, London EC.4 A4 BJ; Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London WC.1 ● SUÈDE: C.E. Fritzes, Fredsgat e 2—10327, Stockholm 16; Almquist & Wiksell — S. 101—20 Stockholm, Box. 62; Pressens Samdistribution — POB. 30073. 10425 Stockholm ● SUISSE: Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Sevogelstrasse 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH. 4011, Basel ● TCHÉCOSLOVAQUIE: Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldovo nam 48.80.000, Bratislava ● U.R.S.S.: Mejdunarodnaia Kniga — Moskwa G-200 ● VIETNAM: So Xuat Nhap Sach Bao — Haai Ba Trong 32, Hanoi; Xunhasaba, 32 Hai Ba Trong, Hanoi 32 ● VENEZUELA: Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114, (Frente al Cacceo de Chacao), Caracas 106 ● YOUGOSLAVIE: Yugoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, 1 v Misica, P.O.B. 206

RR

Dans le prochain numéro:

Vers de Geo Dumitrescu et Nicolae Dragoș
Eugen Uricaru • Le Brasier (IIe partie)

Études et Commentaires

Paul Caravia • La culture et le public
Henri Wald • Contrastes sémiotiques entre le théâtre et le film

Anniversaires

Teodor Vârgolici • Le Centenaire Gala Galaction

La Vie des Arts

Viorel Cosma • Le folklore roumain dans le circuit universel (II)
Constantin Prut • Arts graphiques — ligne, signe, image
Alina Popovici • Un théâtre jeune à tradition séculaire